ΠΟΡΦΥΡΑ

ISSN 2240-5240

Confronti su Bisanzio, 1

Rencontres annuelles des doctorants en études byzantines 2012

© 2003-2013 - CSBM
Rivista online registrata, codice ISSN 2240-5240

www.porphyra.it

Indice articoli:

1. Rayonnement de Byzance : le costume royal en Nubie (Xe s.)
Magdalena Wozniak pp. 4-18

2. La culture materielle de la transition byzantino-islamique en Egypte, du VIIIe au IXe siecle : la ceramique l'example des amphores
Julie Marchand pp. 19-34

3. Quel role pour la vie de Jean III Vatatzes
Lorenzo M. Ciolfi pp. 35-39

4. Capitis Deminutio: exile, banishment and punishments to ambassadors during Justinian's era
Aitor Fernández Delgado pp. 40-61

5. Interpreter le de signis de Nicetas Choniates ou le double jeu des apparences
Stanislas Kuttner-Homs pp. 62-74

Immagine di copertina: ©Julia Reveret

In collaborazione con:

Oxford University Byzantine Society (University of Oxford)

Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica di Venezia

Association dés étudiants du monde byzantin

Student Network for Byzantine and Medieval Study (University of Cyprus)

Redazione: *Nicola Bergamo* (Direttore), *Mirko Rizzotto, Flaminia Beneventano, Lorenzo Ciolfi, Giovanni U. Cavallera, Jeffrey Donnelly, Elodie Guilhem, Apostolis Kouroupakis, Martina Leitner* (redattori)

Porphyra. *Confronti su Bisanzio*, 1
a cura di Elodie Guilhem
ISSN 2240-5240

RAYONNEMENT DE BYZANCE : LE COSTUME ROYAL EN NUBIE (Xe s.)

*Magdalena Wozniak**

Introduction.

Au chapitre 6 de son *Histoire ecclésiastique*, Jean d'Éphèse (v. 507-v. 586) relate l'envoi de deux missions d'évangélisation en Nubie, la première dépêchée par Théodora, la seconde par Justinien.[1] A cette époque, cette région qui s'étend du sud d'Assouan (Égypte) jusqu'à la confluence du Nil Blanc et du Nil Bleu, à la hauteur de l'actuelle Khartoum (Soudan) est divisée en trois royaumes : au nord se trouve le royaume de Nobadia, situé entre la 1e à la 3e cataracte, avec pour capitale Pachoras (Faras). Commence ensuite le royaume de Makuria, qui a pour capitale la cité de Dongola et dont la frontière méridionale est située quelque part entre la 5e et la 6e cataracte.[2] Au sud enfin, le royaume d'Alodia, dont les délimitations sont encore assez mal connues, a pour capitale Soba, site qui se trouve à quelques kilomètres à l'est de l'actuelle Khartoum. L'auteur raconte en détail le succès remporté par la délégation monophysite en Nobadia : grâce à un stratagème mis au point par l'impératrice, le moine égyptien Julien et ses compagnons atteignent les premiers le royaume et convertissent le roi et ses sujets à la doctrine monophysite avant l'arrivée des envoyés de Justinien. Julien reste deux ans au cours desquels il prêche et baptise de nombreux sujets puis rentre à Constantinople où il est reçu avec les honneurs par l'impératrice. Son successeur, Longin, est ordonné évêque par le patriarche Théodose avant de partir pour la Nobadia ; après plusieurs années passées à organiser l'église et affermir la foi des Nobades, Longin se rend en Alodia à la demande du monarque de ce royaume qui reçoit à son tour le baptême. Jean d'Éphèse garde cependant le silence sur le royaume de Makuria.

Le témoignage de Jean de Biclar (né vers 540), moine goth un temps exilé à Constantinople, apporte un élément de réponse. L'auteur mentionne en effet dans sa *Chronique*[3] l'arrivée à la cour de Constantinople de délégués des « *Maccuritae* » en la septième année de règne de Justin II, soit en 573. Pour certains historiens,[4] cet épisode révèle le succès de la mission de Justinien dans la conversion de la Makuria à la doctrine melkite.

---

[1] *Prépare une thèse d'archéologie intitulée *Iconographie des souverains et des dignitaires de la Nubie chrétienne : les vêtements d'apparat.* sous la direction de François Baratte, Professeur d'Archéologie de l'Antiquité tardive à l'Université de Paris 4-Sorbonne, UMR 8167 Orient et Méditerranée. Membre de la mission archéologique de Banganarti (Académie Polonaise des Sciences – Université de Varsovie, direction Dr. Bogdan Żurawski) depuis 2006. RICHTER S.G., *Studien zur Christianiserung Nubiens*, Wiesbaden 2002 constitue l'étude la plus récente sur la christianisation de la Nubie et offre une analyse détaillée des écrits de Jean d'Éphèse.

[2] Ibn Salim al-Uswani, historien égyptien du Xe s., situe la frontière en un endroit appelé « *al-Abwab* » (les Portes), un lieu non identifié à ce jour (VANTINI G., *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg, Varsovie 1975, p. 609. D'autres situent ce toponyme entre les villes modernes de Karima et Abou Hamed cf. VANTINI G., *Rediscovering Christian Nubia*, Vérone 2009, p. 17.

[3] VANTINI G., *Oriental Sources.*, cit., pp. 27-28.

[4] Sur la conversion de la Makuria à la doctrine melkite cf. MONNERET DE VILLARD U., *Storia della Nubia Cristiana*, Rome 1938, p. 66 ; KIRWAN L., *A contemporary account of the conversion of the Sudan to Christianity*, in "Sudan Notes and Records" 20 (1937), pp. 289-295 ; WELSBY D.A., *The Medieval Kingdoms of Nubia*, Londres 2002, p. 33.

Les sources archéologiques quant à elles révèlent les traces de la présence chrétienne dès avant l'arrivée des missions byzantines, aussi bien en contexte funéraire que dans les sites d'habitat.[5]

Parmi les événements marquants qui se sont déroulés sur ce territoire, on doit citer en 651/652 la bataille de Dongola qui fut le point culminant de l'affrontement entre Nubiens et envahisseurs égyptiens.[6] A l'issue du combat, dont aucune des parties ne sortit victorieuse, un traité de non-agression fut conclu, appelé *baqt*. L'accord stipulait les obligations de chacun (le roi de Dongola de fournir des esclaves, les Égyptiens des céréales, du vin et des tissus) et garantissait la libre circulation des personnes.[7] La grande originalité de ce traité réside néanmoins dans le fait que le royaume nubien réussit à garder son indépendance face à la puissance musulmane.[8]

Un autre fait de toute première importance est l'unification des royaumes de Nobadia et de Makuria entre la fin du VIIe s. et le début du VIIIe s. Les étapes de ce processus ne sont pas bien connues, mais il semble que c'est la Makuria qui absorbe la Nobadia ; en tous cas les sources textuelles mentionnent désormais Dongola comme la capitale de ce grand royaume.[9] Faras reste un centre administratif important où siège l'éparque, une sorte de vice-roi qui exerce son contrôle sur la circulation des personnes et des biens entre la Nubie et l'Égypte.

Ces événements conjugués marquent en tous cas le début de l'apogée des royaumes chrétiens ; un âge d'or qui durera près de cinq siècles avant qu'« *un voile de silence tombe sur la civilisation de la Nubie chrétienne* »[10] et que les sables recouvrent progressivement les églises et les palais.

Ce n'est au milieu du XXe s. que la Nubie médiévale se rappelle brusquement à l'Histoire au moment de la construction du barrage d'Assouan, au sud de l'Egypte. Si les premières fouilles entreprises en Nubie datent du premier tiers du XXe s., c'est la campagne de sauvetage lancée en Basse-Nubie par l'UNESCO[11] en 1960 qui donne une véritable impulsion aux recherches sur la Nubie et prélude à la naissance de la « nubiologie ». Plus de vingt-cinq missions étrangères répondent à l'appel et contribuent au fil des ans à révéler l'extraordinaire richesse de la culture nubienne. Parmi les sites étudiés : Faras.

[5] L'histoire de la Nubie est principalement connue par la littérature orientale, compilée et publiée par VANTINI G., *Oriental Sources.*, cit. ; le corpus actuel des sources écrites nubiennes proprement dit ne comporte pas de documents de type « récit historique ». L'accès aux écrits nubiens comporte une difficulté supplémentaire liée à la diversité des langues employées (grec, copte, vieux nubien et arabe). Les témoignages endogènes de l'histoire nubienne proviennent donc essentiellement des fouilles archéologiques : ADAMS W. Y., *Sudan Antiquities Service excavations at Meintarti*, in "KUSH" 13 (1965), p. 155 ; *id*., *Post-Pharaonic Nubia in the light of archaeology. II*, in "JEA" 151 (1965), p. 172 ; *id*., , *Continuity and Change in Nubian Cultural Hisory*, in "Sudan Notes and Records" 48 (1967), p. 13 ; MICHAŁOWSKI K., *Faras. Wall Paintings in the Collection of the National Museum in Warsaw*, Varsovie 1974, pp. 18-19 ; EDWARDS D.N., *The Christianisation of Nubia: some archaeological pointers*, in "Sudan and Nubia" 5 (2001), pp. 89-96.

[6] VANTINI G., *Oriental Sources.*, cit., pp. 56-59 ; WELSBY D.A., *The Medieval*, cit., pp. 68-73.

[7] VANTINI G., *Oriental Sources.*, cit., pp. 56-59 ou encore pp. 640-642.

[8] WELSBY D.A., *The Medieval*, cit., pp. 70-71.

[9] KIRWAN L., *A contemporary*, cit., pp. 134-139 ; ADAMS W.Y., *The United Kingdom of Makouria and Nobadia. A Medieval Nubian Anomaly*, in DAVIES W.V. (ed.), *Egypt and Africa. Nubia from prehistory to Islam*, Londres 1991, pp. 257-26 ; SHINNIE P.L., *Ancient Nubia*, Londres 1996, pp. 124-125 ; WELSBY D.A., *The Medieval*, cit., p. 83.

[10] ADAMS W.Y., *The United.*, cit., p. 261.

[11] Cf. *Le Courrier de l'UNESCO*, Février-Mars 1980 où est publiée la liste de l'ensemble des missions ayant participé au programme de sauvetage ainsi qu'un résumé des découvertes et travaux effectués. Accessible en ligne sur le site de l'UNESCO : http://unesdoc.unesco.org/images/0007/000747/074755fo.pdf.

Sa cathédrale, fouillée et documentée par la mission polonaise dirigée par le professeur Kazimierz Michałowski, livre alors le plus grand ensemble peint de la Nubie médiévale.[12] Cette découverte est la pierre de fondation de l'étude de la Nubie chrétienne. Les spectaculaires peintures sont aujourd'hui conservées dans les galeries des Musées Nationaux à Khartoum et à Varsovie. Mais Faras n'est pas le seul site d'importance. Au total plus de vingt églises et de nombreux monastères furent identifiés, dont certains avaient conservé une partie de leur décor. Aux peintures de Faras viennent ainsi s'ajouter celles de Sonqi Tino, d'Abdallah Nirqi ou encore d'Abd el-Gadir.

Les peintures, datées entre le VIIIe et le XIVe siècle, illustrent majoritairement des scènes à caractère religieux. On retrouve des motifs communs dans tous les sanctuaires, qu'il s'agisse de cathédrales ou de petites églises de village : la *maiestas Domini*, qui se décline en Nubie également sous la forme de la *maiestas crucis*, le thème de l'Incarnation et une armée d'archanges et de saints cavaliers, très populaires dans l'église nubienne. L'une des scènes les plus fréquemment représentées est la Nativité, qui réunit autour de la Sainte Famille la sage-femme Salomé, les bergers et les anges, mais également les Rois Mages, les soldats romains ainsi que le prophète Isaïe.[13] La présence du Christ en gloire et/ou des apôtres dans l'abside laisse penser que les programmes iconographiques comportaient une double théophanie, thème courant dans le monde byzantin,[14] comme sans doute le décor de l'abside de la cathédrale de Faras. D'autres représentations s'avèrent propres à l'art nubien, comme par exemple la Trinité, dont les trois personnes sont représentées de façon identique, en buste, sous les traits du Christ, jeune, barbu, la tête auréolée du nimbe crucifère.[15] Parmi les scènes les plus courantes, on doit également noter les scènes de protection, qui mêlent des protagonistes du monde céleste et du monde terrestre, les premiers protégeant les seconds. Les intercesseurs les plus populaires sont la Vierge à l'Enfant et les archanges Raphaël et Michel, mais on retrouve également le Christ, les apôtres et les saints. Quant aux protégés, il s'agit toujours de personnes de pouvoir : souverains (rois et reines), évêques et dignitaires.

Parmi ces portraits, trois témoignent de manière particulière de l'importance de l'influence byzantine dans l'art et l'histoire nubiens. Il s'agit des portraits des rois Zacharias III et de son successeur, Georgios III, qui ont régné sur le royaume de Makuria dans la seconde moitié du Xe s.

Portrait de Zacharias III.

Le portrait de Zacharias III (**fig. 1**) a été exécuté dans l'abside de la cathédrale de Faras, décorée vraisemblablement à l'origine d'une double théophanie. Au moment de la découverte de l'édifice, seule la partie inférieure

[12] MICHAŁOWSKI K., *Faras. Centre artistique de la Nubie Chrétienne*, Leiden 1966.
[13] Cf. la communication de M. Martens-Czarnecka délivrée lors de la 12e Conférence Internationale d'Études Nubiennes, Londres, août 2010, portant sur les représentations nubiennes de la Nativité (à paraître).
[14] Cf. VELMANS T., *Rayonnement de Byzance*, Paris 2006, P. 55 et suivantes ; 89.
[15] Il existe également des représentations de la Trinité en pied : la figure peut se composer alors d'un corps unique, comme à Abd el-Gadir (Musée de Khartoum, n° inv. KH 24320) ou bien on trouve trois corps distincts comme par exemple à Old Dongola (église du *kom* H, *in situ*, cf. GAZDA D., *The Monastery Church on Kom H in Old Dongola 2002*, in "PAM XIV : Reports 2002" (2003), fig. 7.

de la composition était conservée, figurant la Vierge à l'Enfant entourée des Apôtres. La figure royale a été placée au centre de la composition, sous la protection de la Vierge dont les mains ont été repeintes à l'occasion pour reposer sur les épaules du souverain.[16]

Fig.1 Zacharias, Faras (Varsovie, Musée National, n° inv. 234001 MN)

Le costume royal se compose de deux robes et d'une chlamyde. Dans l'état actuel de conservation, on ne distingue aucune trace de motif décorant les vêtements de Zacharias III. L'ample pièce de tissu, dont les plis sont marqués

[16] MICHAŁOWSKI K., *Faras.* , cit., p. 128.

par les doubles lignes caractéristiques de cette période,[17] recouvre le souverain des épaules jusqu'aux pieds. Le manteau est attaché sur l'épaule droite, mais l'attache n'est pas visible, recouverte par main de la Vierge. Aux extrémités du manteau apparaissent des pendants métalliques, de forme sphérique, cousus sur le manteau. L'extrémité des pendants est ornée de fines chaînettes.[18]

La pièce la plus caractéristique du manteau est le *tablion* : il s'agit d'une paire de pièces de tissu brodé, cousue de chaque côté du manteau, perpendiculairement au bord. Dans la peinture de Faras, seul le *tablion* de devant est visible. De couleur rouge, vraisemblablement bordé de perles, il contraste vivement avec la couleur claire du manteau royal. Ce contraste de couleurs est assez typique des VIe-VIIe s. comme l'illustrent par exemple les mosaïques de Ravenne ou bien une icône du Sinaï représentant la Vierge à l'Enfant entre saint Théodore et saint Georges.[19]

L'analyse détaillée du portrait de Zacharias III démontre que le roi porte au moins deux robes. Ceci est clairement visible à la hauteur du bras droit, tandis que dans la partie inférieure de la peinture l'extrémité de la robe de dessus est plus difficile à saisir. Sur l'avant-bras on distingue nettement une manche plus serrée, ornée d'une bande décorative au niveau du poignet ; par-dessus cette première pièce de vêtement, vient se poser une seconde robe, plus large. On la distingue également dans la zone de la ceinture par-dessus laquelle la robe déborde.[20] Les contours de cette deuxième robe sont ici marqués par une double ligne violette, comme la bordure du manteau sur l'épaule. De couleur claire, la robe est ornée au milieu de bandes verticales jaunes et vertes. Au registre inférieur on retrouve sur l'extrémité du vêtement la même bande décorative ornée de perles que celle qui orne les poignets, ce qui nous pousse à l'identifier comme la bordure de la robe de dessous. Par conséquent, la robe du dessus doit être plus courte et son extrémité, marquée sans doute d'un simple trait violet, doit se confondre avec la ligne supérieure de la bande décorative. Il est intéressant de noter que cette superposition de robes se retrouve sur des œuvres byzantines contemporaines, comme par exemple l'ivoire représentant Constantin Porphyrogénète couronné par le Christ, conservé aujourd'hui Musée Pouchkine de Moscou.

Les deux robes superposées sont maintenues à la taille par une ceinture de couleur rouge, ornée d'une boucle dorée. Notons que la boucle de ceinture n'est pas placée au milieu de la taille, mais portée plus à droite. La boucle est richement ouvragée, tandis que la ceinture semble rebrodée de perles sur ses contours. L'une des extrémités de la ceinture, partiellement recouverte par le manteau, retombe le long de la cuisse droite du roi. La ceinture est également documentée dans les portraits impériaux byzantins : on en trouve les traces par

[17] Cf. WEITZMANN K., *Some remarks on the sources of the fresco paintings of the Cathedral of Faras*, in DINKLER E. (ed.), *Kunst und Geschichte Nubiens in christlicher Zeit*, Recklinghausen 1970, 328-332 ; MARTENS-CZARNECKA M., *Faras VII – Les éléments décoratifs sur les peintures de Faras*, Varsovie 1982, pp. 43-49 ; *ead.*, *The Birth of the Multicolour Style*, in "Nubian Letters" 12 (1989), p. 7.

[18] MICHAŁOWSKI K., *Faras.*, cit., p. 44, p. 129 ; MARTENS-CZARNECKA M., *Faras VII*,cit., p. 40.

[19] Voir également GRIERSON P., *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, Washington DC 1973, pp. 117-120.

[20] Il semble qu'il s'agisse d'un détail caractéristique des peintures nubiennes du Xe s. Il est intéressant de noter que cet élément figure également sur l'icône du Sinaï déjà évoquée représentant la Vierge à l'Enfant avec saint Théodore et saint Georges, plus précisément dans le costume des deux saints.

exemple à Ravenne, mais également dans des œuvres plus tardives comme le portrait de Nicéphore Botaniate au folio 2v du Ms. Coislin 79 conservé à la Bibliothèque nationale de France, où l'on observe une bordure perlée.

Deux portraits de Georgios III.

Du successeur de Zacharias III nous sont parvenus deux portraits, représentant le roi dans une tenue presque identique. A Faras, le portrait de Georgios III, accompagné de celui de l'évêque Petros protégé par son saint patron, a été placé dans le baptistère, face à l'abside où figure le Christ Emmanuel adoré par les anges. Le souverain a été représenté couronné par le Christ Enfant, que la Vierge Marie porte sur le bras gauche (**fig. 2**).

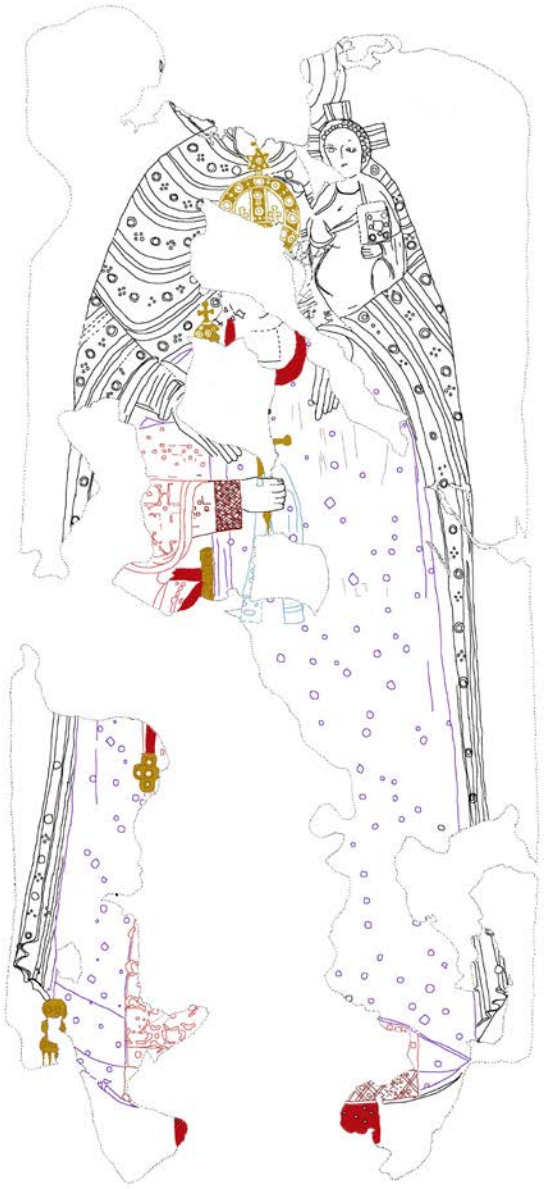


Fig 2. Georgios III, Faras (Varsovie, Musée National, n° inv. 234032 MN)

Une composition qui n'est pas sans rappeler la formule que Constantin Porphyrogénète place dans la bouche du héraut au chapitre 72 (63) du *Livre des Cérémonies* : « Que notre Dieu tout puissant et tout miséricordieux qui a couronné Votre Majesté par l'intermédiaire de sa Mère immaculée nous accorde la grâce, avec vous qui aimez le Christ, de fêter en paix, pendant de longues années, ces jours heureux ».[21] Le second portrait de ce roi provient de la petite église de Sonqi Tino. La peinture a été exécutée sur le mur ouest, faisant une fois de plus face à l'abside. Cette fois, le souverain a été représenté sous la protection du Christ, qui pose ses deux mains sur les épaules du roi (**fig. 3**).

Fig. 3 Georgios III, Sonqi Tino (Khartoum, Musée National, n° inv. KH 24366)

[21] VOGT A. (trad.), *Constantin VII Porphyrogénète, Le Livre des Cérémonies*, Paris 2006, p. 92. Cf. MIERZEJEWSKA B., *Murals in the Bishops' Chapel, Faras: The Visual Expression of the Ruler's Ideology in Nubia*, in EMMEL S., KRAUSE M., RICHTER S.G. (edd.), *Ägypten und Nubien in spätantiker und christlicher Zeit*, Wiesbaden 1999, pp. 285-296.

Les deux portraits de Georgios III représentent le roi dans le même type de costume que Zacharias III. En revanche, on note cette fois l'absence du *tablion* et l'apparition de motifs complexes sur les tissus, rehaussés de riches broderies.

Le manteau est une grande pièce de tissu rectangulaire, attachée sur l'épaule droite du roi et qui ne laisse apparaître que le bras droit du souverain. Les contours sont mieux préservés dans la peinture de Faras, mais la majeure partie du décor a disparu, ne laissant que quelques points et losanges turquoise éparpillés sur la surface, aujourd'hui blanche, du manteau dans la partie droite du tableau. En revanche, le portrait de Sonqi Tino, détruit dans sa moitié inférieure, conserve une partie du riche décor qui ornait le manteau doré du souverain. Le tissu était ainsi brodé de grands médaillons dorés à pétales encadrant des fleurs à huit pétales dont le centre était serti d'un cabochon de forme ronde. La répartition de ces médaillons est difficile à déterminer en raison de l'état de conservation de la peinture. Entre les médaillons se trouvaient d'autres pierres précieuses de forme ronde ou losangée de couleur rouge et turquoise.

Dans le portrait de Faras on retrouve également les pendants cousus aux extrémités. Ils sont ici constitués de trois sphères superposées, incrustées de pierres ; la sphère inférieure est ornée de fines chaînettes. L'attache du manteau, une grande broche quadrilobée, vraisemblablement en or et serti de pierres précieuses et/ou de perles, apparaît dans le portrait de Sonqi Tino. Elle n'est pas placée sur l'épaule proprement dite, mais un peu plus bas, sous la clavicule ; un trait caractéristique de la peinture nubienne qu'on retrouve par exemple dans les représentations des archanges.[22]

On retrouve une fois de plus la superposition de deux robes : la robe de dessous est ornée aux poignets et à son extrémité d'une bande dorée brodée de treillis pourpre rehaussé de perles aux intersections. Le tissu semble décoré d'un motif similaire (composé de croix encerclées de deux lignes d'entrelacs entrecroisées, formant des sortes de médaillons) à celui de la robe de dessus. Ces éléments ont été sans doute peints en jaune doré sur un fond clair ; l'ensemble était en plus rehaussé de points rouges ou turquoise. Les contours des manches de la robe du dessus, plus larges, sont également soulignés d'une double ligne turquoise et dorée dans la peinture de Faras.

La longue ceinture de couleur rouge est de même type que celle du portrait de Zacharias III. La boucle, en or, est richement ouvragée. L'extrémité de la ceinture est ici en plus décorée d'un petit pendant quadrilobé dont le modèle n'est pas sans rappeler l'attache de la chlamyde. L'ornement, en or, est également serti de pierres précieuses de forme ronde.

La couronne portée par le roi Georgios III est l'élément le plus remarquable du costume. Il s'agit d'une sorte de bonnet entouré d'un cercle métallique et deux arcs qui s'entrecroisent à son sommet. L'ensemble est serti de pierres précieuses ainsi que de pendants placés sur les côtés et surmonté d'une croix.

La structure métallique de la couronne est ici sertie de cabochons de forme ronde, des bleus alternant avec des rouges ; cependant dans la peinture de Faras (**fig. 4**), des pierres de forme carrée apparaissent dans la partie inférieure de la couronne. Le diadème est orné en son centre d'une pierre taillée en forme

[22] Cf. par exemple portrait n° 12 ou encore l'archange Raphaël dans la scène de la Nativité à Faras.

croix.[23] Deux autres petites croix en or, également serties de pierres, apparaissent au-dessus du diadème, entre les arcs. L'ensemble se détache sur le tissu turquoise du bonnet. Au sommet de la couronne représentée à Faras se trouve une étoile de David[24] surmontée d'une croix ; à Sonqi Tino (**fig. 5**), compte-tenu de l'espace entre le sommet de la couronne et le visage du Christ, il n'y avait vraisemblablement que la croix. Les attaches latérales retenant les pendants sont en forme d'oiseaux.[25] Ceux-ci tiennent dans leur bec une fine chaîne torsadée au bout de laquelle est accroché un pendentif en forme de croix. Les pendants descendent au niveau des oreilles du roi.

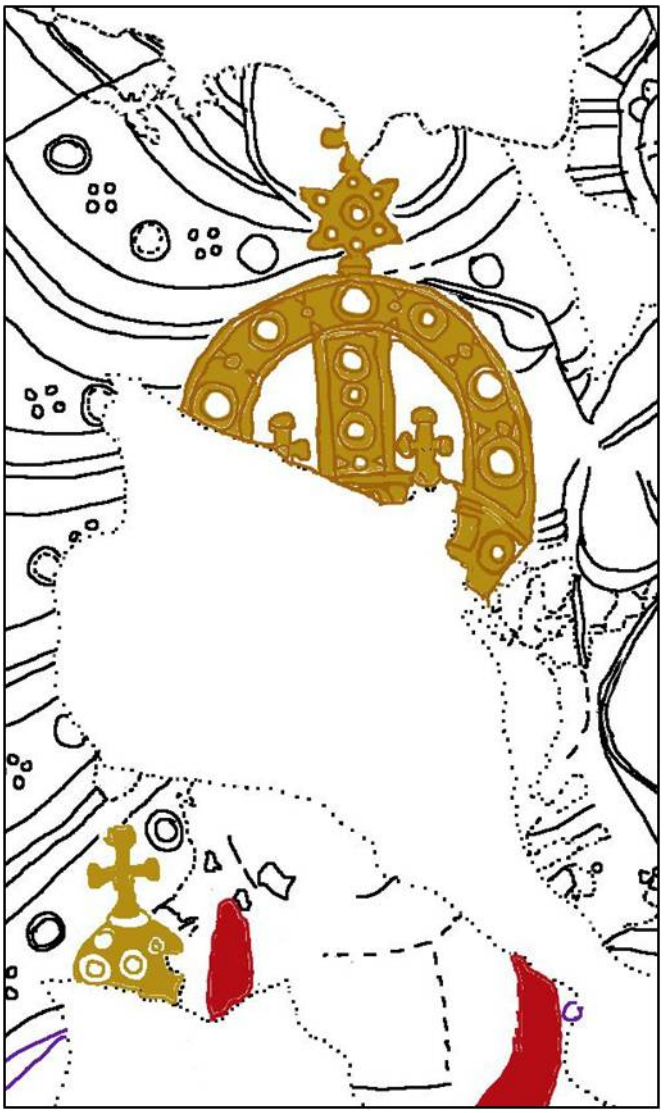


Fig. 4 *Georgios III, Faras, détail de la couronne*

[23] Les croix représentées dans l'art nubien sont toujours des croix de type grec, c'est-à-dire dont les quatre bras sont de même longueur et se croisent en leur milieu.
[24] Sur l'étoile de David cf. MARTENS-CZARNECKA M., *Faras VII*, cit., pp. 71-72 et note 56.
[25] Pour le parallèle avec le monde byzantin (couronne votive de Léon VI) cf. GODLEWSKI W., *Bishops and Kings. The Official Program of the Pachoras (Faras) Cathedral*, in GODLEWSKI W., ŁAJTAR A. (edd.), *Between the Cataracts: Proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies*, Varsovie 2008, p. 272, fig. 6.

La couronne de Georgios III a depuis longtemps été rapprochée du *kamelaukion* byzantin par les chercheurs, qui en retiennent principalement le caractère impérial.[26] Cependant, Elisabeth Piltz qui y a consacré une étude détaillée, ne manque pas de souligner que la couronne d'origine barbare a été importée à Byzance au cours du VIe s. et a d'abord été l'insigne du « césar ».[27] Si Constantin Porphyrogénète mentionne cette couronne dans le *Livre des Cérémonies*, il décrit là un type de couronne votive et non l'objet utilisé lors de la cérémonie de couronnement. D'après l'auteur, il n'existe pas de preuve de l'utilisation du *kamelaukion* lors du couronnement impérial avant l'époque des Comnènes.[28] La présence du *kamelaukion* dans le portrait de Georgios III dans la seconde moitié du Xe s. ne témoigne donc pas du caractère impérial du personnage.

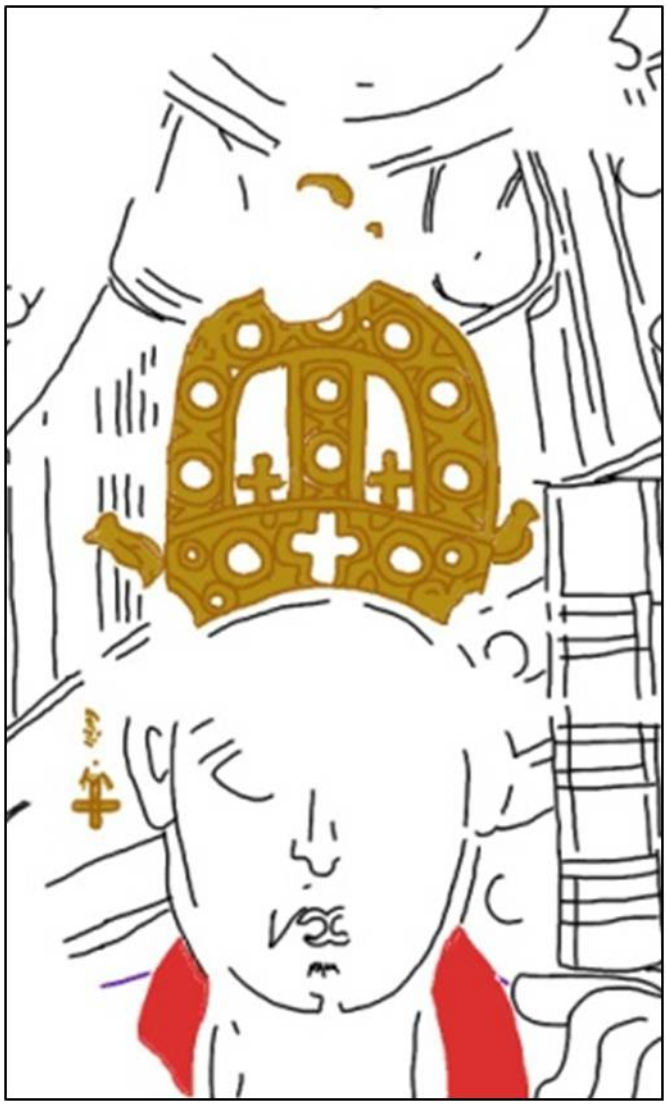


Fig. 5 *Georgios III, Sonqi Tino, détail de la couronne*

[26] MARTENS-CZARNECKA M., *Faras VII*, cit., 72 ; MIERZEJEWSKA 1999, p. 291.
[27] PILTZ E., *Kamelaukion et mitra. Insignes byzantins impériaux et ecclésiastiques*, Stockholm 1977, pp. 27-28 et particulièrement chapitre V.
[28] Voir également HENDY M.F., *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, Washington D.C. 1999, pp. 165-167.

Dans son *Histoire de l'état byzantin*, Georgije Ostrogorski retrace en filigrane l'évolution de la dignité de « césar » dans la hiérarchie du pouvoir.[29] Ainsi, le titre perd définitivement son caractère impérial sous le règne de l'empereur Héraclius (610-641) qui adopte comme titre officiel le terme grec de « *basileus* ». Le titre de « césar » est désormais la distinction la plus importante après la dignité impériale et n'est accordée la plupart du temps qu'à des membres de la famille impériale, comme par exemple aux fils de Constantin V (741-775).[30] Au XIe s., le titre de « césar » cède la première place à la dignité de « sébastocrator » créée par Alexis Ier (1081-1118) pour son frère Isaac.[31] Notons encore que dans le *Traité des Offices* le titre de « césar » recule de nouveau dans la hiérarchie des dignités, au profit du titre de « despote ».[32] Dans l'histoire ainsi retracée par Ostrogorski un évènement retient l'attention : nous y apprenons que Justinien II accorde au cours de son second règne (705-711) la dignité de « césar » au Khan des Bulgares, Tervel.[33] Il s'agit bien sûr d'une distinction purement honorifique, qui n'accorde en aucun cas au khan « *la moindre participation au pouvoir impérial* ».[34] Si l'épisode demeure sans doute relativement exceptionnel, il atteste néanmoins de la possibilité pour l'empereur de conférer ce titre à des souverains barbares.

Dans notre cas, la légende qui accompagne des deux portraits de Georgios III mentionne le titre de « *basileus* », mais il n'en demeure par moins que le titre de « *kaisar* » est attesté dans le corpus nubien au IXe s : cette épithète qualifie le roi Georgios Ier dans le texte de l'épitaphe de Mariankouda, éparque de Makuria.[35] Adam Łajtar, qui a publié cette inscription, suggère que le titre de « césar » porté par Georgios Ier témoigne de l'adoption de la titulature impériale au temps de Justinien Ier, c'est-à-dire au moment de la christianisation de la Nubie par les missions byzantines.[36] L'hypothèse semble acceptable, mais force est de constater que le même contexte ne permet pas d'expliquer la présence du *kamelaukion* au sein des *regalia* nubiens. Si la royauté nubienne a adopté le titre impérial de « césar » sous le règne de Justinien, pourquoi se serait-elle gardée d'adopter également la couronne impériale, à savoir, le *stemma* ?

La coexistence dans le corpus nubien du titre de « césar » et des représentations figurées du *kamelaukion*, la couronne associée à cette dignité, forment à mon sens un ensemble cohérent qui met non seulement en lumière la nature diplomatique et politique des relations entre Constantinople et Dongola mais permet également de mieux cerner les limites chronologiques de ces échanges.

Reste à expliquer l'association du *kamelaukion* avec le titre de « basileus » dans le portrait de Georgios III. Quelles sont les raisons d'un tel choix ? La première étape de notre enquête concerne le titre même de « *basileus* » : est-il le

[29] OSTROGORSKI G., *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris 2007 [1e édition 1948], p. 60, p. 91, p. 135.
[30] *id*., p. 205.
[31] OSTROGORSKI G., *Histoire*, cit., p. 388.
[32] VERPEAUX J. (trad.), *Pseudo-Kodinos, Traité des Offices*, Paris, 1966, pp. 133-134.
[33] OSTROGORSKI G., *Histoire.*, cit., pp. 171-172. D'après Nicéphore.
[34] *id*., p. 172.
[35] ŁAJTAR A., *Catalogue of the Greek Inscriptions in the Sudan National Museum at Khartoum, Louvain, Paris 2003, pp. 81-93 et p. 106.*
[36] *id*., 92. Sur la titulature byzantine en Nubie cf. HÄGG T., *Titles and Honorific Epithets in Nubian Greek Texts*, in "Symbolae Osloenses" 65 (1990), pp. 147-177.

reflet du titre impérial byzantin ou s'agit-il simplement du terme grec désignant la fonction royale ? L'empereur Héraclius, qui a renoncé à une titulature latine jugée trop compliquée, n'a pas inventé de nouveau mot pour définir son statut, mais a repris le nom grec courant désignant le roi et l'a instauré comme titre officiel de la dignité impériale.[37] Dans le contexte nubien, le sens de ce terme a-t-il également acquis la connotation au pouvoir impérial ? Rien n'est moins sûr. A la lecture des sources endogènes il apparaît que, de manière générale, dans les textes rédigés en copte, le terme employé pour désigner le roi est « *rro* », tandis que dans les textes de langue grecque, le mot en usage est « *basileus* ». On pourrait tenter de voir une exception dans l'inscription de fondation de Iésou, éparque de Nobadia à Faras, retrouvée à Faras.[38] Le texte, rédigé en copte, qualifie Zacharias II du titre « *rro* », tandis qu'il donne « *basileus* » pour Georgios II (son père), un schéma qui n'est pas sans rappeler l'articulation mise ne lumière par Adam Łajtar pour les titres « auguste » et « césar ».[39] Mais dans un document légal également rédigé en copte provenant de Qasr Ibrim les deux mêmes souverains sont désignés par « *rro* ».[40] Les deux titres paraissent donc interchangeables. Au contraire, par exemple, le titre de la mère royale, *meter basileos*, garde la même forme quel que soit le contexte linguistique.[41]

Dans ces conditions, l' « anomalie » relevée dans le portrait de Georgios III disparaît. La présence de la couronne témoigne sans aucun doute des contacts entretenus dans le passé avec l'empire byzantin mais le terme qui identifie le souverain est utilisé dans son sens premier, à savoir « roi » et non pas dans l'acceptation byzantine particulière d' « empereur ». Il n'y a donc pas lieu de rechercher ici l'adoption par le roi de Makuria de la titulature impériale byzantine.

Conclusions

La documentation nubienne s'avère donc intéressante à plus d'un titre, à commencer par la représentation exceptionnelle du *kamelaukion* à une époque où cette couronne n'est pas encore un attribut impérial. A ma connaissance, il n'existe pas de témoignage équivalent dans la sphère byzantine pour cette époque : dans les œuvres contemporaines, l'empereur byzantin est toujours représenté couronné du *stemma*.

Par ailleurs, cet élément s'avère un indice de première importance quant à notre compréhension des relations qui ont pu s'établir entre le royaume nubien et l'empire byzantin ; les seules sources écrites que nous possédons sont les mentions de Jean d'Ephèse et de Jean de Biclar qui se limitent au contexte d'évangélisation de la Nubie au VIe s. Or l'adoption d'insignes byzantins par la monarchie makurite témoigne de l'intérêt politique qui a pu lier les deux entités.

Ces trois portraits sont chronologiquement proches et présentent dans les grandes lignes un costume similaire : une robe ample passée par-dessus une robe de dessous plus étroite et un manteau attaché sur l'épaule droite, recouvrant les

[37] OSTROGORSKI réed. 2007, p. 135 et note 2 ;ŁAJTAR A., *Catalogue.*, cit. p. 105 note que le titre « auguste » reste en usage sur les pièces de monnaie jusqu'au VIIIe s.
[38] Cf. Database of the Medieval Nubian Texts (http://www.dbmnt.uw.edu.pl/), n°33.
[39] ŁAJTAR A., *Catalogue.*, cit., p. 106.
[40] Cf. Database of the Medieval Nubian Texts, n° 615.
[41] Je remercie vivement le Dr. Grzegorz Ochała pour son aide et ses commentaires enrichissants sur le sujet.

deux épaules et le bras gauche. Mais nous observons cependant une différence de taille quant au décor des vêtements. Tandis que le costume de Zacharias III est marqué par l'emploi de couleurs uniformes, celui de Georgios III se distingue par l'apparition de textiles richement ornés, aussi bien pour le manteau que pour les robes. Le seul élément commun avec le portrait de Zacharias III, dans l'état de conservation des peintures, est la présence des bandes ornées de losanges aux poignets et à l'extrémité inférieure de la robe de dessous. Ainsi, le premier portrait, qui se réfère largement à la mode byzantine des VIe-VIIe s. témoigne de l'existence d'un prototype ancien dans la construction de l'apparat royal nubien. Quant aux deux portraits de Georgios III, ils semblent illustrer une sorte de réactualisation du costume, plus adaptée au goût de l'époque. Cette période marque également l'évolution du style vers un décor plus riche et plus expansif.[42] Dans ce contexte, les bandes décoratives de la robe de dessous sont l'unique élément encore « archaïsant » du portrait.

L'observation attentive de ce costume « byzantin » permet de dégager certaines spécificités « nubiennes ». Tout d'abord, dans le contexte plus général des peintures makurites, il apparaît que ce type de vêtements est porté exclusivement par le roi, tandis que dans le monde byzantin ce qui différencie le souverain de ses sujets est plutôt la richesse des tissus employés et la couleur rouge pour certains éléments du costume comme par exemple les chaussures. Ce dernier trait semble avoir été également adopté par la monarchie nubienne. La représentation de la chlamyde à *tablion* ainsi que la présence du *kamelaukion* attestent notamment d'une influence byzantine certaine à une période antérieure au Xe s. ; au moment de l'exécution des portraits de Georgios III, le choix d'éliminer certains éléments (le *tablion*) et d'en conserver d'autres (bordures des robes, ceinture, chaussure mais aussi très vraisemblablement le *kamelaukion*) est un indicateur intéressant de la perception par la royauté nubienne de cet héritage byzantin. Il semble ainsi que certaines pièces (comme la couronne ou la ceinture) sont considérées comme indispensables pour marquer le statut royal du personnage, tandis que d'autres (comme le *tablion*) sont perçues comme le reflet d'une mode dont le caractère éphémère nécessite des « mises à jour » régulières. Par ailleurs, l'analyse des pièces du costume témoigne également de l'emploi simultané d'attributs « nubiens » comme le collier large et peut-être aussi la barbe « postiche », qui invitent à nuancer l'idée d'une imitation servile par les rois nubiens du pouvoir byzantin et éclairent le caractère complexe, pluri-identitaire, de la monarchie makurite.

[42] MARTENS-CZARNECKA M., *Faras VII*, cit., pp. 80-88.

Bibliographie.

ADAMS W. Y., *Sudan Antiquities Service excavations at Meintarti*, in "KUSH" 13 (1965), 148-176.

ADAMS W.Y., *Continuity and Change in Nubian Cultural History*, in "Sudan Notes and Records" 48 (1967), 1-32.

ADAMS W.Y., *Post-Pharaonic Nubia in the light of archaeology. II*, in "JEA" 151 (1965), 160-178.

ADAMS W.Y., *The United Kingdom of Makouria and Nobadia. A Medieval Nubian Anomaly*, in DAVIES W.V. (ed.), *Egypt and Africa. Nubia from prehistory to Islam*, Londres 1991, 257-263.

EDWARDS D.N., *The Christianisation of Nubia: some archaeological pointers*, in "Sudan and Nubia" 5 (2001), 89-96.

GAZDA D., *The Monastery Church on Kom H in Old Dongola 2002*, in "PAM XIV : Reports 2002" (2003), 230-236.

GODLEWSKI W., *Bishops and Kings. The Official Program of the Pachoras (Faras) Cathedral*, in GODLEWSKI W., ŁAJTAR A. (edd.), *Between the Cataracts: Proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies*, Varsovie 2008, 263-282.

GRIERSON P., *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, Washington DC 1973.

HÄGG T., *Titles and Honorific Epithets in Nubian Greek Texts*, in "Symbolae Osloenses" 65 (1990), 147-177.

HENDY M.F., *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, Washington D.C. 1999.

KIRWAN L., *A contemporary account of the conversion of the Sudan to Christianity*, in "Sudan Notes and Records" 20 (1937), p. 289-295.

ŁAJTAR A., *Catalogue of the Greek Inscriptions in the Sudan National Museum at Khartoum*, Louvain, Paris 2003.

MARTENS-CZARNECKA M., *Faras VII – Les éléments décoratifs sur les peintures de Faras*, Varsovie 1982.

MARTENS-CZARNECKA M.., *The Birth of the Multicolour Style*, in "Nubian Letters" 12 (1989), 6-17.

MICHAŁOWSKI K., *Faras. Centre artistique de la Nubie Chrétienne*, Leiden 1966.

MICHAŁOWSKI K., *Faras. Wall Paintings in the Collection of the National Museum in Warsaw*, Varsovie 1974.

MIERZEJEWSKA B., *Murals in the Bishops' Chapel, Faras: The Visual Expression of the Ruler's Ideology in Nubia*, in EMMEL S., KRAUSE M., RICHTER S.G. (edd.), *Ägypten und Nubien in spätantiker und christlicher Zeit*, Wiesbaden 1999, 285-296.

MONNERET DE VILLARD U., *Storia della Nubia Cristiana*, Rome 1938.

OSTROGORSKI G., *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris 2007 [1e édition 1948].

PILTZ E., *Kamelaukion et mitra. Insignes byzantins impériaux et ecclésiastiques*, Stockholm 1977.

RICHTER S.G., *Studien zur Christianiserung Nubiens*, Wiesbaden 2002.

SHINNIE P.L., *Ancient Nubia*, Londres 1996.

VANTINI G., *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg, Varsovie 1975.

VANTINI G., *Rediscovering Christian Nubia*, Vérone 2009.

VELMANS T., *Rayonnement de Byzance*, Paris 2006.

VERPEAUX J. (trad.), *Pseudo-Kodinos, Traité des Offices*, Paris 1966.

VOGT A. (trad.), *Constantin VII Porphyrogénète, Le Livre des Cérémonies*, Paris 2006.

WEITZMANN K., *Some remarks on the sources of the fresco paintings of the Cathedral of Faras*, in DINKLER E. (ed.), *Kunst und Geschichte Nubiens in christlicher Zeit*, Recklinghausen 1970, 328-332.

WELSBY D.A., *The Medieval Kingdoms of Nubia*, Londres 2002.

Porphyra. *Confronti su Bisanzio*, 1
a cura di Elodie Guilhem
ISSN 2240-5240

LA CULTURE MATERIELLE DE LA TRANSITION BYZANTINO-ISLAMIQUE EN EGYPTE, DU VIIE AU IXE SIECLE : LA CERAMIQUE, L'EXEMPLE DES AMPHORES

Julie Marchand

Cet article se veut présenter le projet de thèse de l'auteure intitulé *Recherches sur les phénomènes de transition, de l'Egypte copto-byzantine à l'Egypte islamique. La culture matérielle*, qui se déroule à l'Université de Poitiers, sous la direction de Madame Pascale Ballet, professeur à l'Université et avec la co-tutelle de Monsieur Roland-Pierre Gayraud, chargé de recherches au CNRS, LA3M d'Aix-en-Provence. (Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne en Méditerranée).

L'intérêt de cette thèse est de cibler, à travers les objets de la culture matérielle ou, à défaut, le matériel archéologique, la vie domestique pour la période du VIIe au IXe siècle après J-C, à savoir, juste avant la conquête arabe, la période de post-conquête et le début de l'époque islamique en Égypte. Il s'agit de comprendre si les objets du quotidien sont de bons indicateurs des changements politiques. Ainsi, cette étude permet de faire un point sur les héritages byzantins et coptes sauvegardés et de déterminer par quelles transformations, le mobilier est attribué à l'époque islamique. L'occasion est aussi donnée, dans ce cadre, de remettre les bouleversements politiques en place, liés au changement religieux dans le contexte domestique. Outre la portée de l'étude pour la culture matérielle, ce sujet concerne de plus une période charnière, souvent appelée « de transition », qui, tout en étant connue, a pendant longtemps reçu peu d'attention et a souffert de préjugés. Cette même période a longtemps été appelée « Dark Ages » pour l'Occident, on imagine qu'elle l'était encore plus dans l'imaginaire pour l'Orient ! De plus, les périodes de transitions entre l'Antiquité tardive et le début de l'époque médiévale ont longtemps été associées à la notion de décadence.[43] Mieux cerner les productions et les céramiques utilisées à cette époque tardive permettraient enfin de cesser les dénominations faciles et vagues telles que céramique ou vaisselle « d'époque copte ».

Les premières données que l'on ait proviennent des grands monastères qui ont été fouillés au début du XXe siècle.[44] Les méthodes de fouilles de l'époque, aujourd'hui largement caduques et dépassées, ne nous permettent plus de tirer parti du potentiel de ces monastères à leur juste valeur, rendant une partie du matériel inexploitable. Or il semble que ces lieux et entités religieuses déclinent

[43] Citons juste pour exemple le fameux ouvrage d'GIBBON E., *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, London 1776-1788 [1909].

[44] Citons par exemples les monastères de Baouit, de Saint-Jérémie de Saqqara, d'Epiphanius de Thèbes, fouillés respectivement dès 1903 (CLEDAT J., *Le monastère et la nécropole de Baouît*, Le Caire 1904-1906, in « Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale » 12 (1908) (QUIBELL J.E., *Excavations at Saqqara (1908-9, 1909-10) : the monastery of Apa*, Cairo 1912) et 1914 (WINLOCK H.E. et CRUM W.E., *The monastery of Epiphanius at Thebes*, New-York 1926).

dès la fin du VIIe et durant le VIIIe siècle. Cela s'expliquerait notamment par les fortes pressions fiscales et un climat de violence général.[45]

Nombre de monastères n'y auraient pas survécu, ils ont peu à peu été abandonnés : notre documentation s'arrête donc dans le courant du VIIIe siècle. Citons les monastères de la montagne thébaine comme le monastère d'Epiphane qui disparait dans le milieu du VIIe siècle,[46] le site de Saint-Marc à Gournet Mur'ay qui s'éteint à la fin du VIIe ou au début du VIIIe siècle.[47] De même, la céramique de Dayr al-Bakhît n'est pas postérieure au début du VIIIe siècle.[48] Ne subsiste guère, au VIIIe siècle, que le monastère de Phoibammon, certainement de par le personnage fort qu'était le père Abraham[49] ou les laures des Kellia.[50] On manque donc cruellement de documentation pour le IXe siècle, outre les quelques villes dont on connait l'occupation à cette époque, comme Tebtynis,[51] Tôd,[52] Fustat.[53]

Evoquer tout le faciès du petit mobilier du VIIe au IXe siècle serait trop long, on présentera donc ici uniquement la céramique et, pour cela, on prendra l'exemple des amphores. On s'appuiera sur les découvertes qui ont été faites sur quelques sites de référence, à savoir Fustat, Kôm Abou Billou, les Kellia, Tebtynis et Antinooupolis (Fig. 1).

---

[45] Cette explication est développée par R. Boutros et Chr. Décobert : la documentation fiscale rend compte de la réalité musulmane au moins dès la fin du VIIe siècle. Les populations égyptiennes devaient payer un impôt de capitation (*diagraphon* en grec, *jizya* en arabe) et d'entretien des officiers administratifs (*dapanè* en grec). Ces taxes rendent notamment compte de la discrimination des non musulmans (BOUTROS R. - DECOBERT Chr., *Installations chrétiennes entre Ballâs et Armant*, in *Etudes coptes VII*, a cura di BOSSON N., Paris-Louvain 2000 (« Cahiers de la Bibliothèque Copte » 12), pp. 91 *sq*.). J.-Cl. Garcin mentionne aussi une révolte de Haute-Egypte qui fut réprimée dans le sang en 121 AH/739 AD: GARCIN J.-Cl., *Un centre musulman de la Haute-Egypte médiévale : Qus*, Le Caire 1976 (« Textes arabes et Etudes Islamiques » 6), pp. 44-45.

[46] WINLOCK H.E. et CRUM W.E., *The monastery…*, cit., p. 103.

[47] GASCOU J., *Documents grecs de Qurnat Mar'y*, in « Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale » 99 (1999), p. 20 et note 2.

[48] POLZ D., *Bericht über die 4. Und 5. Grabungskampagne in der Nekropole von Dra' Abu el-Naga/Theben-West*, in « Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abt. Kairo » 55 (1995), pp. 218-220 ; BOUTROS R. et DÉCOBERT Chr., *Installations chrétiennes…*, cit., p. 99.

[49] *Ivi.*, p. 89 et GODLEWSKI W., *Le monastère de St Phoibammon*, Varsovie 1986 (Deir el-Bahari, V), pp. 66-78.

[50] BALLET P., BOSSON N. et RASSART-DEBERGH M., *Kellia II. L'ermitage copte QR 195. 2. La céramique, les inscriptions, les décors*, Le Caire 2003 (« Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale » 49/2) ; KASSER R. (a cura di), *EK 8184. Tome III : Explorations aux Qoucoûr el-Izeila lors des campagnes 1981, 1982, 1984, 1985, 1986, 1989 et 1990*, Mission suisse d'archéologie copte de l'université de Genève, Louvain 2001; IDEM, *EK 8184, Tome IV : Exploration aux Qoucoûr Hegeila et Ereima lors des campagnes 1987, 1988 et 1989*, Mission suisse d'archéologie copte de l'Université de Genève, Louvain 2003.

[51] Voir les fouilles et les études céramologiques dans les Annales Islamologiques : ROUSSET M.-O. –MARCHAND S., *Tebtynis 1998. Travaux dans le secteur Nord*, in « Annales Islamologiques » 33 (1999) ; IDEM, *Secteur nord de Tebtynis (Fayyoum). Mission de 1999*, in « Annales Islamologiques » 34 (2000) et IDEM, *Secteur nord de Tebtynis (Fayyoum). Mission de 2000*, in « Annales Islamologiques » 35-1 (2001).

[52] PIERRAT G., *Essai de classification de la céramique de Tôd, de la fin du VIIe siècle au début du XIIIe siècle apr. J.-C.*, in « Cahiers de la céramique Egyptienne » 2 (1991) ; EADEM, *Evolution de la céramique de Tôd. Du IIe siècle au VIIe siècle apr. J.-C.*, in « Cahiers de la céramique Egyptienne » 4 (1996).

[53] VOGT Chr., *Les céramiques omeyyades et abbassides d'lstabl 'Antar - Fostat: traditions méditerranéennes et influences orientales*, in *La céramique médiévale en Méditerranée*, VIe Congrès, Aix-en-Provence 1995, a cura di DEMIANS D'ARCHIMBAUD G., Aix-en-Provence 1997 ; GAYRAUD R.-P., TREGLIA J.-Chr. et VALLAURI L., *Assemblages de céramiques égyptiennes datées par les fouilles d'Istabl Antar (milieu VIIe – 1ère moitié du Xe s.)*, in *VIIIe Congresso Internacional de Ceramica Medieval en el Mediterraneo, Ciudad Real-Almagro, 27 février-3 mars 2006*, tome 1, Ciudad Real 2009.

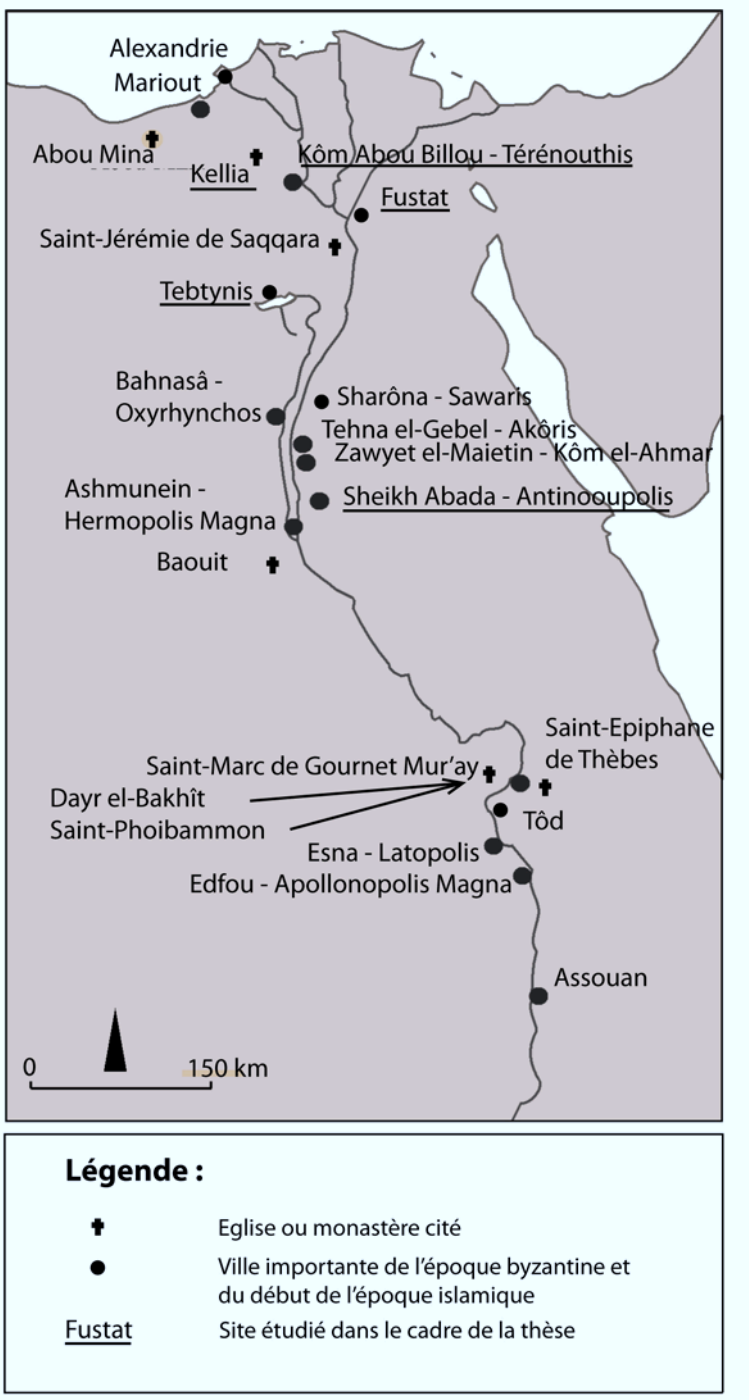


Fig. 1: Carte des sites égyptiens nommés.

1. Les amphores du VIIe au IXe siècle

Les amphores égyptiennes sont de quatre types : les *Late Roman Amphora* 5/6 (*LRA* 5/6), les Amphores Égyptiennes 3T (AE 3T), les *Late Roman Amphora* 7 (*LRA* 7) et les Amphores Égyptiennes 8 (AE 8).[54]

[54] Les noms *Late Roman Amphora* (*LRA*) sont donnés d'après la typologie de J. Riley des amphores orientales à Carthage en 1971 (RILEY J., *The Pottery from Cisterns 1977.1, 1977.2 and 1977.3*, in HUMPHREY J.H. (ed.),

a. Les *LRA* 5/6

Ces amphores sont de forme globulaire ou ovoïde et sont souvent dénommées aussi *bag-shaped* en raison de leur ressemblance à des outres.[55]

Cette catégorie regroupe plusieurs types proche-orientaux, connus entre le IVe et le XIIe siècle, parmi lesquels deux seulement sont proprement égyptiens.[56]

Le premier type relève d'un genre assez homogène. Souvent appelé Egloff 186,[57] il s'agit d'une amphore au « *corps sphéroïde, entièrement cannelé, un fond bombé sans pied, une lèvre verticale ou oblique, des anses massives en oreilles, comme à l'accoutumée sur les amphores-sacs* ».[58] Aux Kellia, on le rencontre entre la première moitié du VIIe et le début du VIIIe siècle.[59] Les exemplaires les plus tardifs, pourraient être encore en cours au XIIe siècle.[60] Ces amphores sont à large panse, de forme ovoïde marquée. Leur capacité est estimée à environ 20 litres.[61] Elles sont réalisées en pâte calcaire, dure et dense, qui prend différentes textures et couleurs. Elles sont toutefois souvent de couleur beige-jaune en surface et rose en cassure.[62] Elles auraient en partie été produites à Abu Mina puisqu'un four y a été découvert et daté de la seconde moitié du VIIe siècle.[63] Toutefois les nombreuses variantes découvertes, notamment aux Kellia, incitent à penser que d'autres centres aient pu fournir la région. On avait avancé l'hypothèse d'une production en Maréotide.[64]

Le second type concerne des conteneurs plus petits, d'une morphologie générale piriforme. D. Pieri les décrit comme suit : « *une panse trapue piriforme cannelée ou lisse, un fond aplati bombé et de petites anses en oreilles* ».[65] Leur capacité se situerait entre 7 et 8 litres, voire 10 pour les plus gros modules.[66] Leur diffusion se serait faite entre la première moitié du VIIe et le XIe, voire

---

Excavations at Carthage, 1977 conducted by the University of Michigan, IV, Ann Arbor 1981, pp. 85-124.). Les noms de A*mphore Egyptienne* (AE), sont, quant à eux, utilisés d'après la classification des ateliers d'amphores autour du Lac Mariout de J.-Y. Empereur et M. Picon (EMPEREUR J.-Y. et PICON M., *Les ateliers d'amphores du lac Mariout* , in EMPEREUR J.-Y. (ed.), *Commerce et artisanat dans l'Alexandrie hellénistique et romaine*, actes du colloque d'Athènes, 11-12 décembre 1988, in « Bulletin de Correspondance Hellénique, Supplément » 33 (1998), pp. 75-91.

[55] Elles résultent de fait certainement une transposition en céramique des anciennes outres en peaux : PIERI D., *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (V^e^-VIIe siècle). Le témoignage des amphores en Gaule*, in « Bibliothèque Archéologique et Historique » 174 (2005), p. 114, note 363.

[56] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes. Production, typologie, contenu et diffusion (IIIe siècle avant J.-C. - IXe siècle après J.-C.)*, in « Etudes Alexandrines » 22 (2011), p. 142 et PIERI D., *Le commerce…*, cit., pp. 114-122.

[57] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte. Quatre siècles d'artisanat et d'échanges en Basse-Egypte*, Genève 1977, pp. 117-118.

[58] Définition du type d'amphore-sac 3 de Pieri : PIERI D., *Le commerce…*, cit., pp. 119-120.

[59] BALLET P., BOSSON N. et RASSART-DEBERGH M., *Kellia II…*, cit., pp. 141-142 et EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 118.

[60] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 147.

[61] PIERI D., *Le commerce…*, cit., p. 120.

[62] ENGEMANN J., *A propos des amphores d'Abou Mina*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 3 (1992), p. 153.

[63] Egloff en mentionne un : EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 117, note 3 et on a aussi une très brève mention d'un énorme four médiéval découvert à Abou Mina par P. Grossmann servant à la production des amphores : « Egyptian Archaeology » 12 (1998), p. 29

[64] EMPEREUR J.-Y. et PICON M., *La reconnaissance des productions des ateliers céramiques : l'exemple de la Maréotide*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 3 (1992), pp. 150-152.

[65] Définition de l'amphore-sac type 4 de Pieri : PIERI D., *Le commerce…*, cit., p. 121.

[66] *Ibidem*.

jusqu'au XIIe siècle.[67] Elles sont aussi appelées Egloff 187-190 et sont en pâte alluviale rouge.[68] Seul un atelier de production égyptien a été localisé, il s'agit de Kôm Abou Billou, ville située à l'est du Delta.[69]

Ce dernier type d'amphore LRA 5/6 aurait été introduit et produit en Egypte vers le milieu du VIIe siècle selon M. Egloff, qui définit ces conteneurs comme figurant dans « *toute habitation d'époque omeyyade* ».[70] Plus précisément, d'après le matériel récemment étudié aux Kellia par les missions suisses et françaises, les conteneurs dits « d'Abou Mina » en pâte calcaire apparaitraient dans le second quart du VIIe siècle, alors que les conteneurs en pâte alluviale, les amphores du type dit « d'Abou Billou » apparaitraient juste après, dès le milieu du VIIe siècle.[71]

Ces amphores égyptiennes sont donc des copies ou adaptations égyptiennes du VIIe siècle des conteneurs *LRA* 5/6 originaires du Levant-Sud, de Jordanie et de Palestine.[72] De fait, ces formes particulières sont nouvelles dans le monde égyptien et ne consistent pas en une évolution d'un autre type, à l'instar des *LRA* 7 qui, selon nous, sont une évolution des Amphores Égyptiennes 3.[73]

b. Les AE 3T

Les amphores bitronconiques, ou AE 3, tardives se situent dans la continuité typologique de chronologique des AE 3 d'époque romaine. Il semblerait, de fait, que, dès le IIIe siècle, les ateliers implantés sur les rives du lac Mariout aient cessé de fonctionner ou de moins de produire ce type d'amphore. Des ateliers localisés dans le Delta, dans le Fayoum et le long de la Vallée du Nil ont continué la production de ces amphores, désormais qualifiées de byzantines.[74]

Uniquement confectionnées à partir d'argiles alluviales, ces amphores, appelées Egloff 172 et 180,[75] se distinguent notamment de leurs anciennes variantes par des anses qui s'attachent sur le rebord de la lèvre et une panse renflée.[76] Si la première, E 172, n'est datée qu'entre la fin du IVe et la fin du Ve siècle, la seconde, elle, se trouve dans les niveaux plus récents, entre le Ve et le

[67] On en trouve dans des contextes des IXe et Xe siècles à Alexandrie : BALLET P., *Céramique tardive des Kellia et présence islamique*, in BRIDEL Ph. (a cura di), *Le site monastique copte des Kellia. Sources historiques et explorations archéologiques. Actes du Colloque de Genève, 13-15 août 1984*, Genève 1986, p. 302. Elles sont produites sans changement jusqu'au XIe siècle selon D. Pieri (PIERI D., *Le commerce…*, cit., p. 122), voire au-delà, puisqu'on en trouve dans les niveaux du XIIe siècle dans la forteresse de Qal'at al-Guindî, Sadr dans le Sinaï (MOUNY S., *Note préliminaire sur les amphores et première approche typologique et morphologique des conteneurs trouvés sur la forteresse de Qal'at al-Guindî (Sadr, Sinaï central)*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 8 (2007), p. 634, Pl. 1.4) et sur la Muraille du Caire (étude de l'auteure, octobre-novembre 2011).
[68] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 118.
[69] BALLET P., *Un atelier d'amphores Late Roman Amphora 5/6 à Kôm Abou Billou (Egypte)*, in « Chroniques d'Egypte » LXIX, fasc. 138 (1994).
[70] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 118.
[71] BONNET Fr., *Poterie, verre, monnaies, décors et inscriptions*, in KASSER R. (ed.), *Survey archéologique des Kellia –Basse-Egypte. Rapport de la campagne 1981*, fasc. 1, Louvain 1983, p. 442 ; BALLET P., BOSSON N. et RASSART-DEBERGH M., *Kellia II…*, cit., p. 146.
[72] PIERI D., *Le commerce…*, cit., p. 114 ; DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 142.
[73] *Ivi*, p. 155.
[74] *Ivi*, p. 138. Pour l'étude des AE d'époque romaine, voir EMPEREUR J.-Y. et PICON M., *La reconnaissance…*, cit., p. 148 ou DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 98 *sq*.
[75] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 114 et 116.
[76] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 139 et fig. 119.

VIIe siècle aux Kellia,[77] soit la période chronologique qui nous intéresse. Depuis cette étude, les fouilles archéologiques des Kellia ont continué et Fr. Bonnet propose la disparition des amphores bitronconiques dans le courant de la première moitié du VIIIe siècle.[78] Il est toutefois intéressant de noter que ces amphores n'ont jamais été trouvées à Fustat.[79] Peut-être cela tient-il au fait que les lieux de production des AE 3T, du Delta notamment, étaient devenus très secondaires, supplantés par les ateliers fabricants des *LRA* 7, et que ces amphores, vinaires, n'étaient plus diffusées que par un marché très local.[80] Les laures des Kellia auraient ainsi pu se fournir en vin local, alors que Fustat se fournissait ailleurs, en Moyenne-Egypte, en vin commercialisé en *LRA* 7.

Il est difficile d'expliquer l'arrêt de la production des AE 3T alors que les mêmes ateliers vont produire encore des *LRA* 7, au moins jusque vers la fin du IXe siècle. On suppose que cela est dû à un choix volontaire des potiers, qui ne confectionneront plus que des amphores petites et effilées, soit des conteneurs plus aisément maniables et transportables dans le cadre du commerce, notamment à large distance.[81]

c. Les *LRA* 7

Ce troisième type d'amphore indigène présent en Egypte pour l'époque qui nous intéresse est la *LRA* 7. Toutes sont réalisées en pâte limoneuse brune, brun-rouge à brun chocolat, avec plus ou moins d'inclusions végétales. Leur forme a beaucoup évolué entre la fin du IVe siècle et le VIIIe siècle.[82] La chrono-typologie de ces conteneurs n'est pas encore totalement fixée, malgré l'important travail de classification de D. Dixneuf lors de sa thèse de doctorat,[83] en raison des nombreuses variantes que les formes peuvent prendre. Chr. Vogt a toutefois dégagé une tendance générale en étudiant les conteneurs du site de Fustat.[84] On observe le passage d'une épaule ronde et d'un col haut à une épaule anguleuse, pourvue vers la fin de la production d'un double ressaut. Les conteneurs à épaules rondes se rencontrent du Ve au VIIIe siècle. Ils deviennent rares à Fustat à partir de l'époque omeyyade et disparaissent complètement vers le milieu du IXe siècle. Les amphores possédant un épaulement à arêtes saillantes, apparaîtraient au VIe siècle et sembleraient se généraliser aux VIIIe et

[77] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 116.
[78] BONNET Fr., *Le matériel archéologique récolté en 1977, 1982 et 1983 aux Qouçour er-Roubâ'iyât*, in KASSER R. (ed), *EK 8184. Tome II : Explorations aux Qoucoûr er-Roubâ'îyât, rapport des campagnes 1982 et 1983*, Louvain 1994, pp. 361-362.
[79] VOGT Chr., *Les céramiques omeyyades...*, cit. Chr. Vogt, dans son inventaire des amphores indigènes, ne mentionne aucune AE 3.
[80] De même, on ajoutera que lors des premières prospections archéologiques de la ville tardive de Kôm Abou Billou, on n'a noté la présence que d'amphores AE 3T, à l'exception d'une *LRA* 7 à épaule carénée. On se trouverait donc dans la même logique : le Delta ne se fournit qu'en vin local, commercialisé dans des amphores de production locale. Si on ne déduit pas les mêmes informations des laures des Kellia, qui, elles, ont livré des amphores *LRA* 7, c'est certainement parce que les monastères avaient, entre eux, des marchés privilégiés. Les communautés qui fournissaient en vin et en amphores en Moyenne-Egypte ont ainsi pu desservir les laures de Basse-Egypte au VIIIe siècle. A cette hypothèse s'ajoute le fait que la forme même des AE 3, haute et peu maniable, a, peut-être, été un frein à la commercialisation sur moyenne et longue distance : voir note 39.
[81] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 142.
[82] PIERI D., *Le commerce…*, cit., pp. 128-132.
[83] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit.
[84] VOGT Chr., *Les céramiques omeyyades...*, cit.

IXe siècles. Leur production semblerait décliner vers la fin du IXe et le début du Xe siècle, où on retrouve ces dernières formes à Fustat.[85]

Il est encore délicat de déterminer quel atelier a pu produire quels types d'amphores. Toutefois, ils sont bien localisés dans la région de Moyenne-Egypte. Ils ont été repérés lors d'une prospection menée notamment par P. Ballet et M. Picon en 1986.[86] Il s'agit des sites Sheikh Abada, ancienne Antinooupolis, Ashmunein, ancienne Hermopolis Magna, le toponyme Kôm el-Ahmar sur le site de Zawiyet el-Maïetin.[87] On ajoute aujourd'hui d'autres sites à cette liste, dont Bahnasa, ancienne Oxyrhynchos, le lieu-dit Kôm el-Ahmar sur le site de Qarâna, ancienne Hipponon, Sharôna, ancienne Sawaris, Tehna el-Gebel, ancienne Akôris.[88] A ces grands centres s'ajouteraient plusieurs petits ateliers de production secondaire, tels que Beni Hassan, Deir el-Dik dans les laures d'Antinoé, Esna, ancienne Latopolis et Edfou, ancienne Apollonopolis Magna.[89]

d. Les AE 8

Le dernier type d'amphore égyptienne pour l'époque de transition byzantino-islamique qui nous intéresse est l'AE 8. Sous ce terme générique se cachent en fait deux grandes variétés de conteneurs.

On trouve d'abord les conteneurs appelés Egloff 167[90] identifiés sur le site des Kellia. Il s'agit de conteneurs en pâte alluviale, d'assez grossière facture. Ils possèdent un col cylindrique posé sur une panse globulaire ou ovoïde couvert de stries dans leur partie supérieure.[91] Leur forme résulterait de la synthèse entre la *LRA* 1 et la *LRA* 2 et notamment de la variante LRA 2C.[92] Ces amphores s'inscrivent quoi qu'il en soit dans la tradition et la grande famille des *Globular Amphora* présentes dans le bassin méditerranéen entre le VIIIe et le IXe siècle.[93]

L'autre variante de cette amphore est une imitation des *LRA* 1 en pâte égyptienne. Un exemplaire a été trouvé à Saqqara.[94]

Les ateliers de productions sont mal connus. En effet, ces conteneurs restent relativement rares sur les sites archéologiques. L'amphore quasi complète découverte à Saqqara reste encore problématique. En effet, son inventeur lui-même reste prudent quant à une production au monastère de Saint-Jérémie de Saqqara. La production du four de potier a été bien identifiée, avec notamment des récipients culinaires, de la vaisselle de table, des gargoulettes engobées, et

[85] *Ivi*, pp. 258-259.
[86] BALLET P., MAHMOUD F., VICHY M. et PICON M., *Artisanat de la céramique dans l'Egypte romain tardive et byzantine. Prospections d'ateliers de potiers, de Minia à Assouan*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 2 (1991).
[87] *Ivi*, pp. 134-139.
[88] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., pp. 157-161.
[89] BALLET P., MAHMOUD F., VICHY M. et PICON M., *Artisanat…*, cit., pp. 139-140 ; BALLET P., *Sites et Tessons. Un voyage en Moyenne-Egypte*, in *Itinéraires d'Egypte. Mélanges offerts au père Maurice Martin s.j.* (a cura di Chr. Décobert), in « Bibliothèque d'Etudes » 107 (1992), p. 28 ; DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., pp. 162-163.
[90] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., pp. 112-113.
[91] *Ivi.*, p. 113 et Pl. 57.6 et 57.7.
[92] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 177 et PIERI D., *Le commerce…*, cit., p. 88.
[93] *Ivi.*, p. 89, note 121 et fig. 49.
[94] GHALY H., *Pottery workshops of Saint-Jeremia (Saqqara)*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 3 (992), p. 168, fig. 16 a-b.

des godets de *saqqieh*, tous en argile alluviale.[95] A ces artefacts, l'auteur propose d'autres probables productions amphoriques :

- *The question of local production of amphoras is still open: some fragments of unfired « spear-rimmed » amphoras were found, but they seem different from the brown-ribbed amphoras, probably imported.*
- *Another amphora type, imitating the Late Roman 1 (or Egloff 164), has perhaps been produced in the workshops of Saint-Jeremia. The clay is a coarse alluvial Nile Silt. The surface is covered by a red slip. Definitely produced in Egypt, this is the first known evidence of an Egyptian Late Roman 1 imitation.*[96]

Mais ce centre de production n'est pas le seul à avoir, peut-être, été reconnu. Les prospections et recherches de P. Ballet ont amené à découvrir un atelier à 'Uyun Musa (littéralement « les sources de Moïse ») dans le Sinaï.[97] Ce dernier a produit notamment des imitations de *LRA* 1, des conteneurs d'une morphologie proche de celle des *LRA* 5/6 ainsi que des amphores relevant de la tradition des amphores byzantines cannelées, à col tronconique et petites anses rondes.[98] Ses productions étaient toutes réalisées en pâte calcaire, d'origine locale.[99] Enfin, après les productions en pâte alluviale de la Vallée, les productions en pâte calcaire du Sinaï, on doit noter que des productions en pâte kaolinitique ont été relevées à Tôd. On pourrait donc localiser un troisième atelier dans la région d'Assouan.[100]

Concernant les ateliers producteurs des E 167, aucun ne semble avoir été identifié ou localisé pour le moment. Leur facture en argile du Nil indique juste une présence dans la Vallée ou le Delta. Cependant, la grande variété de forme de lèvre qui a été identifiée jusqu'ici laisse supposer plusieurs ateliers.[101] La présence d'un de ces derniers a été proposée en bordure sud-ouest du Delta, peut-être à Kôm Abou Billou, en raison de la présence significative de cette amphore dans le Delta, aux Kellia et dans le Wadi Natroun.[102]

En termes de chronologie, on constate que les vrais conteneurs *LRA* 1 de Chypre et de Cilicie se rencontrent en Egypte du milieu du IVe siècle jusqu'au milieu du VIIe siècle.[103] Ses imitations commenceraient à être diffusées, toutes variantes confondues, de la seconde moitié du VIIe siècle,[104] voire de la fin du VIIe siècle et du début du VIIIe siècle.[105] Les conteneurs égyptiens remplacent

[95] *Ivi*, pp. 165-168.
[96] *Ivi*, p. 168.
[97] BALLET P., *Un atelier de potiers aux « Sources de Moise » ('Uyun Musa)*, in MOUTON J.-M. (ed.), *Le Sinaï, de la conquête arabe à nos jours*, (« Cahiers des Annales Islamologiques » 21), Le Caire 2001.
[98] *Ivi*, pp. 41-44.
[99] *Ivi*, p. 40.
[100] PIERRAT G., *Essai de classification…*, cit., p. 187, fig. 58a et b.
[101] Pour quelques exemples de lèvre des AE 8, voir BALLET P., BOSSON N. et M. RASSART-DEBERGH, *Kellia II…*, cit., Pl. 21, n° 128-133 ; BONNET Fr., *Le matériel archéologique…*, cit., fig. 225.
[102] BALLET P., BOSSON N. et RASSART-DEBERGH M., *Kellia II…*, cit., p. 67 et 149. La production des amphores E 166-167 serait secondaire par rapport à la production des amphores rouges de type E 187-190 de Kôm Abou Billou. Des prospections sont actuellement en cours, notamment pour localiser les secteurs d'activité potière de la ville, dans le cadre de la mission Ifao-Lille 3 menée par S. Dhennin.
[103] PIERI D., *Le commerce…*, cit., pp. 69-77.
[104] BALLET P., BOSSON N. et M. RASSART-DEBERGH, *Kellia II…*, cit., p. 149 ; EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 113.
[105] BONNET Fr., *Le matériel archéologique…*, cit., p. 363.

donc les amphores importées. Ainsi, il semblerait juste de faire débuter la production des AE 8 au milieu du VIIe siècle, elles prendraient ainsi, dans une logique commerciale, directement le relai des *LRA* 1 originales. On peut donc affirmer que ces amphores ont été créées pour remplacer le matériel importé.[106]

2. Le contenu des amphores

Comme pour une grande part des amphores de l'Antiquité tardive, le contenu principal des amphores *LRA* 5/6 de grand module, AE 3T, *LRA* 7 et AE 8 semble avoir été le vin et ses dérivés, même si cela n'exclut pas le conditionnement occasionnel d'autres produits alimentaires, telles les denrées sèches comme le grain. L'hypothèse du vin est confortée par la présence très fréquente de poix sur les parois internes des amphores *LRA* 7 et AE 3T, ainsi que de trous d'évent liés à la fermentation. Des attestations textuelles évoquant couramment le transport et la commercialisation de grandes quantités de vins vont aussi en ce sens.

Bon nombre d'amphores présentent des traces d'enduits d'étanchéité. La présence quasi-systématique de poix sur les amphores, particulièrement les *LRA* 7, mais aussi les AE 3T, résulte de la mauvaise qualité de l'argile dont la texture vacuolaire est perméable.[107] L'utilisation de la poix (πίσσα) est attestée dans les textes, notamment les papyri *P. Oxy*. 3595-3597 et *P. Flor*. III 314.[108] Localisés dans la partie haute des conteneurs, les trous dits « de fermentation » sont généralement de simples petites ouvertures de 5 millimètres de diamètre environ. Leur fonction est celle de trou d'évent destiné à libérer les gaz issus de la fermentation du vin, ce dernier étant mis en amphore avant fermentation complète.[109] Ils pouvaient être obturés par différents moyens afin de faciliter le transport : on a ainsi identifié des tiges de bois insérées dans l'épaisseur des panses des conteneurs, différents colmatage à la poix, à la chaux, au gypse, grâce à un mélange de terre et de paille ou grâce à de l'argile.[110] Dans quelques rares conteneurs, on a découvert des produits à base de poissons ainsi que des arêtes, conservés sous forme de sauce, de *garum* ou de poissons entiers, de différentes espèces et tailles, et salés.[111] Bien que la littérature et l'archéologie restent plus discrètes concernant les produits destinés aux amphores *LRA* 5/6, la présence de poix a été attestée sur certains de ces conteneurs. Un petit trou, apparenté à un

[106] *Ibidem*.
[107] PIKE G., *Late Roman Egyptian amphorae from squares U and V at Kom el-Nana*, in FAIERS J. (ed.), *Late Roman pottery at Amarna and related studies*, « Excavation Memoirs » 72, (2005), p. 214. On a aussi propose que la résine donne du goût au vin.
[108] COCKLE H., *Pottery Manufacture in Roman Egypt : a new papyrus* , in « Journal of Roman Studies » 71 (1981), pp. 87-90 ; MAYERSON Ph., *The Knidion Jar in Egypt: Popular,Made in Egypt, and of Unknown Capacity*, in « Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik » 131 (2000), pp. 165-167 ; IDEM, *Pitch (πίσσα) for Egyptian Wine jars an Imported commodity*, in « Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik » 147 (2004), pp. 201-204.
[109] WINLOCK H.E. et CRUM W.E., *The monastery…*, cit., p. 79.
[110] Observations réalisées à Antinooupolis lors des campagnes de février, octobre 2009 et février 2010 et DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 200.
[111] EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., p. 115 ; VAN NEER W., WOUTERS W., RUTSCHOWSCAYA M.-H., DELATTRE A., DIXNEUF D., DESENDER K. et POBLOME J., *Salted Fish Products from the Coptic Monastery at Bawit, Egypt : Evidence from the Bones and Texts*, in HUSTER PLOGMANN H. (ed.), *The Role of Fish in Ancient Time, Proceedings of the 13th Meeting of the ICAZ Fish Remains Working Group in October 4th-9th, Basel/Augst 2005*, Rahden-Westf.. 2007.

trou « à fermentation », a été observé sur un exemplaire provenant d'Antinooupolis.[112] On considère ainsi que les grands modules ont pu contenir du vin, alors que les petits modules, ont pu servir au transport d'autres produits, tels le natron,[113] ou encore au stockage des grains et autres céréales.[114] Les AE 8 restent plus énigmatiques quant à leur destination finale. Toutefois, la présence de poix[115] sur les parois internes de certains conteneurs serait un indice pour leur utilisation comme conteneur de vin, à l'instar des *LRA* 1 qu'elles copient. La résine n'est toutefois pas systématique, on n'exclut donc pas un autre contenu.

Les sources et auteurs arabo-musulmans attestant du vin et des crus égyptiens ne sont pas rare : citons les écrits du géographe arabe al-Ya'qubi ou de l'andalou al-Bakrî qui montrent une continuité de la production vinicole dans les premiers temps de l'Islam.[116]

La demande en vin reste importante, notamment dans la part des représentants du pouvoir en place. Ainsi à la fin du VIIe siècle, le gouverneur 'Abd al-'Aziz ibn Marwan distribue du vin aux tribus arabes.[117] En 704, l'émir d'Apollonopolis en Thébaïde, impose qu'on lui fournisse 2500 *knidia*[118] de vin. Deux bateaux sont nécessaires à transporter ce vin jusqu'à Antinoé ou la capitale Fustat.[119] Un *ostracon* d'Edfou informe que du «vin des domaines» pouvait être réquisitionné par les autorités arabes et ainsi être livré à l'émir, plongeant la ville dans une «profonde détresse».[120] Un autre mentionne six *magarika* de vin qui doivent être livrées à «un homme de l'émir».[121] L'évocation des vignobles et donc par extension du vin se retrouvent aujourd'hui dans les toponymes arabes *karm* qui désignent les vignobles, probablement d'implantation antique.[122] D'autres produits dérivés du vin sont également évoqués dans les textes, c'est le cas par exemple du *defrutum* qui semble être encore consommé dans le monde

[112] Amphore 1061 d' Antinooupolis. D. Dixneuf en a aussi noté quelques unes, comme la n. 276, inventaire Alex. GAB98.93.46 : DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 147 et fig. 134.

[113] BALLET P., *Un atelier d'amphores…*, cit., p. 365. La ville de Kôm Abou Billou se situe en effet sur la route reliant le Wadi Natroun à Alexandrie et Fustat. Ce n'est peut-être pas un hasard si les ateliers d'amphores se sont implantés à ce carrefour commercial.

[114] *Ivi*, p. 364. L'absence de poix et la finesse des parois seraient un indice quant au stockage des denrées sèches.

[115] DIXNEUF D., *Amphores égyptiennes…*, cit., p. 201.

[116] Al-Ya'qubi mentionne l'existence de vignobles dans la région de Mariout en 889, « plein d'arbres et de vignes dont les fruits sont renommés », in *Buldân* (DECOBERT Chr., *Maréotide médiévale. Des Bédouins et des chrétiens*, in DECOBERT Chr. (ed.), *Alexandrie médiévale 2*, Alexandrie 2002 (« Etudes Alexandrines » 8), p. 144) ; al-Bakrî, quant à lui, parle « des vignes dont le produit, tant en raisins que vin, est envoyé au Caire » in *Mughrib* (*Ivi*, p. 143, traduction légèrement modifiée par l'auteur).

[117] AL-KINDI, *Kitâb al-wulâ' wa kitab al-qudâ'*, Londres 1912, pp. 51-52, in GAYRAUD R.-P., *Quand l'amphore fait le mur…*, in MARCHAND S. et MARANGOU A. (edd.), *Les amphores d'Egypte de la Basse Epoque à l'époque arabe*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 8 (2007), p. 722, note 5.

[118] Concernant la délicate question des mesures et contenances, on se référera notamment à WORP K., *A Survey of ἁπλα, δι(δι)πλα and τριπλα Measures in the Papyri*, in « Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik » 131 (2000), pp. 145-149 ; KRUIT N. et WORP K., *Geographical Jar Names*: *Towards a Multi-Disciplinary Approach*, in « Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete » 46 (2000), pp. 65-146.

[119] BACOT S., *Le vin à Edfou*, in MARCHAND S. et MARANGOU A. (edd.), *Les amphores d'Egypte de la Basse Epoque à l'époque arabe*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 8 (2007), p. 714.

[120] BACOT S., *Quelques textes relatifs aux mesures de vin d'Edfou au VIIe siècle*, in BOUD'HORS A., GASCOU J. et VAILLANCOURT D. (edd.), *Etudes coptes IX. Onzième journée d'études (Strasbourg, 12-14 juin 2003)*, Louvain 2006 (« Cahiers de la Bibliothèque Copte » 14), p. 40.

[121] *Ibidem* ; BACOT S., *Le vin à Edfou*, cit., p. 714.

[122] DECOBERT Chr., *Maréotide médiévale…*, cit., p. 139.

arabo-musulman, et on évoque également du vin cuit fabriqué après la conquête.[123]

Tout ceci nous livre donc une vision des premiers siècles de l'époque musulmane dans la tradition byzantine. On continue à fabriquer des amphores, dans la tradition des conteneurs orientaux tardo-antiques, c'est-à-dire à parois fines et cannelés sur toute leur hauteur. Ils servent encore, et surtout, au transport du vin, qui, par conséquent est encore consommé. L'exportation de ce produit est à exclure puisque ces amphores ne se retrouvent pas hors d'Egypte, ou alors en trop faible quantité pour être notable.

3. La céramique, reflet du commerce et de la situation politique de l'Egypte en Méditerranée du VIIe au IXe siècle

On constate donc à la vue des quantités d'amphores recensées sur les sites égyptiens, une diminution remarquable des importations d'amphores parallèlement à une explosion des quantités d'amphores indigènes locales.[124] Les quelques amphores importées qui subsistent jusqu'au début, voire jusqu'au milieu du VIIe siècle sont de la catégorie des *LRA* 1 (de Cilicie ou de Chypre), quelques amphores de Gaza *LRA* 4, ainsi que quelques *LRA* 5/6 palestiniennes.[125]

A travers le schéma proposé ci-après (Fig. 02), on constate que les amphores *LRA* 5/6 vont peu à peu prendre la place des conteneurs indigènes AE 3T et *LRA* 7. D'origine supposée orientale, les *LRA* 5/6 vont perdurer en Egypte jusqu'au VIIIe-IXe siècle, voire au-delà, sous un type indigène. Ce phénomène n'est pas le seul puisqu'au début ou au milieu du VIIe siècle, on produit des copies d'amphores *LRA* 1. On se trouve donc face à une orientalisation des produits, des techniques de production et de consommation. On entend par là un repli du pays sur ses productions, une baisse des importations, que cela soit celle des amphores, mais aussi des sigillées fines de Chypre et de Tunisie par exemple.[126] Avec l'arrêt des importations, on commence à copier les conteneurs, on l'a vu avec l'exemple des amphores, mais pas seulement, puisqu'on copie également les formes de sigillées étrangères en sigillées de types égyptiens.[127]

[123] AMOURETTI M.-Cl., *Les sous-produits de la fabrication de l'huile et du vin*, in AMOURETTI M.-Cl. et BRUN J.-P. (edd.), *La production du vin et de l'huile en Méditerranée*, in « Bulletin de Correspondance Hellénique, Supplément » XXVI (1993), pp. 467-469.

[124] BALLET P., *De l'Egypte byzantine à l'Islam. Approches céramologiques*, in « Archéologie Islamique » 10 (2000), p. 31 ; VOGT Chr., *Les céramiques omeyyades…*, cit., p. 257.

[125] *Ibidem* ; VOGT Chr., *La céramique de Tell el-Fadda, Sinaï du Nord*, in « Cahiers de la Céramique Egyptienne » 5 (1997), p. 14 ; BONNET Fr., *Le matériel archéologique…*, cit., pp. 363- 373.

[126] BALLET P., *De l'Egypte byzantine…*, cit..

[127] On créée en effet des copies de style et de forme en sigillées égyptiennes, appelées Groupes O(range), W(hite) et K(armin) d'après M. Rodziewicz à Alexandrie : RODZIEWICZ M., *La céramique romaine tardive d'Alexandrie*, Varsovie 1976 *(*Alexandrie, I).

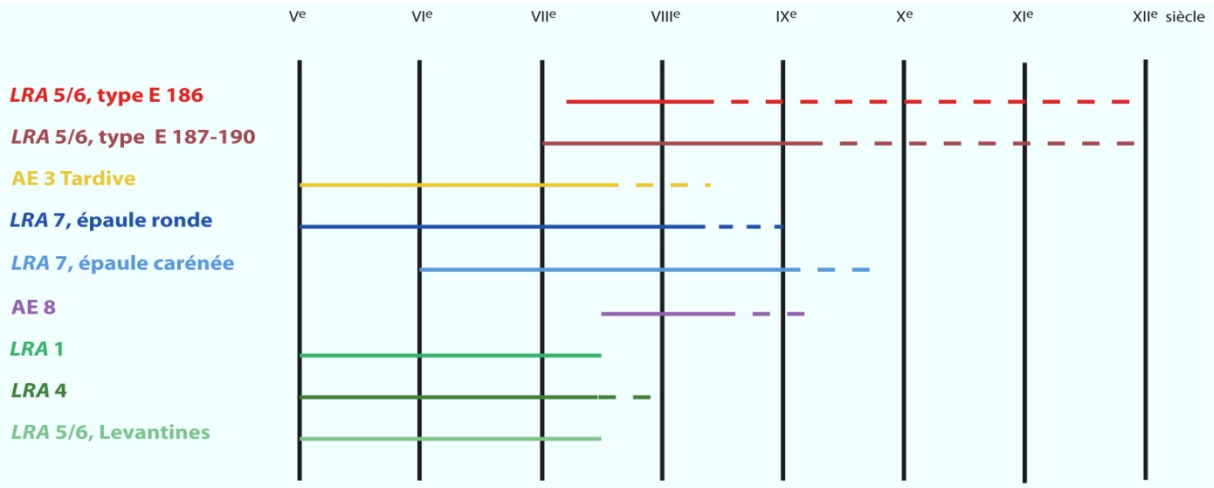


Fig. 2 : Présence des différentes amphores en Egypte byzantine et islamique

Dans la tradition byzantine, qui se prolonge après la conquête arabe au moins jusqu'au IXe siècle,[128] apparait la technique de la glaçure, elle aussi un apport oriental, ou plutôt Extrême-Oriental. Arrivée au Proche-Orient via l'Irak et la Mésopotamie,[129] elle se rencontre au début du IXe siècle,[130] peut-être à l'extrême fin du VIIIe siècle selon les données d'Alexandrie.[131] Les premiers ateliers de production semblent avoir été dans le nord du pays, à Fustat,[132] voire à Alexandrie, là où se diffuse la céramique glaçurée tout d'abord. Les premières productions se font sur une argile résistant bien à la chaleur et réfractaire, l'argile kaolinitique d'Assouan, que les potiers font venir en bateau dans les centres producteurs avoisinant la nouvelle capitale arabe.[133] Ainsi la fabrication des produits de « luxe » reste proche du nouveau pouvoir en place, dans les grandes villes du nord. En effet, les glaçures ne se diffusent que peu au début. Il conviendra ainsi de citer J.-Cl. Garcin, parlant à propos de la céramique du Kôm 219 des Kellia que « *la poterie dite « copte » a dû rester longtemps en usage dans le peuple* » et qu' il ne fallait pas oublier que la céramique fatimide à décor de lustre métallique était « *un luxe* ».[134]

[128] La tradition potière, puisqu'elle nous intéresse ici, continue. En effet, on continue de produire des amphores dans la tradition byzantine (de petites amphores dont le corps est couvert de stries). Ces amphores vont encore être produites dans toute la Méditerranée orientale pendant encore quelques siècles. On citera en exemple quelques amphores de Chersonèse qui perdurent jusqu'au IXe siècle. Outre les amphores, la production de sigillées continue, à la suite de la production antique, à Eléphantine notamment.

[129] GAYRAUD R.-P., *La réapparition des céramiques à glaçure en Egypte*, in MATHIEU B., MEEKS D. et WISSA M. (edd.), *L'apport de l'Egypte à l'histoire des techniques*, Le Caire 2006 (« Bibliothèque d'Etude » 142), p. 109.

[130] IDEM, *Les céramiques égyptiennes à glaçure, IXe-XIIe siècle*, in *La céramique médiévale en Méditerranée*, VIe Congrès, Aix-en-Provence 1995, a cura di DEMIANS D'ARCHIMBAUD G., Aix-en-Provence 1997 ; IDEM, *La réapparition…*, cit., p. 103.

[131] RODZIEWICZ M., *Egyptian glazed pottery of the eight to ninth centuries*, « Bulletin de la Société d'Archéologie Copte » 25 (1983), p. 73.

[132] GAYRAUD R.-P., *La réapparition…*, cit., p. 107.

[133] *Ivi*, pp. 106-107.

[134] GARCIN J.-Cl., *Les traces de l'époque musulmane*, in DUMAS F. et GUILLAUMONT A. (a cura di), *Kellia I, Kom 219. Fouilles exécutées en 1964 et 1965*, « Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale » 28 (fasc.1) (1969), p. 134. La céramique à décor de lustre est une invention plus tardive encore, mais l'idée reste juste pour les premières glaçures.

Les amphores, que nous avons prises en exemple ici, reflètent bien les changements que l'on observe de manière générale sur la céramique. Citons quelques formes et types caractéristiques de vaisselle de céramique communs pour le VIIe et le IXe siècle :

- Des marmites à parois fines, à anses verticales ou horizontales. Le profil des bords est souvent variable et la surface marquée de ressauts. On notera des petits cols droits ou inclinés qui forment une large embouchure des contenants, ou alors des types à bord biseauté. Ces vaisselles culinaires étaient fabriquées d'un seul tenant avec leur couvercle dans une bulle d'argile. Les potiers découpaient ensuite au couteau ou au fil à beurre la base du couvercle. Ils étaient destinés à être commercialisés ensemble ;[135]

- Des jattes et bassins en pâte alluviale du Delta à bord rubané ou festonné ;[136] des jattes engobées de rouge, de forme carénée, typiques de la production de Moyenne-Egypte ;[137]

- De la vaisselle fine de table sous forme de sigillées des groupes O et W en pâte d'Assouan, et imitation des formes sigillées en pâte alluviale engobée rouge, appelée groupe K. Le groupe O se caractérise par une pâte fine recouverte d'un engobe orangé. Les fonds sont plats ou annulaires, les corps des coupes sont évasés. Les bords sont fréquemment en petit bourrelet et peuvent porter des décors incisés. les coupes et coupelles à lèvre en bourrelet sont plus abondantes que les types à collerette sous la lèvre. Le groupe W est surtout représenté par de grands plats, des coupes et coupelles. La couleur de l'engobe varie du blanc au jaune avec, presque systématiquement pour les plats, un décor incisé sur la panse. Certains vases sont décorés de bandes et d'entrelacs. Le groupe K reprend surtout de petites formes et les copie. On a constaté différentes productions, dans le Delta et en Moyenne Egypte, qui se différencient de part la qualité de l'engobe ;[138]

- La vaisselle fine de table appelée pseudo-sigillée. C'est souvent de petites formes, coupelles et coupelles-lampes, en pâte alluviale simple, non engobées. Leurs bords en bourrelet sont souvent empreintés aux formes des coupelles de groupe O;

- On observe de manière générale une tendance aux décors d'ondulations, de chevrons, réalisés au peigne ou peint, et aux festons.[139] Ces décors et traitement

[135] Pour des assemblages de céramiques culinaires, voir GAYRAUD R.-P., TREGLIA J.-Chr. et VALLAURI L., *Assemblages de céramiques…*, cit. ; ROUSSET M.-O. et MARCHAND S., *Secteur nord de Tebtynis...*, cit. ; BONNET Fr., *Le matériel archéologique…*, cit., pp. 358-360.
[136] *Ivi*, pp. 378-381.
[137] BALLET P., MAHMOUD F., VICHY M. et PICON M., *Artisanat…*, cit., p. 136.
[138] BALLET P., BOSSON N. et RASSART-DEBERGH M., *Kellia II…*, cit., pp. 76-91.
[139] On note par exemple toutes les jattes à marli rubané et festonné (voir note 100 *infra*), les décors au peigne sur les amphores *LRA* 5/6 (EGLOFF M., *Kellia, la poterie copte…*, cit., E 187, Pl. 60, fig. 5), les décors de zigzags et d'arceaux sur les jattes carénées (BALLET P., MAHMOUD F., VICHY M. et M. PICON, *Artisanat…*, cit., fig. 3), les entrelacs peints sur les marlis des plats du Groupe W ou sur le bord extérieur des gobelets assouannais (ROUSSET M.-O. et MARCHAND S., *Tebtynis 1998…*, cit., n° 191-199). Ajoutons enfin, des décors moins bien connus et parfois plus

de surface sont nouveaux au VIIe siècle. On les constate sur tous types de conteneurs : gargoulettes, amphores, jattes, coupes.

Ces phénomènes, le repli de l'Egypte sur elle-même, l'orientalisation des techniques, certains types et décors de la vaisselle de céramique, ne sont pas isolés puisqu'en Syrie notamment, mais dans le Proche-Orient de manière générale,[140] on constate plus ou moins les mêmes faits. Les importations de sigillées chypriotes baissent, les glaçures y apparaissent à la même époque,[141] les mêmes décors d'ondulations apparaissent sur les conteneurs.

Faut-il voir une incidence directe entre la conquête arabe et les changements économiques ? Il est difficile de le dire car ces changements ne se sont pas opérés immédiatement avec elle. Ils avaient déjà commencé un peu avant et existaient déjà dans tout la Méditerranée orientale. Toutefois, comme l'explique Chr. Décobert « *la conquête et l'installation arabe ont fermé la Méditerranée à l'Egypte, elles ont coupé les circuits extérieurs de distribution des denrées (ici le vin), elles ont empêché toute exportation* ».[142] Il ajoute ensuite une deuxième explication, plus large, s'appliquant pour le Delta et les régions environnantes, qui voient s'effondrer durant le VIIe siècle, une partie du réseau des monastères et du réseau des sanctuaires de pèlerinages de la Basse Egypte :[143] « *Certes les coups de la conquête perse, au début du siècle, avaient été très rudes, des pillages, des massacres, des destructions ont eu lieu, certes la conquête arabe a coupé l'Egypte (comme la Syrie) du monde byzantin, et si les massacres ont semblé bien moins nombreux de la part des Arabes que des Perses, des pillages ont également eu lieu. Mais l'on constate que les disparitions de monastères et de relais de pèlerinages au VIIe siècle son variables* ».[144] En effet, il apparaît que tous les monastères et sites religieux ne déclinent pas immédiatement. Les monastères « hellénisants » ont été les plus touchés, alors que les monastères coptes résistèrent beaucoup mieux.[145] Les pillages et massacres ne suffisent pas à expliquer les disparitions, puisque certains centres se sont relevés et ont été reconstruits après les conquêtes. Ainsi, pour Chr. Décobert, « *ce qu'ont brisé ces deux invasions, la sassanide et l'arabe, c'est en premier lieu la culture grecque de l'Egypte, et ses pôles qu'étaient certaines grandes villes et monastères* ».[146] Cette idée, aussi intéressante qu'elle est, serait certainement à nuancer un peu plus, en effet, tous les monastères ne disparaissent pas, certains ont perduré jusqu'à aujourd'hui. En outre, la survivance de certains monastères a peut-être été aussi liée à leurs emplacements géographiques, leur liens et relations avec la

difficiles à interpréter (concernant leur origine), les décors incisés ou appelé aussi « basculé » (ROUSSET M.-O., MARCHAND S., *Tebtynis 1998…*, cit., p. 245, n° 155-157).

[140] VILLENEUVE E. et WATSON P.M., *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IVe-VIIIe siècles apr. J.-C.)*, Actes du colloque tenu à Amman les 3, 4 et 5 décembre 1994, Beyrouth 2001 (« Bibliothèque Archéologique et Historique » 159).

[141] SODINI J.-P. et VILLENEUVE E., *Le passage de la céramique byzantine à la céramique omeyyade en Syrie du Nord, en Palestine et Transjordanie*, in CANIVET P. et REY J.-P. (edd.), *La Syrie de Byzance à l'Islam, VIIe – VIIIe siècles*, Paris 1992.

[142] DECOBERT Chr., *Maréotide médiévale…*, cit., p. 141.

[143] *Ibidem*, citant M. Martin, *Monastères et sites monastiques d'Egypte* , inédit, pp. 20-21.

[144] *Ibidem*.

[145] *Ivi*, p. 142.

[146] *Ibidem*, note 74. L'auteur cite alors en exemple de ville qui décline, en dehors de la *chôra* d'Alexandrie, Antinoé, qui, selon lui, disparaît rapidement de la vie administrative.

région, ainsi qu'à leurs dirigeants.[147] Il est en effet probable que ces invasions aient fait reculer la culture grecque (et romaine), introduisant ainsi une nouvelle culture arabe, notamment de par la fondation de la nouvelle capitale, Fustat. Si toutes les villes anciennes n'ont pas disparues, les nouveaux centres du début de l'époque arabe ont glissé : Antinoé, en Moyenne-Egypte, décline pendant qu'Ansinâ apparait ;[148] même chose pour Kôm Abou Billou, dans le Delta, dont les premiers *surveys* signalent un glissement de la ville médiévale pour le lieu dit « Tarrâna el-Agouz ».[149]

D'un point de vue de l'histoire de l'archéologie, on a très peu de fouilles de villes d'époque islamique. En effet, nous l'avons dit au début, on se base en partie sur l'histoire et la régression de certains monastères pour considérer le déclin de la période de transition byzantino-islamique par rapport à la précédente. Or ces monastères sont en soi des contextes singuliers, qui vivent dans des lieux particuliers (monastères dans des marges désertiques par exemple, les Kellia, ou Saint Paul et Saint Antoine du désert, ainsi que les monastères du Wadi Natroun qui se sont fortifiés pour se défendre dans leur isolement désertique)[150]. Ces monastères devaient de plus subsister en partie grâce à une économie propre, semi-autarcique, largement locale, si on considère la fin des importations de vins ciliciens (contenu dans les amphores *LRA* 1 par exemple). Or, on ne connait pas, sinon très peu, l'économie des villes médiévales à partir du Xe siècle. En effet, les quelques sites pour lesquels on ait de la documentation sont des cas isolés : citons la fouille de Sadr' dans le Sinai,[151] le site de la Muraille du Caire,[152] tous deux des sites sur lesquels les recherches sont spécifiquement basées sur les systèmes défensifs, Tôd,[153] Fustat,[154] Tebtynis,[155] al-Qasaba dans l'Oasis de Dakhla.[156] Espérons que de futurs programmes de recherches se lancent sur les villes médiévales. On pourrait ainsi revoir l'histoire et l'économie médiévale urbaine à la lumière de nouvelles

[147] Ainsi, les deux églises de Saint-Jérémie de Saqqara datent de la seconde moitié du VIIe siècle (Ph. BRIDEL, *Le site monastique copte des Kellia…*, cit., p. 327). On pense aussi à la forte personnalité de l'*apa* Abraham du monastère Saint-Phoibammon de Thébaïde au VIIIe siècle (voir note 7 *infra*).

[148] Cet exemple n'est pas le seul en Moyenne Egypte : il y a aussi la médiévale Bahnasâ par rapport à l'antique Oxyrhynchos, el-Ashmunein à côté de l'ancienne Hermopolis Magna…

[149] DECOBERT Chr., *Maréotide médiévale…*, cit., p. 143, citant al-Bakrî, *Mughrib*.

[150] Pour une brève présentation de ces monastères et de leur architecture, voir CAPUANI M., *L'Egypte copte*, Paris 1999.

[151] Pour la publication, voir notamment : MOUTON J.-M. (a cura di), *Ṣadṛ une forteresse de Saladin au Sinaï : histoire et archéologie*, Paris 2010 (« Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres » 43).

[152] Voir notamment l'article PRADINES S., LAVILLE D., MATKOWSKI M., MONCHAMP J., N. O'HORA, SULAYMAN M. et ZURRUD T., *10 years of Archaeological excavations in Fatimid Cairo (2000 to 2009)*, « MISHKAH » 4 (2009), pp. 117-219.

[153] Pour une publication de la céramique islamique, voir PIERRAT G., *Essai de classification…*, cit., pp. 145-204.

[154] Pour quelques contextes archéologiques, voir GAYRAUD R.-P., TREGLIA J.-Chr. et VALLAURI L., *Assemblages de céramiques…*, cit.. La publication de la céramique en contexte et du reste du mobilier, ainsi que des découvertes archéologiques de terrain est en cours de parution. Le premier volume de la collection Fustat paru concerne le matériel osseux : RODZIEWICZ E., *Fustat I - Bone Carvings from Fustat - Istabl 'Antar. Excavations of the Institut français d'archéologie orientale in Cairo 1985-2003*, Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale » 70 (2012).

[155] Nous disposons pour cette fouille des articles des M.-O. Rousset, S. Marchand parus dans les Annales Islamologiques, ainsi que le *survey* de R.-P. Gayraud : GAYRAUD R.-P., *Tebtynis. Quelques notes sur le site islamique*, in *Itinéraires d'Egypte…*, cit., pp. 31-44.

[156] Cette fouille a été interrompue très vite, notamment du fait de la remontée de la nappe phréatique : GAYRAUD R.-P. et DECOBERT Chr., *La fouille islamique d'al-Qaṣaba (Oasis de Dakhla), 1980*, « Annales Islamologiques » 18 (1982), pp. 273-286.

données. On replacerait donc les VIIe, VIIIe et IXe siècles dans la continuité byzantine, déplaçant ainsi la « révolution » ou le(s) « évolutions(s) » islamique(s) un peu plus tard au tournant de l'époque fatimide.

On conclura donc par le constat que les innovations technologiques réellement qualifiées « d'apports islamiques », comme la glaçure, n'apparaissent que presque deux siècles après la conquête arabe, soit au début du IXe siècle. Les phénomènes de tradition et d'apports techniques rendent donc obsolètes les attributions à la culture copto-byzantine ou islamique. Durant la période du VIIe au IXe siècle, l'Egypte se transforme et mute lentement, en orientalisant ses habitudes de production, de consommation,[157] en s'arabisant et en s'islamisant.[158] On utilisera donc des nouvelles techniques, mais aussi de nouveaux matériaux, comme la chlorite, pour la réalisation de vaisselle culinaire en pierre.[159] De nouvelles habitudes alimentaires vont certainement être introduites : on le constate avec l'apparition d'un type de couvercle, nouveau dans la batterie de cuisine égyptienne de tradition byzantine. Ces couvercles sont d'un très grand diamètre, supérieur à 30 cm, en pâte alluviale, engobé de rouge. Ils portent différents types de moulures sur le bord. Ils n'ont, à notre connaissance, jamais été trouvés complets et aucun profil archéologique n'a jamais été reconstitué. On se pose donc la question de la préhension, qui pourrait aider à identifier précisément ces couvercles et de qualifier leurs utilisations.

[157] On l'a vu plus haut, les conquérants sont d'abord des marchands. Les tribus en monnaies et en céréales sont envoyés à Médine, créant en cela, un commerce avec l'Arabie et les régions autour. Pour la dynamique et la géographie des échanges dans le monde musulman, voir LOMBARD M., *L'islam dans sa première grandeur (VIIIe-XIe siècle)*, Paris 1971, pp. 179 *sq*.

[158] Pour ces notions d'arabisation et d'islamisation, voir l'article de Chr. DECOBERT, *Sur l'arabisation et l'islamisation de l'Egypte médiévale*, in *Itinéraires d'Egypte…*, cit., pp. 273-300. J.-Cl. Garcin parle également du fait que « le grand mouvement de la conquête drainait les énergies arabes par d'autres voies, vers d'autres horizons », dans GARCIN J.-Cl., *Un centre musulman…*, cit., p. 45.

[159] ROUSSET M.-O. et MARCHAND S., *Tebtynis 1998…*, cit., p. 258. La chlorite vient probablement de la péninsule arabique.

Porphyra. *Confronti su Bisanzio*, 1
a cura di Elodie Guilhem
ISSN 2240-5240

QUEL ROLE POUR LA *VIE* DE JEAN III VATATZES ?[160]

di Lorenzo M. Ciolfi

Redécouvert et publié par August Heisenberg seulement en 1905,[161] mais resté dans l'ombre depuis lors, l'énigmatique *Βίος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου βασιλέως τοῦ Ἐλεήμονος*, écrit par Georges de Pélagonie[162] et datant des années qui ont suivi la bataille de Pera (13 février 1352), mérite d'être réexaminée. C'est pour cette raison que j'ai décidé de consacrer mes recherches actuelles à une nouvelle édition critique de cet ouvrage, accompagnée de traduction, de commentaires et d'une étude portant sur l'influence qu'aura la représentation littéraire de Vatatzès à partir des deux derniers siècles de l'ère byzantine jusqu'à nos jours. Grâce à cette communication, qui représente seulement une petite partie de ma présentation aux *V^es^ Rencontres internationales des doctorants en études byzantines*, je désire présenter quelques réflexions sur la *Vie* et sur sa probable fonction. Ces points cruciaux, sur lesquels aujourd'hui se penchent les savants, sont fondamentaux pour analyser ce texte d'une façon correcte et sans préjudice – ce qui est l'avant-propos nécessaire pour les personnages que, comme notre empereur, l'histoire nous a consignés en tout leur complexité.[163]

A peine décédé, Jean III Doukas Vatatzès est enterré au monastère de Sosandra, construit par lui sur les collines qui entourent Magnésie *ad Sypilum* (l'actuel Manisa), dans l'ancienne région de la Lydie.[164] Immédiatement, la ferveur populaire en exalte le souvenir et un halo de sainteté commence à entourer son personnage. Les premiers pèlerins arrivent sur sa tombe vraisemblablement dès le premier anniversaire de sa mort ; des histoires de guérisons miraculeuses commencent à circuler. Demetrios Constantelos a montré comment la *φιλανθρωπία* et la justice sociale de l'empereur de Nicée ont été essentielles pour faire surgir le culte de ce dernier,[165] dont l'incroyable intensité a persisté même après l'arrivée des Turcs et sera la conséquence du transfert de sa dépouille mortelle – on peut désormais parler d'une relique ? – dans la ville fortifiée de Magnésie. Le chroniqueur Georges Pachymère raconte qu'il y a eu une apparition de l'esprit de Vatatzès sur l'enceinte de la ville,

[160] Je tiens à remercier Charis Messis pour les nombreux conseils et le soutien reçu tout au long de la préparation de cette contribution.

[161] HEISENBERG A., *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige. Eine Mittelgriechische Legende*, in "Byzantinische Zeitschrift" 14 (1905), pp. 160-233.

[162] Je possède des éléments pouvant démontrer non seulement que la *Vie* a été composée par Georges de Pélagonie mais aussi qu'une copie autographe du texte a survécue dans le manuscrit Vat. gr. 579, comme l'imaginait déjà Festa sur la seule base de la typologie des interventions de révision due à la main du copiste, pour lui encore anonyme (voir FESTA N., *A propos d'une biographie de St. Jean le Miséricordieux*, in "Vizantiysky Vremennik" 13 [1906], pp. 1-35). Je présenterai toute la question, avec des détails relatifs, dans un article maintenant sous presse.

[163] J'ai consacré à ce sujet une communication, *John III Vatatzes : History, Myth and Propaganda*, pour la *OUBS – XV International Graduate Conference* (22-23 février 2013), dont les actes sont maintenant sous presse pour l'éditeur Peter Lang.

[164] MITSIOU E., *The monastery of Sosandra: a contribution to its history, dedication and localisation*, in "Bulgaria Mediaevalis" 2 (2011), pp. 665-683.

[165] CONSTANTELOS D., *Emperor John Vatatzes' Social Concern. Basis for Canonization*, in "Kleronomia" 4 (1972), pp. 92-104.

comme s'il s'agissait d'une protection envoyée par Dieu au secours des habitants tombés aux mains des Turcs au début du XIVe siècle : « *προσπαίει δὲ πᾶσιν, ὅπερ καὶ ἀληθὲς ἦν, ἡ τοῦ βασιλέως ἐκείνου τοῦ ἐλεήμονος Ἰωάννου, καθὼς ἂν ὁ Λυδὸς εἴποι, ἐπιστασία, ἐν ᾗ παρὰ Θεοῦ φυλάττεσθαι ἐπιστεύοντο* » [*l'intervention, comme dirait le Lydien, qui venait de cet empereur Jean le Miséricordieux et grâce à laquelle on les crut gardés par Dieu, ce qui était vrai, frappe tout le monde*].[166]

En dépit de ces éclatantes manifestations d'affection et de gratitude venues « du bas » – phénomène qui était un des premiers passages pour la sanctification à Byzance, où la gestion des canonisations de la part des hiérarchies ecclésiastiques n'existaient pas[167] – on ne connaît, outre le *Βίος*, aucun autre écrit dédié exclusivement à Jean III entre 1254 et 1453 alors que les hagiographies et les textes liturgiques font usuellement partie du bagage nécessaire des sanctifications. C'est fort probablement pour cette raison que, dès sa découverte au début du XXe siècle, on a essayé de lire plus ou moins consciemment l'ouvrage de Georges de Pélagonie d'un point de vue hagiographique, comme s'il s'agissait véritablement d'une biographie conçue pour consacrer l'empereur byzantin.

Mais, quand il parcourt rapidement le grec affecté et rhétoriquement recherché de ce texte, le lecteur se trouve plongé dans un récit particulier où se mêlent librement l'histoire et la fantaisie, le passé et le présent, la logique et la passion. Le premier mariage de Jean III avec Irène Laskarina, fille de Théodore I, s'entache d'un duel contre un mystérieux et arrogant chevalier venu demander « *ἐκ Βρετανίας* » la main de la princesse byzantine ;[168] les anciennes histoires de la dernière période Comnène et de la transition vers l'Empire de Nicée s'entremêlent aux conflits économiques et militaires qui opposent Jean VI Cantacuzène aux Gênois et aux Vénitiens entre 1348-1352 ;[169] la linéarité de la narration se trouve souvent interrompue par des invectives et par d'intenses controverses sur la crise politique, sociale et culturelle de l'époque de l'auteur.

Toutefois, dans cette grande fresque, l'un des éléments auquel on s'attendrait le plus dans un texte hagiographique, c'est-à-dire les histoires des miracles, n'est pas compris dans le plan de l'ouvrage, si l'on fait exception d'une brève mention de la capacité de guérison des reliques et d'un garçon musulman infirme qui, trouvant le sarcophage de l'Empereur jeté par les Turcs par dessus les murs de Magnésie, recouvre la santé et embrasse le christianisme : « *τοῦ δὲ τιμίου σώματος θίξαντι – ἠγνόει δὲ ὅ τι εἴη – εὐθὺς ἥ τε πάσχουσα χεὶρ ἐκινήθη τό τε πρόσωπον εἰς τὸ καθεστηκὸς μετηνέχθη καὶ ὁ ποὺς εὐκίνητος ἦν. Ἄρτιος δὲ πρὸς τοὺς οἰκείους ἐπανελθὼν τὸ συμβεβηκὸς διηγεῖται. Καὶ μαθὼν ὅτου εἴη τὸ σῶμα, τῆς ἐκείνου γίνεται πίστεως, πολλὴν ἀβελτηρίαν τῆς πατρῴας κατεγνωκώς* » [*la partie infectée du jeune homme qui caressa ce corps honoré – il ne savait pas qui il était – bouge brusquement, son visage revient à sa forme*

[166] *Histoire* XI,15 (FAILLER A. [ed.], *Georges Pachymérès. Relations historiques*, IV, Paris 1994, p. 441 ll. 11-13).
[167] Le point de départ pour une nouvelle réflexion sur la sainteté à Byzance et surtout sur la sainteté impériale est PITSAKIS K., *Sainteté et empire. À propos de la sainteté impériale: formes de sainteté "d'office" et de sainteté collective dans l'Empire d'Orient?*, in "Bizantinistica" 3 (2001), pp. 155-227.
[168] *Vie de Jean le Miséricordieux* 21 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 212 l. 21 – p. 213 l. 10).
[169] *Vie de Jean le Miséricordieux* 38 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 228 l. 22 – p. 229 l. 33).

initiale et son pied devient flexible. De retour chez sa famille, guéri, il leur raconte ce qui s'est passé. Et une fois qu'il a appris de qui était ce corps là, il se convertit à la foi de l'empereur et condamne la grande folie de son peuple (notre traduction)].[170] Que cette mention ait été incluse dans le texte pour mieux célébrer son protagoniste, ou qu'elle ait été copiée accidentellement à partir de ses différentes sources, elle ne semble pas vraiment destinée à prouver ou à promouvoir la sainteté de Jean Vatatzès. Ajoutons à cela que l'empereur de Nicée n'y est jamais défini saint, « ἅγιος ».[171]

Déjà dans une étude spécifiquement consacrée à ce *Βίος* en 1906, étonné par ces éléments, Nicola Festa a supposé qu'il s'agissait d'un éloge de l'empereur et non d'une hagiographie, comme le laissait erronément supposer son titre. Les mêmes mots de l'*incipit*, « *οἱ τοὺς ἀγαθοὺς καὶ σπουδαίους ἄνδρας ἐγκωμιάζοντες* » [*ceux qui célèbrent les hommes bons et pieux* (notre traduction)], ainsi que le πίναξ tardif du manuscrit de la *Vie* le plus ancien rapporte au f. IIIv le titre : « *βίος ἤγουν ἐγκώμιον* [...] *ἀνώνυμος* ». On pourrait alors envisager que le texte de Georges de Pélagonie est un panégyrique sous forme de biographie, un éloge, reprenant la propagande traditionnelle qui avait produit, au cours du XIIIe siècle, l'image littéraire d'un souverain légendaire : l'empereur de Nicée, dévot et béni de Dieu, possède toutes les vertus positives et incarne l'homme parfait qui ne cherche que le bien et le bonheur de son peuple. Comme preuve de cela on peut lire, pour ne citer que les plus connus, les ouvrages de Nicéphore Blemmydès, du Patriarche Germain II, de Nicholas Eirenikos, de Théodore II Lascaris, de Iakovos de Bulgarie ou de Georges Acropolite.

Si cette hypothèse est correcte, quel serait la finalité de célébrer un homme décédé depuis plus d'un siècle, sans aucun lien direct avec l'actualité ? L'auteur même en donne la réponse: « *τὸν οὖν αὐτοκράτορα τοῦτον, ὃν αὐτὰ τὰ πράγματα μέγαν εἰς ἅπαντας ἔδειξεν, ἀνυμνεῖν ὁ νῦν λόγος πειρᾶται καὶ τοῖς ἐσομένοις τὴν αὐτοῦ μνήμην ἀίδιον εἰ οἷόν τέ ἐστι καταστῆσαι* » [*le discours essaie de célébrer l'empereur, que les faits eux-mêmes ont démontré à tout le monde qu'il était grand, et de rendre perpétuelle sa mémoire autant que possible pour les générations futures* (notre traduction)].[172]

En fait, dans le petit ouvrage la réflexion politique a une toute autre épaisseur. Elle est constamment présente, déjà à partir de l'introduction, longue et articulée, dans laquelle l'auteur souligne l'importance de célébrer sans flatterie les *ἀγαθοί* et *σπουδαῖοι* qui ont des responsabilités publiques, des personnes rares dans une période de difficultés et guerres civiles. Vatatzès incarne parfaitement le philosophe-roi de la *République* de Platon qui se soumet volontairement à la loi, en annulant son propre individualisme, thème que Georges de Pélagonie évoque souvent jusqu'aux derniers chapitres : « *τὸ πάλαι ῥηθὲν ὑπὸ Πλάτωνος, ὡς τηνικαῦτα πράξουσιν εὖ αἱ πόλεις, ἡνίκα σφων φιλόσοφος ἄρξῃ – λέγω δὴ τῶν κυρίως, οὐ τῶν τοὔνομα ψευδομένων* » [*la parole ancienne de Platon, c'est-à-dire que les villes prospèrent quand elles sont*

[170] *Vie de Jean le Miséricordieux* 43 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 232 l. 36 – p. 233 l. 3).
[171] En toutes probabilités, le titre de l'ouvrage n'est pas apparu sous la plume de l'auteur.
[172] *Vie de Jean le Miséricordieux* 4 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 195 ll. 31-33).

administrées par un philosophe – je veux dire les vrais et pas ceux qui le sont faussement par nom (notre traduction)].[173]

L'objectif ultime de Vatatzès est le triomphe de l'état de droit et la tentative de reporter sur terre le même ordre qui règne dans les Cieux. Il est vraiment digne d'être « le Miséricordieux », un *exemplum* universel de souverain éclairé.[174] Par ce terme de référence impossible à atteindre, l'auteur a licence de critiquer l'élite dirigeante de son temps, entachée de tous les vices et turpitudes : « *emperor John's reign could be a context for expressing disapproval of contemporary rulers, descendants of Michael Palaiologos* » comme l'a écrit Ruth Macrides en 1981.[175]

Dans une étude de vaste envergure, Dimiter Angelov a montré comment Georges de Pélagonie dirige ses attaques vers un autre but bien déterminé : étant donné les difficultés connues dans la seconde moitié du XIVe siècle, le principe de la succession héréditaire adoptée par les empereurs de Byzance était-il encore valable et bénéfique ?[176] De toute évidence, l'auteur ne le croit pas: « *ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον γὰρ οἱ τῶν βασιλέων υἱεῖς (sic!) φαῦλοί τινες τὸν τρόπον ἀτεχνῶς ἀποβαίνουσιν, ὑπὸ τρυφῆς διεφθαρμένοι καὶ κολακείας ἀγενοῦς καὶ ὄγκου κενοῦ καὶ μαλακίας ἀνελευθέρου καὶ βλακίας αἰσχίστης, ἐξ ὧν εἰς οὐδέν εἰσι χρήσιμοι τοῖς χρωμένοις οὐδὲ τοῖς ὑπηκόοις ὠφέλιμοι* » [*la plupart des fils d'empereur se montrent incompétents quant au caractère: ils sont corrompus par la débauche, la flatterie vile, la gloriole, l'indignité, la faiblesse, la lâcheté. Ils ne sont donc pas utiles à leurs amis et n'offrent pas d'avantage à leurs sujets* (notre traduction)].[177] Quant à Jean III, étant choisi comme empereur grâce à ses qualités et capacités extraordinaires, persécutant naturellement la corruption et donnant l'exemple d'une vie irrépréhensible, il ne pouvait qu'être l'idole de cette révolution politique.

Sur la base de ce raisonnement, on peut définir le texte de la *Vie* comme un vrai pamphlet, un acte de dénonciation envers la dynastie des Paléologues et, en particulier, contre le pouvoir de l'inepte Jean V ; une sorte de *spéculum principis* inversé, qui a permis à l'auteur de blâmer l'élite dirigeante contemporaine et de proposer un nouveau modèle politique et socioculturel.

Dans cette perspective, il est facile de comprendre le sens des lignes finales de la préface : « *ἀλλὰ τῆς ἀληθείας ἡγουμένης ἐροῦμεν ὅσων ἂν οἷοί τε γενώμεθα μνημονεῦσαι, οὐδενὸς ἄλλου πρὸς τὸν λόγον ἡμᾶς ἐνάγοντος ὅτι μὴ τῆς ἀρετῆς τοῦ ἀνδρὸς καὶ τοῦ δεῖν τῶν τοιούτων μετ'εὐφημίας μεμνῆσθαι καὶ τοῖς ἐσομένοις ὥσπερ πίνακα προτιθέναι τῷ λόγῳ τὰ τοῦ ἀνδρὸς ἤθη καὶ λόγους καὶ πράξεις καὶ δεῖξαι ὅσῳ τῶν νῦν ὄντων διενήνοχεν, ἵν'εἰδεῖεν οἱ ἐντυγχάνοντες, τίνας ποτὲ χρὴ θαυμάζειν καὶ τίσιν ὡς φαύλοις μέμφεσθαι, καὶ μιμεῖσθαι μὲν τοὺς ἀξίους θαυμάζεσθαι, ἐκτρέπεσθαι δὲ τοὺς λυμεῶνας καὶ φαύλους καὶ μηδὲν ὑγιὲς*

[173] *Vie de Jean le Miséricordieux* 39 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 230 ll. 15-17).
[174] Dans la littérature du XIVe siècle Jean III Vatatzès a été utilisé comme terme positif de référence aussi par le Patriarche Calliste (1350-1353 et 1355-1363), en célébrant la générosité du souverain bulgare Ivan Alexandre.
[175] MACRIDES R., *Saints and Sainthood in the Early Palaiologan Period*, in HACKEL S. (ed.), *The Byzantine Saint*, London 1981, pp. 67-87, in part. p. 70.
[176] ANGELOV D., *Imperial ideology and political thought in Byzantium, 1204-1330*, Cambridge 2007, pp. 116-133 et 280-285.
[177] *Vie de Jean le Miséricordieux* 5 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 196 ll. 19-23).

ἔχοντας » [*guidés par la vérité, nous dirons tout ce que nous pourrons, sans autre motif qui nous conduise à parler que la vertu de l'homme et l'obligation de rappeler élogieusement son comportement. Notre but est de présenter l'homme aux générations futures, à travers ses propos, son caractère, ses paroles et ses actes, comme dans un tableau, en montrant combien il était différent de nos contemporains, pour que les lecteurs sachent qu'ils doivent admirer et qui sont les incompétents qu'ils doivent blâmer afin qu'ils imitent ceux qui sont dignes d'admiration et qu'ils rejettent tous ceux qui sont corrompus et n'ont rien de sain* (notre traduction)].[178] A Constantinople il fallait assainir rapidement la scène politique avant que le peuple, habitué aux vices, ne se laisse entraîner par cette immoralité.

Celle-ci pourrait être la seule et véritable fonction du *Βίος*, texte qui n'a rien d'une hagiographie sauf une première impression pour les lecteurs inattentifs. L'Eglise accordera à l'empereur de Nicée une sorte de reconnaissance officielle, mais plus tardivement. Les fragments de l'*akolouthia* dédiée à Jean III – un *τροπάριον*, un *οἶκος* et un *κοντάκιον* – conservés au f. 219v du codex Burney 54 de la *British Library* de Londres ont été écrits au XVIe siècle,[179] alors qu'un anonyme *Βίος*, au sens strict, date de la même époque.[180] Ce n'est que sous Parthénios IV (1657-1662) que le nom de l'empereur Vatatzès sera finalement inclus dans le calendrier du Patriarcat de Constantinople.[181] A cette époque, toutefois, Byzance était oubliée.

Bien que l'importance et l'ampleur de cette réflexion auraient eu besoin de plus d'espace et de plus de temps que ceux à notre disposition ici, j'ai voulu présenter quelques considérations générales pour donner une nouvelle perspective à notre recherche. Dans le cas de Jean Vatatzès, personnage énigmatique de l'histoire byzantine, la compréhension de la nature et de la fonction de sa *Vie* mal connue est aussi essentielle que nécessaire pour une lecture correcte et une interprétation exacte des données. Ce n'est qu'à ces conditions, en effet, qu'il sera possible d'apprécier correctement le *Βίος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου βασιλέως τοῦ Ἐλεήμονος* et d'en évaluer la valeur et la contribution pour l'histoire byzantine, aussi bien au niveau de la littérature que des événements.

[178] *Vie de Jean le Miséricordieux* 3 (HEISENBERG, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*…, cit., p. 195 ll. 5-13).
[179] Voir POLEMIS D., *Remains of an acoluthia for the Emperor John Ducas Batatzes*, in MANGO C. – PRITSAK O. (edd.), *Okeanos. Essays presented to Ihor Ševčenko*, Cambridge 1983, pp. 542-547 ; le manuscrit de Londres est daté de l'an 1573 et provient de la ville d'Ephèse. Selon les éditeurs modernes, l'entière *akolouthia* a été découverte dans le codex Lesbiacus Leimonos 124 (fin XVe – début XVIe siècle) et sera publiée sous peu dans SPANOS A. – DENDRINOS C., *An Unpublished Akolouthia on the Emperor John III Vatatzes*.
[180] Tout en offrant l'opportunité d'une meilleure définition de la réception de l'image littéraire de Vatatzès, la *Vie* néo-grecque publiée par Nicodème l'Hagiorite n'a jamais été étudiée systématiquement. Mes recherches sur Jean III incluront également une nouvelle édition de ce texte, avec une traduction et une étude de ses sources, afin d'étudier sa relation avec l'ouvrage de Georges de Pélagonie.
[181] GEDEON M., *Patriarchikoi Pinakes*, Athênai 1996, p. 464.

Porphyra. *Confronti su Bisanzio*, 1
a cura di Elodie Guilhem
ISSN 2240-5240

CAPITIS DEMINUTIO: EXILE, BANISHMENT AND PUNISHMENTS TO AMBASSADORS DURING JUSTINIAN'S ERA

Aitor Fernández Delgado

Introduction

The sixth century, recently defined by Michael Maas as «Justinian's era»,[182] stands as a key historical milestone to understand the evolution of the late Roman world towards its medieval reality: Byzantium. Although *Petrus Sabatius* casts a shadow that indeed dominates the whole century,[183] it cannot be ignored the transcendence of the reigns of Zeno[184] or Anastasius[185]; even of the putsch of Phocas,[186] perhaps the beginning of the end of the late antique Roman East.

Along this chronological frame, which can be called "the long sixth century",[187] the former Eastern Roman empire attends a time of progressive, profound and permanent transformation within it. Diplomacy is not alien to this process of complex transformations. In a time of convulsive and even dramatic political circumstances, diplomatic activity experiences a deep redefinition of some of its main features, thus becoming one of the main resources of the state in relation to his "foreign policy".

Being aware of the complexity about diplomacy in late antique Roman world, in this paper will be considered one of the hardest punishments of this historical context from a diplomatic perspective: the exile or banishment. For that, first of all, it will be depicted the general scene of the late antique Roman diplomacy along this "long century", focusing on their main characters: the envoys. After that, on the basis of the envoy's profile, juridical status and the pursuing goals through them, it will be considered if they were susceptible or not of being punished. If so, relying on the evidences of the written sources of the period, it will be noted the kind of punishments they could be object of, as well as the reasons why they were punished and the consequences of such penalties. Finally, after having defined what is considered as exile and banishment, it will

[182] MAAS M., *Roman Questions Byzantine Answers: Contours of the Age of Justinian*, in IDEM (ed.), *The Cambridge Companion to the Age of Justinian*, Cambridge 2005, p. 3.

[183] Justinian I was associated to the throne in 1 April 527, and became sole ruler in 1 August 527, when Justin *the Elder* finally died (cfr. PLRE II, *Fl. Petrus Sabatius* VII, pp. 645-648). But according to PROCOPIUS (cfr. *Secret History*, VIII, 3) it might be, in fact, the "true" emperor because the age and the illiteracy of his uncle since Justin's coronation in July 518 (cfr. PLRE II, *Iustinus* IV, pp. 648-651).

[184] Flavius Zeno, originally named Tarasicodissa Rousoumbladeotes, received the imperial *insignia* from Odovacer in 476 (cfr. MALCHUS, *Historia*, frag. 5), becoming so the only emperor in the whole Roman world. He was emperor between 9 February 494- 9 January 475, and, after defeating the uprising of Basiliscus, between August 476 and 9 April 491 (cfr. PLRE II, *Fl. Zeno* VII, pp. 1200-1202).

[185] Flavius Anastasius I (491-518), was crowned on 11 April 491 (cfr. MALALAS, *Chronographia*, XVI, 1; THEOPHANES, *Chronica*, AM 5984 -AD 490-491-). His support to the monophysitism among his kingship became an increasingly worrisome problem in the eastern provinces which meant an increasing breakdown with the calcedonian West.

[186] Flavius Phocas (602-610), an official of the Balkan army, usurped the throne and slaughtered almost all Maurice's family, even the emperor himself, as narrated by THEOPHYLACT (cfr. *Historia*., VIII, 8.1 and *foll*.).

[187] In which we can include the first ages of the reign of Heraclius I (610-641), at least until the restoration of the relic of the True Cross in Jerusalem in 630, before the irruption of the Arabs.

be observed if among that possible kind of punishments the exile/banishment was applicable or not to the diplomatic *corps*.

1. Pro imperatore: some characteristic features of the "long sixth century" Roman diplomacy

The period we are dealing with is of high importance and complexity. From a diplomatic perspective, if we consider the "foreign policy" of the Roman state, it could be defined, in words of Evangelos Chrysos, «*as a period of ebb and flow*».[188] Along this time, the Roman world assists to a dramatic redefinition, amongst many other things, of its territorial domains; however, this process is not uniform, and tends to experience sudden ups and downs.[189] In this way, early-Byzantine diplomacy, closely linked to the political events, will experience laps of flow during the kingships of Anastasius I (491-518), about the last 10 years[190] of Justinian I (527-565), of Justin II (565-578), Tiberius II (578-582) and, finally, under the rule of the tyrant Phocas (502-510); and laps of ebb with Justin I (518-527), most of the kingship of Justinian I (527-565),[191] Maurice I (582-602) and at least the first stage[192]of Heraclius I (610-641).[193]

The *oikumenê* or *orbis Romanus* changed significantly after the fall of the Western half of the Roman empire in 476. After this, despite the physical presence of the Roman power in this area will be brief, both territorial and temporal, the influence of Constantinople is far from having gone away. The establishment of a series of Germanic kingdoms around the *Mare Nostrum* only signifies, at least in this period, a loss of the direct territorial control previously exercised over these areas.[194] It is true that, although these *reguli* are under the theoretical sovereignty of the emperor, they will be rather autonomous when it comes to their "state affairs". In spite of that, it is also evident that on their process of transformation into "monarchies", they cannot escape from the roman heritage, neither from the influence of the roman aristocracies, and ultimately, from the emperor itself.[195] Thus, the former physical presence begins to transform, gradually, into a theoretical guardianship whose main form of expression would be diplomacy.[196]

[188] CHRYSOS E., *Byzantine Diplomacy, A.D. 300-800: Means and Ends* (= CHRYSOS, *Byzantine Diplomacy*), in SHEPARD J. - FRANKLIN S. (edd.), *Byzantine Diplomacy*, Aldershot 1992, p. 26.
[189] Perhaps two of the most paradigmatic processes are, on the one hand, Justinian's I conquests, policy known as *Restauratio Imperii*, which comprise the conquest of the Vandal kingdom, the Ostrogothic Italy and the Southern shores of the Iberian Peninsula; and, on the other hand, the loss of nearly all the Eastern provinces at the hands of the Sassanids by Phocas, which were briefly recovered by Heraclius I.
[190] Between 555 and 565.
[191] As noted, at least until 555.
[192] More or less, until the victory over the Sassanid Empire in 630.
[193] Cfr. CHRYSOS, *Byzantine Diplomacy...*, cit., pp. 26-28.
[194] And not even that in the cases of Northern Africa, much of Italy and the Southern shores of the Iberian Peninsula after the Justinian's conquests.
[195] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO A. - MARTÍNEZ JIMÉNEZ J. - TEJERIZO GARCÍA C., *New and old elites in the Visigothic kingdom (550-650 AD)*, in VAN DER WILT E. - MARTÍNEZ JIMÉNEZ, J. (edd.), *Tough Times: The Archaeology of Crisis and Recovery*. Proceedings of the GAO annual conferences 2010 and 2011 (in press).
[196] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO A., *Ab ore ad audem: viajes, diplomacia y embajadores en Occidente durante la era de Justiniano* (= FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*), in BRAVO CASTAÑEDA G. – GONZÁLEZ SALINERO R. (edd.), Ver, viajar y hospedarse en el mundo romano, Madrid 2012, p. 539.

Much has been discussed about the goals and ends of early-Byzantine diplomacy, even the meaning of the notion itself.[197] Although my purpose is far from giving a well established definition of it, can be said that, at least for the period throughout which we are moving, its meaning is ambiguous and can adopt various significances depending on the political circumstances and locations.[198] Thus can be asserted that is the key concept about which the "foreign policy" and diplomatic relations are going to prop up.

Rome bequeaths Byzantium a sophisticated system of constitutional and public law which, also redefined in this century, was an extremely important tool on the hands of envoys, especially in the case of the relations with the Germanic kingdoms. When these peoples managed to consolidate their authority over the territories that had previously belonged to the Roman state, and needed to reorganize their "state structures", they were hopelessly trapped in a deep dependence with regard to Constantinople. This circumstance will be skillfully exploited by Roman envoys to put the empire in the hub of a complex web of "international relations" through various mechanisms;[199] becoming thus the guiding framework of early-Byzantine diplomacy between the imperial court in the East and the various barbarian courts in the West.[200]

Much has been discussed about the existence itself of diplomatic exchanges between Constantinople and their political counterparts in the Western Mediterranean. Despite the silence of the written sources, it looks doubtless that diplomacy, in its various forms, was an obvious necessity not only for the Romans, but also for the diverse *barbarii* political entities. That is why the *ex silentio* argument should not be interpreted as a state of isolationism, but as the best form to ratify the regular existence of this kind of contacts, because the written sources only tend to point out which the author thinks is "outstanding" or "exceptional". It is true that, can be witnessed in the sources, Justinian's conquests promoted an intensification of the diplomatic exchanges in some areas of the Mediterranean as a preventive measure against a hypothetical military intervention from the Empire;[201] but that just means that policy had a great influence in the "political communication", not that it was decisive.

Although diplomacy was not a "professional" activity in the modern sense of the notion,[202] it is accepted that there was a fairly well established framework,

[197] To follow the debate, cfr. OBOLENSKY D., *The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy*, in Actes du XII Congrès International d'Études Byzantines (Ochride, 10-16 septembre 1961), Belgrade 1961, II, pp. 45-61; KAZHDAN A., *The Notion of Byzantine Diplomacy* (= KAZHDAN, *The Notion*) in SHEPARD J. - FRANKLIN S. (edd.), *Byzantine Diplomacy*, Aldershot 1992, pp. 3-21; GILLETT A., *Envoys and Political Communication in Late Antique West, 411-533* (= GILLETT, *Envoys*), Cambridge 2003, pp. 1-35.

[198] CHRYSOS asserts that there are enough evidences in the written sources to talk about this concept referring to the *orbis Terrarum*, to the *orbis Romanus* which has the Mediterranean as center and, finally, the empire in its real dimensions; i.e. those territories that were directly under the sovereignty of the emperor. Cfr. CHRYSOS, *Byzantine Diplomacy*, pp. 25-26.

[199] The most important and principally used would be the exchange of gifts and correspondence between rulers through ambassadors or legates, the granting of titles and honors by various sovereign powers to certain illustrious rulers or men (preeminently Roman practice) and, finally, the establishment of bilateral treaties, primarily related to state security (war-peace).

[200] Cfr. CHRYSOS, *Byzantine Diplomacy*, p. 33.

[201] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem…*, cit., p. 543.

[202] Cfr. LEE A.D., *Information and Frontiers: Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge 1993, p. 45; LUTTWAK E.N., *The Grand Strategy of the Byzantine Empire*, Cambridge-Massachusetts 2009, pp. 97-112; GILLETT, *Envoys...*, cit., pp. 3-6.

mostly inherited from the Classical world, in which the dispatching and reception of embassies was nearly an obligation and, indeed, a clear sign of mutual respect and good intentions between powers.[203] The early-Byzantine state, through their representatives, will cultivate these contacts always from a position of supremacy over "the other", considered simply a "people" (*ethnê*) or "tribe" (*genê*) depending on the case.[204] At the summit of the *oikoumenê*, the Empire will try to preserve their interests, moreover eminently defensive,[205] through their ambassadors.

Despite this lack of professionalism, the sources point towards the existence of different kinds of "diplomatic ranks" based on the institution/collective/individual that had the diplomatic initiative, the frame of it, who received it and the circumstances under which it was dispatched.[206] Diplomacy was multilateral, not only irradiating from Constantinople, and it was not restricted to the contemporary concept of foreign relations, but also had cultural and even religious implications. So, it can be conducted in a great variety of geographical and social contexts[207]. It will be followed the model proposed by Andrew Gillett[208] to see in which cases, under what circumstances and by who were the envoys more susceptible, if they were, of being punished, exiled or banished.

2. *Legatii*: a profile of the Roman envoys

As Gillett has pointed out, «*the envoy was the most basic instrument and vehicle in all forms of contact between powers, acting as the main representative of the authority involved in the diplomatic affair in question*».[209] That is why a close examination of this individuals can provide us a wide range of information about how did early-Byzantine diplomacy worked, which the demands of communication were, the ways of negotiation and who were involved on this complex process.

The main term with which envoys were presented in late antique sources was *legatus* in those written in Latin (*legatarius* also from de mid-sixth century onwards); and *πρέσβεις* in the case of the Greek ones.[210] In both cases the word has deep roots in the Classical world. In the ancient Greece, *πρέσβεις* meant "the elder among the community", without any diplomatic nuance in principle; distinguishing from the other two main words used to name envoys: *κήρυκες* (herald) and *αγγηλοι* (messenger).[211] During the Roman republic and early empire, the *legatus* was a military commander of senatorial rank in charge of a

[203] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, pp. 543-544; CHRYSOS, *Byzantine Diplomacy*, p. 32.
[204] Cfr. KAZHDAN, *The Notion…*, cit., p.13.
[205] As noted by the main scholars on Byzantine diplomacy. Cfr. OBOLENSKY, *The Principles…*, cit., p. 52; KAZHDAN, *The Notion*, p. 10; CHRYSOS, *Byzantine Diplomacy*, p. 28.
[206] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, p. 540.
[207] Cfr. GILLET, *Envoys*, p. 7.
[208] In principal, there are: 1) Roman-Western courts relations, 2) Roman-Sasannid relations, 3) internal communications between Western courts, 4) Roman-other groups relations, 5) warfare relations, 6) Roman-Catholic Church relations. Cfr. GILLETT, *Envoys*, pp. 6-10.
[209] GILLET, *Envoys*, p. 4.
[210] Cfr. GILLET, *Envoys*, p. 4.
[211] Cfr. BEDERMAN D.J., *International Law in Antiquity* (= BEDERMAN, *International Law*), Cambridge 2001, p. 96.

legion, but also who was appointed by the Senate for a mission (*legatio*) to a foreign nation. This word was also used to name the envoys that came to Rome from other countries.[212]

Throughout Late Antiquity, the Classical world heritage is quite visible in the diplomatic terminology; although can be also observed significant changes. Maybe the most meaningful is the irruption of the term *legatarius* to appoint the envoys of the different powers, substituting, in some cases, the standard word used until then (this is *legatus*). Even though the origins of the term remain obscure, we can see it in late-sixth century western sources; for example, in the Austrasian Letters, a *compendium* of letters between the Merovingian court of Austrasia and Constantinople (among others).[213] In the Greek sources changes do not look like so clear, but in some later authors, like Venantius Fortunatus[214] or Pseudo Fredegar,[215] the term was beginning to be used interchangeably. The influence of Christianity and the Church affairs is also remarkable from a diplomatic point of view. In this way, we assist to the emergence of the *apocrisarius* (also *responsalis*),[216] used to design the envoys (usually prominent bishops) from the Pope to Constantinople, which used to spend long periods at the imperial court.[217] Although its original significance is far enough from any Christian connotation,[218] towards the second half of the sixth century began to be used to designate this kind of papal legate, nearly resident at the imperial capital, who will play a decisive roll not only in the relations between the Roman Church and the Empire, but also within the development of the Church itself.[219]

But what kind of individuals could be found under these generic terms? If it is considered, as already seen, that there was not any professional diplomatic *corps*, perhaps we might think that anyone could be appointed an envoy. Nothing could be further away from reality. A profound analysis of this point would take me far from my main purpose and I cannot afford it now because of obvious reasons of both length and topic. Anyway, I shall suggest some issues. First of all, must be considered that, in consonance with that lack of professionalism, diplomatic exchanges and political communication in Antiquity were based in very different principles from those we have nowadays for the contemporary development of international relations.[220] Nevertheless, regardless of the character of the embassy and the goals it pursued, the written sources testify the existence of a wide range of well-established uses, channels, protocols and ceremonies to conduct diplomacy, and also the requirement of a set of skills

[212] Cfr. GILLET, *Envoys*, p. 4.
[213] Cfr. *Epistulae austrasicae*, 19 (Theudebert I to Justinian I, c. 534-47), 25-39, 43-44, 46, 48 (Childebert II and Brunhilda to Maurice), and 42 (Maurice to Childebert II). All dates nearly from c. 584.
[214] Cfr. *Carmina* XI, I. 28.
[215] Cfr. *Chronicon*, II, 58; IV, 31, 45, 51, 71, 73.
[216] I.e. attested in the *Registrum epistolarum* of GREGORY I *THE GREAT*. Cfr. *Reg. Ep.*, III, 7, 64; V, 39, 44; VII, 27; VIII, 11.
[217] The chronology has been much discussed. The word doesn`t appear in the *Liber pontificalis* until the entry of Silverius (cfr. *Lib. pont*. LX, Silverius (536-7). Cfr. GILLET, *Envoys*, p. 266.
[218] In fact, the title comes from the Constantinopolitan chancellery use and, originally, was used to design any king of messenger dispatched to the imperial court.
[219] Indeed, several attested *apocrisarii* became pope themselves, as Vigilius (cfr. *Lib. pont*. LXI, Vigilius (537-555); Pelagius I (cfr. *Lib. pont*. LXII, Pelagius I (556-561); or Gregory I *the Great* (cfr. *Lib. pont.*, LXVI, Gregorius I (590-604).
[220] Cfr. BEDERMAN, *International Law…*, cit., pp. 88-95.

if success was wanted within the negotiations. Obviously, there were significant differences between a provincial embassy and a courtesan one, both in the available resources, candidates, and in the purposes pursued by each type of legation. But in both cases success would depend considerably on the individual talent and ability to handle in rhetoric and oratory;[221] as well as on previous experience, gained either through the performance of certain missions, either by being member of a particular family which one of its members had previously held these tasks.[222]

The best known and most often attested in the sources are the embassies dispatched from and towards Constantinople and the different courts of the Mediterranean basin, and also those sent between these different courts and powers. These embassies, which we can be defined as "palatines", were the most important in rank, dignity and pursued aims. That is why one could expect that they were headed by the most prominent individuals of the Byzantine society in general and the Constantinopolitan in particular, acting as the personification of the own emperor. Considering the hypothesis formulated by Andrew Gillett,[223] at least would be five factors, none of which operated in isolation, which could determine the appointment of a palatine official as ambassador:

a) Rank, both attached on the different official posts of the Administration or according to personal dignity through the concession of certain dignities and tittles (*Patricius*, *Vir illustris*, etc.). [224]

b) Proximity to the emperor.

c) Holding of certain key posts in the Administration, such as *Magister Officiorum*, *Quaestor*, etc. [225]

d) Personal skills and qualities. [226]

e) Previous experience, both familiar and personal.

3. *Ius gentium*: advantages and disadvantages of being an envoy.

Having considered some of the main features required to be appointed as an envoy, and concluding that they were, in mostly cases, prominent individuals from the local, provincial or courtesan elites (both civil and ecclesiastical); now will be taken into account the obligations, risks, privileges and status which the envoys enjoyed or suffered, depending on the point of view, and which, definitely, involved the accomplishment of their diplomatic journeys.

[221] As we can see, for example, in the *Re Strategica* (cfr. 43), a military treaty of the sixth century. Cfr. DENNIS G.T., *Three Byzantine Military Treatasies*, Washington 1985, pp. 125-127.
[222] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, p. 542.
[223] Cfr. GILLETT, *Envoys*, pp. 231-238.
[224] In some cases was a specific condition required by one of the parts, as we can see in PRISCUS (cfr. *Historia*, frag. 11.1, 11.2, 11.3 -*Exc. de Leg. Rom*. 5-), when Attila demands in 448 envoys of consular rank to Theodosius II in order to ratify the signed treaty and to deal about the exiled.
[225] We should also include some members who belonged to the *consistorium*, such as *notarii* and various members belonging to the *scrinium* of the *Magister Officiorum*. As an example of the latter case see MALALAS, (cfr. *Chronographia*, XVIII, 57), when Justinian I sends a *magistranus* to Athalaric in 530 in order to request the dismissal of the claims that can make the envoys of the usurper Gelimer.
[226] As we can see, anew, on the *Re Strategica* (cfr. 43), which says that envoys sent by the Romans should be, among other qualities, religious, never been denounced for any crime or publicly condemned, naturally intelligent and public spirited enough to risk their own lives. Cfr. DENNIS, *Three Byzantine.…*, cit., pp. 125-127.

First of all, it must be considered that such obligations were not chosen voluntarily because, even fulfilling any or some of the requirements alluded above, the final decision to appoint somebody as an envoy was in the hands of the *consistorium* and, ultimately, depended on the emperor himself. Written sources, as far as my investigations reach, do not attest any kind of refusal either voluntary resignation to satisfy this particular sort of imperial/royal will and, hence, duty with the state. This could answer, essentially, to two main reasons: that the rejection was severely punished; or else that the accomplishment of this type of obligations was seen as a great honour and as an opportunity to get huge profits and good friendships.

In my opinion, according to the written evidences, the second hypothesis is the most feasible. In fact, the successful development of a diplomatic mission on a foreign court could grant the concession of certain dignities, social promotion and, indeed, a prompting of the social status, the position and even de influence at court itself.[227] Alike, an envoy could be feted with similar honours by his counterpart. The exchange of different kind of presents was an usual, and even, a sacralized stage of the well established and equally rigid protocol. It could take place both during the journey[228] and along the audience.[229] Therefore, the increasing of the personal *patrimonium* was not uncommon as a result of these obligations; as well as the contacts and personal ties of friendship with the elites and the own court of the receiving power.[230]

Considering that diplomacy was an activity performed by a very restricted group which belonged to the highest echelons of society, and aware of its complex degree of development (especially regarding to the significant ceremonial which involved it),[231] let's consider briefly now the main legal aspects which made possible the political communication and the way in which it was sanctioned.

As can be seen along the sources, diplomatic contacts were constantly promoted and reinforced between the various powers of the Mediterranean basin, and even far beyond, during the "long sixth century" without exception. The reasons were varied and multiple, but something common can be observed in nearly all of them: that is, the proper respect and protection to envoys as they were acting as representatives of their respective sovereigns. In essence this was fundamental, because without it any form of negotiation between two different entities would have been simply impossible.[232] In this context, the concepts of private hospitality and friendship, which were both sacralised and recognised in the late Roman world and included in the aforementioned ceremonial, facilitated

[227] One of the most famous cases is that of Peter the Patrician, who after the performance of various diplomatic missions in the Ostrogothic court was appointed *Magister Officiorum*, invested with the title of *Patricius gloriossisimus* and awarded with the honorary consulate. Cfr. PLRE III, *Petrus* VI, 996-997.
[228] I.e., cfr. PRISCUS, *Historia*, frag. 11.2, 11.3 -*Exc. de Leg. Rom.* 5-.
[229] I.e., cfr. MENANDER, *Historia*, frag. 8 -*Exc. de Leg. Gent.* 5-; CONSTANTINE VII, *De Caeremoniis*, I, 72. They could be very diverse in nature, ranging from food, some clothing, valuable or exotic objects and even women. They were also a considerable form of deterrence and negotiation, and their meaning went far beyond its material value.
[230] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, pp. 552-556.
[231] For evident reasons of space we cannot consider in this paper further aspects about the significance and implications of the ceremonial. For more details cfr. GILLETT, *Envoys*, p. 220 and *foll.*; FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, p. 552 and *foll*.
[232] Cfr. BEDERMAN, *International Law*, p. 88.

the diplomatic exchanges and contributed to make it a kind of "personal diplomacy".[233]

Indeed, we face a notion as old as the own diplomatic exchanges. The Roman world of Late Antiquity receives this concept from the Classical world, in which Greco-Roman authors explained the free movement of the envoys and other elements of interstate relations by invoking the Roman juridical concept of *ius gentium*. Originally, this term referred to a series of provisions originated in the early Roman Republic in order to regulate the relations between Roman citizens and foreign traders by specific applications of the Roman law to peregrines throughout the *praetor peregrinus*.[234] Later, this conception acquired a much broader sense, being applied to that part of the private law which involved human concepts deemed to be ubiquitous, such as most contracts and also customs controlling relations of states to each other in war and peace, becoming so a part between the *ius naturalis* and the *ius civile*. In its long and progressive evolution through centuries, the term lost juridical significance and became part exclusively of the public discourse of state affairs. In this much broader sense, and having rather a moral value than a political application, was defined in Justinian's *Institutiones*.[235] Isidore of Seville, in that sense also, defines the *ius gentium* in terms of actions concerning peaceful or warlike relations, revealing equally the influence of literary sources over jurisprudential ones.[236]

From this "law of nations" derived a series of privileges and immunities for the envoys which were basic to carry on with the diplomatic affairs and distinguished their condition during the accomplishment of their mission.[237] One of the most important was the *religio* or the inviolability of the envoy. This concept had a sacred nature which was reinforced during the Republic and the early Empire with the strength of the law; so any legate, as the main representative of the Senate, was considered inviolable whether travelling to the provinces or into a foreign territory. Further legal codes, such as *lex Julia de vi publica* and later *Digest* made these provisions explicit, but they were unclear on whether the same sanctions could be applied also to foreign ambassadors and provincial representatives.[238] By the sixth century the sacrosanctity of the envoy, supported on the pillars of personal representation, extraterritoriality and functional necessity,[239] was also contemplated, apart from the Roman law, on the Canon Law,[240] the *leges barbarorum* and other vestiges of the Roman legal tradition.[241]

Several examples can be found in the written sources of the period. Thus, Procopius and Priscus of Panium point out that at least the «name of envoy»

[233] Cfr. BEDERMAN, *International Law*, p. 90.
[234] Cfr. ARANGIO RUIZ V., *Historia del Derecho Romano*, Madrid 1980, pp. 173-183; KASSER M., *Ius Gentium*, Granada 2004, *passim*.
[235] Cfr. GILLETT, *Envoys*, p. 261.
[236] Cfr. ISIDORE, *Etimologiae.*, V, 6.
[237] Cfr. BEDERMAN, *International Law*, pp. 114-115.
[238] Cfr. HANRAHAN H., *A History of Diplomatic Immunity and the developement of International Organization Immunity* (= HANRAHAN, *A History*), in http://www.caio-ch.org, 2005, p. 2.
[239] Cfr. ROSS M.S., *Rethinking Diplomatic Immunity: A Review of Remedial Approaches to Address the Abuses of Diplomatic Privileges and Immunities*, in "American University International Law Review" 4 (1989), pp. 176-180.
[240] Cfr. pope GELASIUS I, *Epistulae*, 12.
[241] Cfr. HANRAHAN, *A History*…, cit., p. 3.

should provide protection to him during his task.[242] Equally, when Attila threatens an interpreter with the impalement, Priscus says to him that such a punishment will outrage the *θεςμός* of envoys.[243] Also Menander *the Guardsman* and Theophylact Simocatta claim against the barbarity of the Avar khagan because of his disregard to the "universally recognized rights" of the ambassadors.[244] On two speeches attributed to the Ostrogothic kings Theodahad (534-536) and Totila (541-552), Procopius, prefacing them with the sentence "the position of the envoys is revered and in general has become respected by among all people" (*ἐς πάντας ἀνθρώπους*), looks like to refer clearly to *ius gentium*.[245] Finally, further uses can be also attested, such as Cassiodorus does referring to the *leges gentium* not as the inviolability of the envoys in a letter written by himself in the name of Theoderic I *the Great* (474-526), in order to prevent the conflict between Clovis (481-511) and Alaric II (484-507).[246]

To finish with this issue, some aspects directly related with the status holded by the envoys during their diplomatic stances will be considered. Along this period, foreign envoys sent to the imperial court of Constantinople were given accommodation and maintenance as part of the ritualised rules of friendship and hospitality which involved the development of diplomacy, as seen above. The best known cases are those of the papal legates[247] and the Sassanid envoys.[248] Concerning their counterparts, it was not the same, obviously, to go on legation to the Frankish or the Ostrogothic court than to the Avar or the Khazar ones; accordingly, that affected, among other things, the facilities and comfort of the lodgement. Nonetheless, according to their degree of development, it looks like that the various "barbarian" powers also provided this kind of hospitality, not only to the Roman diplomats which visited them, but also to other "barbarian" envoys. In Gillett's opinion, this could suggest the various mentions splashed on the legal compilations of Germanic peoples, especially clear in the cases of the Ostrogoths and the Franks.[249]

During their visit, which could vary considerably, they were subjected to a series of rules of protocol which derived from the nature of their mission. Therefore, as visible agents and representatives of a foreign power, either more or less friendly, could be assumed that, just as it happened in Constantinople with the envoys received at the imperial court, they could be subjected to close scrutiny. According to Procopius, «it is not easy for an ambassador even drink except that it is in the will of those who watch him».[250] This should not be strange to us because, both the emissary himself and his entourage, during their stay, were the eyes and ears of the power they represented in the various courts, playing a decisive role in obtaining some information which was inaccessible by

[242] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum gothicum*, I, 7, 17; PRISCUS, *Historia*, frag. 9. 2 -*Exc. de Leg. Rom*. 4-.
[243] Cfr. PRISCUS, *Historia*, frag. 11. 2 -*Exc. de Leg. Rom*. 5-. This could mean that not only those who were appointed as ambassador would enjoy such status and immunity, but also those who shaped his entourage, such as assistants, companions, interpreters, bodyguards and, even, family.
[244] Cfr. MENANDER, *Historia*, frag. 12. 4 -*Exc. de Leg. Gent*. 13-; THEOPHYLACT, *Historia*, VI, 2, 13.
[245] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum gothicum*, I, 7, 14; III, 16, 9; IV, 20, 20.
[246] Cfr. CASSIODORUS, *Variae*, III, 1; 3.
[247] *Collectio Avellana*, epp. 116; 158. It was also common this service to be provided by local Christian communities to their brothers along their way and also in the place of destination.
[248] Cfr. CONSTANTINE VII, *De Caeremoniis*. I, 87; 89.
[249] Cfr. GILLET, *Envoys*, pp. 239-242.
[250] PROCOPIUS, *Bellum gothicum*, I, 7, 18.

other means.[251] Moreover, in Procopius' words, it was not empowered to foreign ambassadors the freedom of walking at will or to acquire certain assets;[252] much less to have meetings or interviews with individuals, must go accompanied nearly everywhere permanently and presumably watched.[253]

4. *Adversus ius gentium*: punishments to ambassadors?

It has been considered that envoys were protected by both the power of law and the strength of the custom, which often worked as law itself. Among their extraterritorial privileges, one of the most important was the "diplomatic immunity", which implied that those on diplomatic mission, as the personification of the sending State, were almost invulnerable and were subjected only to their sovereign's authority.[254] Therefore, at least in theory, any offense against an ambassador was unthinkable and also undesirable because it was an offense against their sovereign itself. Moreover, any kind of action in this way had further religious implications, involving a breach of the *hospitium* and its "code of honour" extended between guests and patrons.[255]

However, theory differed from the practice. Then, it will be considered if this was a punctual or an extended phenomena, the ways in which diplomatic immunity could be broken, its degree and implications of this, *a priori*, forbidden practice. The first clear evidence that this could take place it's in the legal compilations. Codifications, such as Ulpian's works and the later *Digest* of Justinian, make clear that harming a foreign envoy was a violation, not only for the Julian law on public violence, but also of the law of nations, and it was severely punished.[256] But the existence of this kind of dispositions could signify, mainly, that these abuses could came about. To value them on the correct context and to observe their recurrence, we have to consider the testimonies of the written sources.

Along this paper are only considered the evidences concerning to the diplomatic exchanges between the Romans and the various powers of the Mediterranean basin and other surrounding areas,[257] in both directions and of any kind of nature. Accordingly, in all the examples taken into account the Romans are main characters. It must be said that there are further examples attested in the sources in this direction, but, because the Romans are not implicated in them, they will be left for a more suitable occasion.

Thereby, if we take a quick look over the numbers, it will be noticed that, among the more than a three hundred diplomatic contacts identified along my investigations, there are irregularities regarding the treatment of the envoys

[251] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, p. 553.
[252] I.e., PRISCUS, *Historia*, frag. 10.1 -*Exc. de Leg. Rom.* 3-, when Attila forbids the Roman envoys to buy any kind of goods except food.
[253] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum gothicum*, IV, 15, 20. About the embassy of Isdagusnas on 552 and his stay in Constantinople.
[254] Cfr. BEDERMAN, *International Law*, p. 95.
[255] Cfr. BEDERMAN, *International Law*, p. 114.
[256] Cfr. *Digest*, L, 8, 17 (17, POMPONIUS, *Quintus Mucius*, 37); "*Si quis legatum hostium pulsassit contra ius gentium id commissum esse existimatur, quia sancti habentur legati*". Cfr. BEDERMAN, *International Law*, pp. 114-115.
[257] Such as those from the steppe and the Balcans (Avars, Antae, Slavs, Khazars, Bulgars, etc.); the Caucasus (Iberians, Lazics, Armenians, Misimians, Abasgians, etc.); or "the dessert" (Mauri, Ghassanids, Lakhmids, Aksumites, etc.).

under the aforementioned rules and privileges in, at least, thirty of them.[258] It should be also clarified that this group does not include those legations which were subjected to modifications of the powerful meaning which the language of the ceremonial involved. Although any minimal alteration of the established protocol had implicit very significant messages, some of which could even be interpreted as disrespect against the envoy, and, indeed, against the sending sovereign itself, they were mainly a way of pressure in order to achieve a particular purpose.[259] Nevertheless, they were never beyond the juridical dispositions which had been defined as basic for the development of the diplomatic exchanges, neither implied a violation of the physical or moral integrity of the legation.

Regarding the legations which implied any kind of violation of the status of the envoys or other members of their entourage, could be distinguished between those which were suffered by Roman legates on their mission abroad and those inflicted by the Romans to foreign envoys while they were under the authority of the emperor. Let's consider their typology and the most feasible circumstances for them to take place.

Written sources show us that, several times, Roman envoys were held against their will by their hosts; Kavadh I (488-531) kidnapped Rufinus, the envoy sent by Anastasius I (491-518) in the autumn of 502 in order to arrange a truce, and retained him until the fall of Amida.[260] The same did his son, Khosrau I (531-579), thrice at least; first in the winter of 539/540 with Anastasius, who was sent to him by the order of Justinian I (527-565) because of the breaking of the peace signed in 532 (the Eternal Peace);[261] second in the summer of 540, when Megas, bishop of Berea, was sent by the *Magister* Germanus to the shah in order to negotiate an arrangement;[262] and, finally, the same summer of 540, when the emperor and the king of kings made and agreement throughout John[263] and Julianus, and some legates are retained by the later in order to preserve the terms.[264]

But this kind of "Sassanid fashion" was the softest torment which could be suffered by an envoy. Harsher were those which involved imprisonment and torture, later usually associated with public humiliation, more frequently documented. Therefore, during the war of 502-506 between the Roman and the Sassanid empires, Leontius and Cyrus, envoys of the city of Amida to the great king in 502, were publicly vexed by their own fellow citizens on their return because of their failure in the negotiation of a peacefully surrender to the Persians;[265] and even the latter could have been banished from the city, as will be considered later. Similarly, Candidus, bishop of Sergiopolis, was retained and tortured by Khosrau I in 542 because of the non-observance of the terms agreed previously between the both sides.[266] His son, Hormizd IV (579-590), also

[258] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO A., *De Re diplomatica cum barbariis* (forthcoming).
[259] Cfr. FERNÁNDEZ DELGADO, *Ab ore ad audem*, p. 555.
[260] Cfr. PS. JOSHUA STYLITE, *Chronica*, 50.
[261] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum persicum*, II, 4, 16-26; EVAGRIUS, *Ecclesiastical History*, IV, 25.
[262] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum persicum*, II, 6, 17-21.
[263] Son of the same Rufinus who has been retained by Khosrau I in 502.
[264] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum persicum*, II, 10, 10 and foll.
[265] Cfr. PS. ZACHARIAH, *Chronica*, VII, 4.a.
[266] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum persicum*, II, 20, 1 and foll.; EVAGRIUS, *Ecclesiastical History*, IV, 28.

treated harshly and humiliated publicly Zacharias and Teodorus, both high envoys of Tiberius II Constantine (578-582) in 579 to the Sassanid court, in order to obtain a truce and observe the personality of the new Persian sovereign.[267] The same behavior can be observed in the Avar khagan in c. 583-584, when Elpidius and Comentiolus were dispatched by Maurice I (582-602) in order to establish a peace treaty between two sides. After a hard discourse of the latter, the khagan ordered to put him into chains and even threatened the envoy with death; but, thanks to the mediation of Elpidius, both were released and went back to Constantinople only dishonored.[268] The same khagan had previously imprisoned Vitalianus and Comita in c. 568-569, envoys of the emperor Justin II with the entrustment of dissuading him of taking the Roman city of Sirmium.[269] In the same manner behaved the Ostrogothic kings Theodahad (534-536) and Witiges (536-540), who kept in prison the roman envoys Athanasius and Peter, further *Magister Officiorum*, sent by Justinian I to the first in 535, for three years.[270] Anyway, the most treacherous and nasty combination of this kind of punitive actions was provided by the Sassanid shah Khosrau II (590-628) in c. 615. Although he had previously demonstrated that he was capable of any sort of perversion when in spring 603 imprisoned and humiliated Lilus, the envoy of the usurper Phocas (602-610);[271] in that year, the new emperor Heraclius I (610-641) met the Persian general Shahin near Chalcedon and the latter invited the emperor to send to his king of kings an embassy, granting the immunity and privileges usually provided to envoys.[272] When Olympus (Praetorian Prefect), Leontius (Eparch of Constantinople) and Anastasius (*Silentiarius* of *Hagia Sophia*) were dispatched, after arriving to the Sassanid court, Khosrau II humiliated them and threw them into the prison, where the first of them will die, while the others were assassinated by the order of the king.[273]

As has been hinted, this genre of punishments was not the worst that could happen to a mistreated envoy; that, obviously, was death itself. The black lady could come naturally, because of the penalties of the journey or also because of the high age of the envoys. The latter case can be observed, for example, in the spring of 505, when Kavadh I and Anastasius I reopened the peace negotiations and Celer, the *Magister*, is anew entrusted with the mission of specifying the terms of the truce. Then, the Persian envoy, the *Spahbed*, son of Glones, sends back to the emperor the hostages that the king of kings held after the downfall of Amida, including the body of Olympus, who had deceased previously on diplomatic mission.[274]

[267] Cfr. MENANDER, *Historia*, XXIII -*Exc. de Leg. Rom. 18*-; THEOPHYLACT, *Historia*, III, 17. 2; JOHN OF EPHESUS, *Ecclesiastical History*, VI, 22; 26; 29.
[268] Cfr. THEOPHYLACT, *Historia*, I, 4.6-9; 5.1-16; 6.1-3; THEOPHANES, *Chronica*, AM 6076 (AD 582/583).
[269] Cfr. MENANDER, *Historia*, XII -*Exc. de Leg. Gent. 13*-.
[270] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum gothicum*, I, 6, 26-27.
[271] Cfr. THEOPHYLACT, *Historia*, VIII. 15. 1 and foll.; THEOPHANES, *Chronica*, AM 6095 (AD 602/603); JOHN OF NIKIU, *Historia*, CIII, 9. This case is particularly understable because is well attested by other sources (i.e. cfr. PRISCUS, *Historia*, frag. 23.3 -*Exc. de Leg. Rom*. 6-; frag. 41.2 -*Exc.de Leg. Rom.* 11-; PROCOPIUS, *Bellum gothicum*, III, 37, 6-7; GREGORY OF TOURS, *Historia francorum*, IX, 1, 16) that the envoys form usurpers were not provided with the same respect and privileges, and it was practice even not to receive them.
[272] Cfr. *Chronicon Paschale*, a. 614; SEBEOS, *Historia*, 38 (122-123); NICEPHORUS, *Breviarium*, 6.
[273] Cfr. *Chronicon Paschale*, a. 614; NICEPHORUS, *Breviarium*, 7.
[274] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum persicum*, I, 9, 1-20; PS. JOSHUA STLYLITE, *Chronica*, 80; THEOPHANES, *Chronica*, AM 5997 (AD 505/506).

In other occasions, it could be the direct result of cold murder. Sometimes it could be avoided, as the emperor Heraclius I did in June of 623,[275] when he was gathered with the khagan at Heraclea and the latter, surprisingly, drew his sword and tried to kill the emperor, who had to flee quickly back to Constantinople;[276] but others was inescapable, as when the Misimians[277] killed on two occasions the envoys sent by Justinian I. The first who suffered this was Soteric, sent to them in 556 with his own sons, Filagrius and Romulus, with the aim of collect the taxes. The former, who had previously mistreated the Misimians envoys, was murdered by them in response of his foolishness.[278] The following year (557), the envoys sent by Justinian I through the local commander Martinus in order to mollify them and also to prevent them from an alliance with the Persians, were wildly killed.[279]

However, this kind of abuses and nasty practices were not only a "barbarian" attribute. It is also well attested that the Romans recurred to this forbidden and contrary to law *praxis* in several times and, also, in a wider variety. In this way, although bribery was a quite usual practice, indeed a well-established one, within the Roman diplomacy, rejection of such an offer was unusual and even dangerous; as we see in the case of the papal envoys Ennodius, Peregrinus and Pulius, who in spring-summer of 517 were sent to Constantinople intending to finish with the known as Acacian schism. When they were in presence of the emperor Anastasius I, and their proposals were presented to him, the emperor, firmly defender of the Monophysite heresy, rejected them and tried to bribe the papal envoys in an attempt to buy the peace with the Pope Hormisdas (514-523) in his own terms. However, the envoys rejected the bribe. Then, the emperor, moved by anger, publicly dishonored them by expelling from the court and sent them, under escort, back to Rome in a ship, forbidding them to stop in any port.[280] Likewise, Justinian I kidnapped the own pope, Vigilius (537-555), for eight years in Constantinople, during which His Holiness had to suffer all kind of deprivations, included prison and torture, because of the controversy raised by the *Tria Capitula*. Only when the emperor achieved the papal support to their doctrinal view in 555 released him and allowed him to go back to Rome; but Vigilius would never reach the Eternal city, because he deceased in the journey back in June of the same year, in Sicily.[281] Fortunately, not all the envoys suffered the same fate when they were delayed against their will at Constantinople. For example, the same Justinian I withheld the Avar legates at the imperial court in the summer of 563 because he had become aware that the embassy was an excuse and, meanwhile, the khagan was planning an invasion. This gesture, obviously, did not please the khagan, but

[275] There is much controversy about the date of this event. *Chornicon Paschale* and NICEPHORUS place it in the aforementioned 623; meanwhile THEOPHANES puts it over 619.
[276] Cfr. *Chronicon Paschale*, a.623; THEOPHANES, *Chronica*, AM 6110 (AD 617/618); NICEPHORUS, *Breviarium*, 10. Instead of the killing of the emperor, the Khagan retained much men from the own retinue of the emperor, together with the imperial baggage.
[277] An ancient tribe from the mountains of Georgia subjected, in this period, to the authority of the Lazic king.
[278] Cfr. AGATHIAS, *Historiae*, III, 15, 6-9; 16, 1 and foll.
[279] Cfr. AGATHIAS, *Historiae*, IV, 15, 6-7.
[280] Cfr. *Liber Pontificalis*, 54. –Hormisdas-; *Collectio Avellana*, 126; 127; 128; 134; 135; 138.
[281] Cfr. THEOPHANES, *Chronica*, AM 6039 (AD 546/547); *Liber Pontificalis*, 61. -Vigilius-; VICTOR OF TUNNUNA, *Chronicon*, a. 544; *Collectio Avellana*, 83.

was useful to prevent his invasion; and, even, the emperor dismissed the envoys with generous gifts.[282]

Finally, to end with threats and harsh punishments, it can be also seen that death is also attested for foreign envoys carrying on their legations in Roman domains. Sometimes, as it happened with their Roman counterparts, it could be happily avoided, as the great king Kavadh I did itself in September 503, when Areobindus, Roman commander of Edessa, was not able to kill him in an interview they both had at the walls of the city;[283] or as Paulus, envoy of Khosrau I to the city of Antioch, did in the summer of 540, when he miraculously escaped from the furious antiochenes after saying to them the conditions for a peaceful surrender.[284] Other times, however, were not as favorable. For example, in 519, John, a papal legate, was murdered by the mob in his own house at Thessalonica, together with his entourage, by the instigation of the local bishop Dorotheus, contrary to the sign of the dispositions agreed between the new emperor Justin I and the pope Hormisdas with the intention to finish with the Acacian schism.[285] Equally, all the members of the Roman escort provided by Tiberius II Constantine to the Avar legates in 579 were murdered, together with the envoys, by the Slavs meanwhile they were traveling back to the khagan.[286] In c. 589-590, the envoys from Childebert II of Austrasia, Gripo (sent several times to Constantinople), Bodygisilus and Evantius, who were entrusted with the mission of going to the imperial court in order to negotiate with the emperor Maurice some issues concerning the situation of Italy and other business, were trapped in the middle of the Mediterranean by a huge storm, so they had to take refuge in Carthage. Once there, one of the servants of Evantius killed a tradesman, and when the Prefect of the city had notice of this, ordered to put them under guard and to investigate the crime; but the garrison of the city killed all of them except Gripo, who, after having clarified this matter with the Prefect, was sent to Constantinople in order to fulfill his duty. There, the emperor promised to the frank to investigate the crime according to the judgment of Childebert II himself.[287] There are also examples of extreme cruelty from the Roman side. In the summer of 626, during the siege Constantinople suffered by both, Sassanids and Avars, the Patriarch Sergius and the *Magister* Bonus, who had the supreme command in the absence of the emperor Heraclius I, who was fighting the Persian threaten in the East, tried to make an agreement with both sides. After the failing of the negotiations and, at the face of the disturbing possibility that the Avars could receive reinforcements from the other bank of the Bosphorus, they decided to send them both a clear message. In this way, one night, aware that some Persian envoys had crossed the strait in order to establish a deal with the own khagan, the Romans intercepted the Persians in the middle of the water, brought them ashore and mutilated two of them, while another one was murdered. After this vile act, their corpses were

[282] Cfr. MENANDER, *Historia*, V -*Exc. de Leg. Gent*. 4-; VICTOR OF TUNNUNA, *Chronicon*, a. 563.
[283] Cfr. PS. JOSHUA STYLITE, *Chronica*, 59; THEOPHANES, *Chronica*, AM 5997 (AD 504/505).
[284] Cfr. PROCOPIUS, *Bellum persicum*, II, 8, 4-6.
[285] Cfr. *Collectio Avellana*, 149; 150; 151; 156; 158; 159; 161; 192; 194; 195; 199.
[286] Cfr. MENANDER, *Historia*, XXV -*Exc. de Leg. Gent.* 31-.
[287] Cfr. PAUL THE DEACON, *Historia langobardorum*, III, 31; GREGORY OF TOURS, *Historia francorum*, X, 2-3.

sent to the khagan, showing that the Romans would not prostrate themselves to his threatens.[288]

Having seen nearly all the most prominent examples of non-observance of the law among both sides, Romans and "barbarians", and before considering its global significance, let's analyze the last kind of punishment that, maybe, could suffer an envoy: the exile/banishment.

5. *Interdictio aquae et igni*: it was possible to exile even banish an envoy?

The *exilium* or banishment, which depended on the degree of harshness, were based on the same juridical concept which had its origins in the juridical roman figure of *interdictio aquae et igni*, a practice known from the earliest times of the Roman republic and, originally, not regarded as a punishment against the hardest crimes. On those early times, the *exilium* could replace certain penalties imposed over an accused if he requested so; in other words, the condemned had the option of exchanging his penalty for a voluntary departing from the city of Rome, which could be temporal, or even permanent. Later, this possibility disappeared because this kind of penalty was beginning to be applied against those who have committed serious offenses against the state, such as treason or political corruption; as the *Lex Iulia de Maiestatis* did from the same crime.[289]

Throughout the empire this juridical concept experienced a significant worsening regarding its conditions. It looks like that was under the rule of the emperor Tiberius I (14-37) when the punishment became more strict, adding to it the notion of *deportatio*, which was an aggravation of the primitive *exilium*. It implied, in the extreme, the deportation of the condemned to a remote and desolated place (generally and island), as well as the losing of his citizenship and most of his possessions. Another concept which is attached to the *exilium* is the *relegatio*, difficult to define, although it looks like that it was the expulsion from the place of residence, nearly similar to the primitive *exilium*; indeed a softer kind of punishment than the *deportatio*.

All this notions will be included on the Late Roman legal compilations, such as the *Codex Theodosianus* or the *Digest*. By the sixth century, these penalties can be imposed on a wide range of offenses, faults and crimes. However, it looks like that this particular kind of penalty was not applied equally to all members of society. This is what in Roman law has been called as *dual system of penalties*, which in the Early Empire involved a smoothing in the grade of the sentence depending on the social class that an individual belonged; now, in the Late Antiquity, from the fourth and fifth centuries AD, the membership to one or other social status was which determined the sentence. Thereby, before a breach whose chastisement was the maximum penalty, the members of the privileged echelons of society, this is the *honestiores* (aristocracies in wide range), would not be condemned to death, but deported or relegated; whilst the rest of the

[288] Cfr. *Chronicon Paschale*, a. 626.
[289] Cfr. VALLEJO GIRVÉS M., *In Insulam Deportatio en el siglo IV d.C. Aproximación a su comprensión a través de sus causas, personas y lugares* (= VALLEJO GIRVÉS, *In Insulam*), in "Polis, Revista de ideas y formas políticas de la Antigüedad Clásica" 3 (1991), pp. 153-154.

social body of the empire, integrated in the *humiliores*, could be. Accordingly, the most part of the *leges* and judgments contained in the *Codex Theodosianus* or the *Digest* are referred to the *honestiores*; and this sort of convictions are attached, in the vast majority of cases, with a confiscation by the state, in different degrees according to the crime committed, of their properties. Therefore, in these times of deep transformations, the *honestiores* could be also being called *possessores* on the juridical compilations. However, some specific offenses, like religious ones, involved mandatorily the *exilium* as penalty, and no difference was made between the privileged and no-privileged ones.[290]

Thus, in the sixth century, exile (*exilium*) and banishment (*relegatio*/*deportatio*) can be considered as part of the same juridical concept, which was called originally *interdictio aquae et igni*. Nevertheless, we can distinguish some nuances between them. In this way, the *exilium* was primarily understood as an expulsion from the place of residence, a juridical act in which a new residence is not defined; while *deportatio*/*relegatio* involved not only the prohibition to continue residing in a particular place, but also the obligation to go to a particular location, normally a very distant and remote one, which could not be abandoned and which was reached after a journey under strict vigilance.[291]

Therefore, considering the *exilium* or *relegatio*/*deportatio* as the *summum supplicium* for the *honestiores* (apart from death, which could not be avoided in the case of crimes of lese-majesty), could be thought that ambassadors, as members of the prominent echelons of society, could be susceptible of being exiled or banished and suffer the severity which the penalty involved. To check if what has just been said it's true or not, some examples that can be found at the written sources will be considered below.

The first thing that should attract attention are the few cases in which can be seen clearly the existence of any kind of condemn to envoys in this way. Therefore, the most solid evidences are reduced to, mainly, four cases. The first one can be found in the Syrian city of Amida in January of 503. After the siege imposed to the city by Kavadh I the previous autumn, the Persian shah decided to give an opportunity to the peace, and so he sent a legate to the local assembly in order to surrender peacefully the city in exchange for an amount of money. The local envoys, Leontius, Cyrus and Paul, refused the proposal. Finally, the city fell into Sassanid hands. Ps. Joshua Stylite says that the misfortunes suffered by the local population caused a riot in which the two first aforementioned envoys were publicly humiliated, and suggests that the second, Cyrus, could even being banished from the city[292] as a punishment to his arrogance and negligence. The second one is limited only to a threat in this way, which could be used as a powerful tool to reach a particular end during negotiations. This did Justinian I to pope Agapetus I in 536, when he was at Constantinople trying to reach an agreement about Monophysitism with a notorious entourage, but the

[290] Cfr. VALLEJO GIRVÉS, *In Insulam*…, cit., p.155.
[291] Cfr. CRIFÓ G., *Exilica causa, quae adversus exulem agitur. Problemi dell'aqua et igni interdictio*, in VVAA, *Du châtiment dans la cité: supplices corporels et peine de mort dans le Monde Antique*, Paris 1984, pp. 453-497, *passim*; VALLEJO GIVÉS M., *Los ojos del viajero del exilio no ven. No sirven para ver: Experiencias de viajeros griegos y latinos desterrados (siglos IV-X)*, in CORTÉS ARRESE M. (ed.), *Caminos de Bizancio*, Cuenca 2007, p. 50.
[292] Cfr. PS. JOSHUA STYLITE, *Chronica*, VII, 4.a.

latter died at the imperial capital without any kind of consensus about this question[293]; and only can be said that, if so, he was exiled but to heaven.

The two remaining cases look like to be somewhat clearer. Both of them are located in Maurice's I reign (582-602), being the own emperor the main character. In the year 586 the emperor received Targitius at Constantinople, the envoy from the Avar khagan, habitually entrusted with the mission of conducting diplomacy with the imperial court. This time, however, while he was negotiating with the emperor, came to the imperial presence Bookolabra, a fugitive from the khagan, who informed Maurice that the latter was plotting against him and was decided to attack the empire as soon as possible. Feeling vexed and also betrayed by the *barbarii*, the emperor called Targitius to the court and, after telling him that he knew perfectly the real plans of his lord, banished him for six months to the isle of Chalcitis, having also threatened him with the penalty of death.[294] The second took place in the summer/autumn of 598. George, *Praefectus Praetori Orientis*, was entrusted by the emperor with the command of going to the Sassanid court, in which was Khosrau II (690-628) as king, and ensure the precarious peace that was between the two empires. Despite the good relationship between the two rulers,[295] some border issues with the local tribes had disturbed this good dealing and war was even imminent, as the disrespect to the Roman envoy shows. After having clarified all the matters and reach an agreement, George came back to Constantinople after being delayed in Persia for so long. The emperor, despite the success of the mission, could have exiled him because of having exceeded his competences as envoy.[296]

6. Conclusion: *non omne quod licet honestum est*

After having considered the different kind of punishments that could be suffered by envoys despite the existence of some juridical notions and well established practices that protected their status and even formed a notion of diplomatic immunity; and also the practice of *exilium*/*deportatio-relegatio* in some few but very significant cases, it's time to try to give them both a coherent meaning.

The *exilium*, in its various shapes and forms, as a characteristic roman practice derived from a complex law system, has been analyzed in the frame of the different diplomatic exchanges which had the Roman empire as main character, independently from its categories, senders or recipients. In this way, it has been noticed that this kind of penalty could not only be applied to roman envoys who had committed some sort of fault, but also to foreign diplomats who were in mission at roman soil and could be a serious threaten for the "national" security. Obviously, has noted above, these individuals had to belong to the most prominent spheres of the society; if not, other kind of penalties or punishments should be applied over them in spite of their theoretical immunity.

[293] Cfr. PS. ZACHARIAH, *Chronica*, IX, 19.d; THEOPHANES, *Chronica*, AM 6028 (AD 535/536); *Liber pontificalis*, 59. -Agapetus-; VICTOR OF TUNNUNA, *Chronicon*, a. 540; *Collectio Avellana*, 82; 88; 89; 91.
[294] Cfr. THEOPHYLACT, *Historia*, I, 8. 7-10.
[295] In fact Maurice I helped Khosrau II to get his crown with a direct collaboration between the two sides in the war against the usurper Bahram in the first years of the 90's.
[296] Cfr. THEOPHYLACY, *Historia*, VIII, 1.1.8.

It is noteworthy that there are so few mentions to exiled or banished diplomats in the written sources if we compare them, for example, with ecclesiastical personalities or public officials. Maybe this would not correspond to a failure of information of the authors, regarding that the sources noted, mainly, which was "estrange" or "exceptional" in the daily development of diplomatic exchanges; and even some writers specified this cases when they happened. Can be feasible thought that envoys were susceptible of committing other kind of faults that were punished with other type of chastisements; or simply that they were loyal to the protocol and well established rules of behavior, and were only limited to the correct fulfillment of their mission in order to be promoted and achieve public recognition and an increase of their status in most occasions. In any case, failure in a diplomatic legation never involved neither exile nor banishment as an applicable penalty; it had to be linked to other sort of crimes. Thus, can be concluded that *exilium* had no relevant significance in the development of most diplomatic exchanges during the "long sixth century".

In relation with the wide range of physical and moral punishments that could be applied to the envoys sent on legation, regardless of their "nationality" or status, the first clear evidence is that this kind of abuses were practiced by both, Romans and non- Romans, and the ways they were applied and the degree of cruelty were very similar. Although many of the roman sources of the period focus their attention on the barbarian cruelty in order to continue with the traditional vision of brutality and lack of civilisation of the diverse non-Roman cultures of the Mediterranean basin and also more distant ones, others are more equable and closer to the reality. These ones, combined with other kind of informations from the former Western Roman empire, Syria or Armenia, show us that also the Romans were capable of this genre of atrocities; despite of the existence of a well attested juridical rule which, based both on the custom and in some legal and religious concepts of the Greco-Roman Classical World, which drawn the framework for the safe conducting of diplomatic exchanges and with enough guaranties to be almost a daily reality between very distant and different states.

In spite of the existence of these manifest violations of the law, which are undeniable, in the vast majority of cases the observance of both, law and custom, prevailed. Otherwise, could not be understood the intensity and the complex development of diplomatic exchanges and political communication, and also the intense net of interactions which was woven among very different states along this period. However, it should not be forgotten that, although it was a secondary reality, existed, and was executed nearly with the same intensity by both sides; with the aggravating which it supposed for the Romans because of going against the own law and violating the most elemental right for an envoy or any companion of his entourage: de diplomatic immunity.

It should be also noted that these punishments took place, mainly, in very particular situations and under a quite well certain circumstances. Thus, the perfect backdrop for the immunity to be violated was the existence of a conflict between states or the intention for this to happen. In this way, those sorts of abuses could send to his counterpart a very clear and powerful message: that war was wanted needed or even was a necessity. It should not be forgotten that violence was a mighty way of expression in Late Antiquity, and would not be

unreasonable to observe that envoys, as representative of the sending power itself, could suffer public humiliation, torture, prison or even death as they were performing such a personification; in principal, this would be a "legitimate" way of proclaiming a conflict as other.

This should be differentiated from the compromised and particular frame that religious matters involved. In this case, it is feasible to think that, besides that the ostentation of a religious charge was not an extra guarantee of diplomatic immunity, the non-respect of the law was guided to support the imperial or papal religious policies. It should be regarded that religion was, perhaps, the mightiest instrument that a sovereign could have in Late Antiquity to rule properly the state, and the people's support to him and even the development of any kind of initiative was nearly subordinated to the religious peace and it's observance by kings and emperors. Therefore, when conflicts between the eastern and western Christian communities aroused in the last decades of the fifth and the firsts of the sixth centuries, mainly because of the Monophysitism, the pope and the emperor were between them and, as heads of their respective communities, were obligated to reach an agreement. Sometimes, emperors like Anastasius I or Justinian I used these coactive methods in order to impose their visions, not as an end themselves. Therefore, can be rightly thought that, in this particular context, punishments and threats were a way, indeed a very effective one, of reaching the emperors will in negotiations; a way, not an end.

As has been several times noticed, this sort of non-observances of the law were committed by both sides, and even suffered by envoys of the both sides. It can be observed that, in both cases, envoys were threatened, vexed or killed by the counterparts with which their states have closer relations in a diplomatic way. In the case of the Romans, the Sassanids and the Avars were them more usual punishers; while in the case of the other envoys sent to the imperial court, also Sassanids and the papal legates were who suffered most at Roman hands. Anyway, regardless the side this phenomenon it's observed, can be noted that this kind of punishments never were applied as a consequence of failure in a diplomatic legation. Regarding that there are some very particular exceptions, we tend to think that the breakdown of negotiations was within the normal parameters of any kind of legation, so was contemplated as an inherent risk of the diplomatic performance and only was sanctioned when something left the usual channels.

Finally, I want to finish this paper pointing out that further investigations are necessary to deal with some important questions which are not solved yet. We are aware of the difficulty that the interpretation of the written sources involves and that our sources of information are very narrow compared with other areas or subjects of Late Antique history, but this should not be an excuse for the lack of interest regarding the Early-byzantine diplomacy among the specialists. Therefore, I think that we must continue in the direction started in the last decades of the previous century, reading over and over again the sources we have and, combined with the existing works, try to respond to some unsolved questions and to give new replies, if we are able and it's possible, to others that only have been partially answered.

Bibliography. Primary sources.

BLOCKEY R.C. (a cura di), *Malchus of Philadelphea, The Fragmentary Classicizing Historians of the Later Roman Empire: Eunapius, Olimpiodorus, Priscus and Malchus*, Liverpool 1981, 2 vols.

BLOCKEY R.C. (a cura di), *Priscus of Panium, The Fragmentary Classicizing Historians of the Later Roman Empire: Eunapius, Olimpiodorus, Priscus and Malchus*, Liverpool 1981, 2 vols.

BLOCKEY R.C. (a cura di), *Menander the Guardsman, The History of Menander the Guardsman*, Liverpool 1985.

CHARLES R.H. (a cura di), *John of Nikiu, The Chronicle of John, Bishop of Nikiu*, Oxford 1916.

DAVIS R. (a cura di), *Liber Pontificalis*, Liverpool 1989.

DENNIS G.T. (a cura di), *De Re Strategica, Three Byzantine Military Treatasies*, Washington 1985.

FLORES RUBIO J.A. (a cura di), *Procopius of Cesarea, Historia de las guerras. Libros V-VI. Guerra gótica*, Madrid 2007.

FRIDH A.J. (a cura di), *Variarum Libri XII*, Turnhout 1973, vol. 96.

GARCÍA ROMERO F.A. (a cura di), *Procopius of Cesarea, Historia de las guerras. Libros I-II. Guerra persa*, Madrid 2000.

GARCÍA ROMERO F.A. (a cura di), *Procopius of Cesarea, Historia de las guerras. Libros III-IV. Guerra vándala*, Madrid 2000.

GARCÍA ROMERO F.A. (a cura di), *Procopius of Cesarea, Historia de las guerras. Libros VII-VIII. Guerra gótica*, Madrid 2007.

GEORGE J. (a cura di), *Venantius Fortunatus, Venantius Fortunatus: Personal and Political Poems*, Liverpool 1995.

GÓNZALEZ CUENCA J. (a cura di), *Isidore of Seville, Etymologiae*, Salamanca-Madrid 1983, 2 vols.

GREATEX G. et AL. (a cura di), *Ps. Zachariah Rethor, The Chronicle of Pseudo-Zachariah Rethor. Church and war in Late Antiquity*, Liverpool 2010.

GREENWOOD T. – HOWARD-JOHNSTON J. – THOMPSON R.W. (a cura di), *Sebeos, The Armenian History attributed to Sebeos*, Liverpool 1999, 2 vols.

GUENTHER O. (a cura di), *Epistulae Imperatorum Pontificum aliorum (Collectio Avellana)*, Vienna 1895, vol. XXXV.

GUNDLACH W. (a cura di), *Epistulae Merowingici et Karolini Aevi (Epistulae Austrasicae)*, Berlin 1892, vol. I.

HERRERA ROLDÁN P. (a cura di), *Paul the Deacon, Historia de los Longobardos*, Cádiz 2006.

JEFFREYS E. et AL. (a cura di), *John Malalas, The Chronicle of John Malalas*, Melbourne 1986.

LATOUCHE R. (a cura di), *Gregory of Tours, Historie des Francs*, Paris 1995.

MANGO C. (a cura di), *Nicephorus, Short History*, Washington 1990.

MANGO C. et AL. (a cura di), *Theophanes Confessor, The Chronicle of Theophanes Confessor. Byzantine and Near Eastern History, A.D. 284-813*, Oxford 1997.

MOMMSEN T. (a cura di), *Victor of Tunnuna, Monumenta Germaniae Historica, Chronica Minora saec. IV.V.VI.VII (Chronica)*, Berlin, 1892, vol. II.

MOMMSEN T. (a cura di), *Gelasius I (pope), Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquisimi (Epistulae),* Berlin 1892, vol. XII.

NORBERG D. (a cura di), *Gregorius I Magnus, Registrum Epistolarum*, Leipzig 1982, vols. 140, 140A, 176.

ORTEGA VILLARO B. (a cura di), *Agathias, Historias*, Madrid 2008.

PAYNE SMITH M.A. (a cura di), *John of Ephesus, The third part of the Ecclesiastical History of John, Bishop of Ephesus*, Oxford 1860.

REISKE J.J. (a cura di), *Constantine VII Porfirogenetos, De Ceremoniis Aulae Byzantinae*, Bonn 1829, 2 vols.

SIGNES CODOÑER J. (a cura di), *Procopius of Cesarea, Historia Secreta*, Madrid 2000.

TROMBLEY F.R. – WATT J.W. (a cura di), *Ps. Joshua Stylite, The Chronicle of Ps. Joshua Stylite*, Liverpool 2000.

WALLACE-HADRILL J.M. (a cura di), *Ps. Fredegar, The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar with its Continuations*, Oxford 1960.

WHITBY M. – WHITBY M. (a cura di), *Theophylact Simocatta, The History of Theophylact Simocatta,* Oxford 1986.

WHITBY M. – WHITBY M. (a cura di), *Chronicon Paschale 284-628 AD*, Liverpool 1989.

WHITBY M. (a cura di), *Evagrius Scholasticus, The Ecclesiastial History of Evagrius Scholasticus*, Liverpool 2000.

Secondary sources.

ARANGIO RUIZ V., *Historia del Derecho Romano*, Madrid 1980.

BEDERMAN D.J., *International Law in Antiquity*, Cambridge 2001.

CHRYSOS E., *Byzantine Diplomacy, A.D. 300-800: Means and Ends*, in SHEPARD J. - FRANKLIN S. (edd.), *Byzantine Diplomacy*, Aldershot 1992, pp. 25-39.

CRIFÓ G., *Exilica causa, quae adversus exulem agitur. Problemi dell'aqua et igni interdictio*, in VVAA, *Du châtiment dans la cité: supplices corporels et peine de mort dans le Monde Antique*, Paris 1984, pp. 453-497.

FERNÁNDEZ DELGADO A. - MARTÍNEZ JIMÉNEZ J. - TEJERIZO GARCÍA C., *New and old elites in the Visigothic kingdom (AD 550-650)*, in VAN DER WILT E. - MARTÍNEZ JIMÉNEZ J. (edd.), *Tough Times: The Archeology of Crisis and Recovery. Proceedings of the GAO annual conferences 2010 and 2011*, Oxford, forthcoming.

FERNÁNDEZ DELGADO A., *Ab ore ad audem: viajes, diplomacia y embajadores en Occidente durante la era de Justiniano*, in BRAVO G. and GONZÁLEZ SALINERO R. (edd.), *Ver viajar y hospedarse en el mundo romano. Actas del IX Coloquio de la Asociación Interdisciplinar de Estudios Romanos*, Madrid 2012.

IDEM, *De Re Diplomatica cum Barbariis*, forthcoming.

GILLETT A., *Envoys and Political Communication in the Late Antique West, 411-533*, Cambridge 2003.

HANRAHAN N., *A History of Diplomatic Immunity and the development of International Organization Immunity*, http://www.caio-ch.org, 2005, pp. 1-14.

KASSER M., *Ius Gentium*, Granada 2004.

KAZHDAN A., *The Notion of Byzantine Diplomacy*, in SHEPARD J. - FRANKLIN S. (edd.), *Byzantine Diplomacy*, Aldershot 1992, pp. 3-21.

LEE A.D., *Information and Frontiers: Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge 1993.

LUTTWAK E.N., *The Grand Strategy of the Byzantine Empire*, Cambridge-Massachusetts 2009.

MAAS M., *Roman Questions Byzantine Answers: Contours of the Age of Justinian*, in IDEM (ed.), *The Cambridge Companion to the Age of Justinian*, Cambridge 2005, pp. 3-31.

MARTINDALE J.R., *Prosopography of the later Roman Empire*, Cambridge 1980-1992, vols. II and III.

OBOLENSKY D., *The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy*, Actes du XII Congrès International d'Études Byzantines, (Ochride, 10-16 septembre 1961), Belgrade 1961, II, pp. 45-61.

ROSS M.S., *Rethinking Diplomatic Immunity: A Review of Remedial Approaches to Address the Abuses of Diplomatic Privileges and Immunities*, in "*American University International Law Review*" 4 (1989), pp. 173-205.

VALLEJO GIRVÉS M., *In Insulam Deportatio en el siglo IV d.C. Aproximación a su comprensión a través de sus causas, personas y lugares*, in "Polis, Revista de ideas y formas políticas de la Antigüedad Clásica" 3 (1991), pp. 153-167.

IDEM, *Los ojos del viajero del exilio no ven. No sirven para ver: Experiencias de viajeros griegos y latinos desterrados (siglos IV-X)*, in CORTÉS ARRESE M. (ed.), *Caminos de Bizancio*, Cuenca 2007, pp. 47-73.

Porphyra. *Confronti su Bisanzio*, 1
a cura di Elodie Guilhem
ISSN 2240-5240

INTERPRETER LE *DE SIGNIS* DE NICETAS CHONIATES, OU LE DOUBLE JEU DES APPARENCES.[297]

Stanislas Kuttner-Homs

Lorsque dans son essai *Byzantine Literature as a Distorting Mirror*, Cyril Mango insiste sur les difficultés et les dangers pour l'historien d'utiliser la littérature byzantine de haut-langage,[298] à la tête de laquelle il place Anne Comnène et Nicétas Chôniatès, il met en évidence une donnée très particulière de notre perception moderne de la littérature en général et de l'historiographie en particulier, à savoir : le lien à la réalité. Pour Cyril Mango, la difficulté vient des choix opérés par les auteurs grecs médiévaux qui contribuent à créer ce que Corinne Jouanno a nommé « *une littérature de faux-semblant* ».[299] Ces auteurs réalisent leur premier choix dans la masse des événements historiques, à préférer tel événement plutôt que tel autre, au gré des enjeux politiques et idéologiques. Leur second choix opère, lui, dans la manière de transmettre et de narrer les événements historiques sélectionnés : selon nos critères modernes, l'art des portraits peut paraître souvent trop fait pour noircir ou embellir les personnages historiques, les *ekphraseis* nous semblent trop merveilleuses ou trop peu précises pour nous permettre de retrouver l'exact plan de tel palais ou la façade de telle église telle qu'elle fut réellement.

À la suite du colloque qui s'est tenu à Birmingham, en 2010, sur l'Historiographie comme littérature à Byzance[300], il est un troisième choix, en plus des deux relevés par Mango, qui peut être prêté aux auteurs byzantins et qui paraît pouvoir être résumé par : « parler de littérature en même temps qu'écrire l'Histoire ». Il ne s'agit pas là d'un simple jugement esthétique, comme le fait d'écrire *bien* l'Histoire, d' « avoir du style », mais bien d'un jugement poétique : faire œuvre de théoricien de la littérature en même temps qu'œuvre d'historien. Ce procédé, dans lequel nous subsumons plusieurs notions des poéticiens modernes (métadiscours, mise en abyme, réfléxivité, récursivité, procédé spéculaire, autocitation, intratextualité), est ce que nommons « autoréférence » ; l'autoréférence étant la capacité d'un système à faire référence à lui-même. En ce qui concerne la littérature byzantine, Margaret Mullett, dans une conférence dédiée aux enjeux de la composition d'une Histoire de la littérature byzantine, remarquait qu'une introduction à une telle Histoire devrait commencer par l'exposition « *des principes qui sous-tendent la littérature byzantine ainsi que de sa remarquable capacité réflexive et autoréférentielle* »,[301] mettant ainsi en

[297] Cet article pourtant bref est néanmoins redevable à beaucoup de personnes. Nos remerciements s'adressent avec une attention toute spéciale et chaleureuse à Anne Lapasset et Jérôme Bastick, pour leurs relectures pleines d'acribie et leurs remarques d'une pertinence rare, à Audren Le Coz, pour la joie que nous partageons avec lui à lire et commenter le *De signis*, à Rémi Fargeat, pour avoir accepté d'adjoindre son pinceau à la plume de Nicétas, et aux administrateurs du projet Byzantium1200 pour nous avoir permis d'illustrer ces lignes d'une de leurs reconstitutions virtuelles en trois dimensions des statues de l'Hippodrome.

[298] MANGO C., *Byzantine Literature as a Distorting Mirror*, Oxford 1975, p. 4.

[299] JOUANNO C., *L'ekphrasis dans la littérature byzantine d'imagination*, thèse, dir. J. Bompaire, Univ. de la Sorbonne, Paris 1987 [inédite].

[300] MACRIDES R. (éd.), *History as Literature in Byzantium*, Aldershot, 2010.

[301] MULLETT M., *New Literary History of Byzantine Literature : a worthwhile Endeavour ?*, in ODORICO P. - AGAPITOS P. (éds), *Pour une « nouvelle » Histoire de la littérature byzantine*, actes du colloque international philologique, (Nicosie 25-28 mai 2000), Paris 2000, pp. 37-60 : p. 59 : « *The question of openness of Byzantine literature itself to*

évidence ce qu'une telle hypothèse de recherche peut avoir de primordial dans l'étude des textes. Stratis Papaioannou, sur la question même de l'historiographie, a pour sa part mis en lumière, dans son article consacré à l'esthétique de l'historiographie byzantine, les principaux traits métahistoriques de nos sources : il remarque ainsi que dans leurs proèmes, les auteurs grecs médiévaux discourent, de manière réflexive, sur comment écrire l'histoire.[302]

En ce sens, l'œuvre historique de Nicétas Chôniatès est un bon terrain d'investigation : on sait que ses qualités d'historiographe ont été louées par Alexander Kazhdan dans son introduction à la traduction italienne de l'*Histoire*,[303] ses qualités de narrateur par Stephanos Efthymiadis dans un colloque donné sur Nicétas en 2007 à l'université Koç d'Istanbul,[304] et ses qualités littéraires, son « style » pourrait-on dire, ont fait songer tous ceux qui l'ont abordé à un mélange étrange et virtuose du vocabulaire de Huysmans, de la syntaxe de Mallarmé et du phrasé de Proust. Aussi avons-nous retenu pour cette étude le morceau de bravoure de l'*Histoire*, celui qui répond le mieux aux standards de la prose d'art la plus contrainte et la plus complexe, le *De signis*.[305]

Le *De signis* constitue un catalogue de descriptions des statues antiques de Constantinople fondues vers 1206 par les croisés, afin d'obtenir le numéraire dont été dépourvu l'empire latin récemment fondé. Le texte commence par un portrait au vitriol du patriarche latin de Constantinople, fraîchement débarqué de Venise[306] ; puis il évoque les pillages des tombes impériales dans l'église des Saints-Apôtres,[307] la mise à bas du ciborium de Sainte-Sophie[308] et enfin la destruction des multiples statues qui ornaient les *fora* et l'hippodrome, parmi lequelles nous pouvons citer un Héraklès de Lysippe,[309] une statue d'Hélène de Troie[310] ou un mystérieux cadran solaire attribué à Apollonios de Tyane composé d'un aigle emportant dans ses serres un serpent[311]. L'ensemble s'achève par l'*ekphrasi*s d'un groupe de bronze figurant le combat à mort de deux animaux difficilement identifiables – peut-être un crocodile et un hippopotame -, pour lesquels « *commune […] était la lutte, commune la défense, égale la victoire, identique la mort* ».

others cultures and literatures should be considered, not by bolt-on chapters, but by considering translations at every relevant stage, and metaphrasis might be coupled with mimesis at an introductory stage demonstrating underlying principles and the remarkable self-referential reflexivity of Byzantine literature ».

[302] PAPAIOANNOU S., *The aesthetics of history: from Theophanes to Eustathios*, in MACRIDES R. (éd.), *History as Literature in Byzantium*, Aldershot 2010, pp. 3-21.

[303] MAISANO R., van DIETEN J.-L., (édd. comm.), PONTANI A. (trad.), *Niceta Coniata : Grandezza e catastrofe di Bizanzio*, Firenze 1994-1999 : KAZHDAN A., *Introduzione*, pp. IX-LV.

[304] EFTHYMIADIS S., *Niketas Choniates : the Writer*, in SIMPSON A. - EFTHYMIADIS S. (dir.), *Niketas Choniates : A Historian and a Writer*, Genève 2009, pp. 35-58.

[305] Nous utiliserons pour ce travail l'édition de van DIETEN J.-L., *Nicetae Choniatae Historia*, Berlin 1975, pp. 647-655. Les références textuelles renvoient à cette édition comme suit : n° de page-n° de ligne. Les traductions récentes du *De signis* sont celles de MAGOULIAS H., *O City of Byzantium : the Annals of Niketas Choniates*, Detroit (Mich.) 1984 ; GRABLER F., *Abenteurer auf dem Kaiserthron*, III, Graz-Wien-Köln 1958. Nous partageons le mérite des traductions françaises du *De signis* placées ci-dessous avec Audren Le Coz.

[306] NIC. CH., *Hist*., 647, 4-18.

[307] NIC. CH., *Hist*., 647, 19-648, 31.

[308] NIC. CH., *Hist*., 648, 32-34.

[309] NIC. CH., *Hist*., 649, 84-650, 9.

[310] NIC. CH., *Hist*., 652, 58-653, 4.

[311] NIC. CH., *Hist.*, 651, 32-57.

Cette image finale du *De signis* permet à notre auteur de mettre explicitement en abyme la situation des Byzantins et des Latins à cette époque, tous enferrés dans une guerre entre chrétiens. La présence du métadiscours autorise à se demander si d'autres mécanismes autoréférentiels ne sont pas à l'œuvre dans le texte de Nicétas, de manière implicite, mais cependant repérables par un ensemble de signes formels et stylistiques. Ainsi, plutôt qu'une interprétation thématique du *De Signis*, ainsi que le fait Titos Papamastorakis en recherchant les possibles lectures politiques et morales du texte,[312] il s'agira davantage de proposer une herméneutique formelle. Celle-ci s'appuiera sur deux des *ekphraseis* qui terminent le catalogue ; l'une décrivant le moyen de gagner une course de char,[313] l'autre une statue féminine que l'on a identifiée à une Victoire.[314] Il s'agit avant tout de montrer la persistance, à l'époque byzantine, de deux Formes, ou deux traditions de composition littéraire, héritées semble-t-il de l'Âge archaïque, que nous désignerons en suivant les travaux de Martin Steinrück[315] par Forme ronde et Forme sérielle.

Afin de bien expliciter ce que ces deux notions recouvrent, nous partirons d'un extrait de la *Rhétorique* d'Aristote :

ARISTOTE, *Rhétorique*, III, 9 (1409a24-1409b6)[316]

τὴν δὲ λέξιν ἀνάγκη εἶναι ἢ εἰρομένην καὶ τῷ συνδέσμῳ μίαν, ὥσπερ, αἱ ἐν τοῖς διθυράμβοις ἀναβολαί, ἢ κατεστραμμένην καὶ ὁμοίαν ταῖς τῶν ἀρχαίων ποιητῶν ἀντιστρόφοις.

ἡ μὲν οὖν εἰρομένη λέξις ἡ ἀρχαία ἐστὶν· « Ἡροδότου Θουρίου ἥδ' ἱστορίης ἀπόδειξις » (ταύτῃ γὰρ πρότερον μὲν ἅπαντες, νῦν δὲ οὐ πολλοὶ χρῶνται). λέγω δὲ εἰρομένην ἣ οὐδὲν ἔχει τέλος καθ' αὑτὴν, ἂν μὴ τὸ πρᾶγμα τὸ λεγόμενον τελειωθῇ. ἔστι δὲ ἀηδὴς δία τὸ ἄπειρον. τὸ γὰρ τέλος πάντες βούλομαι καθορᾶν. διόπερ ἐπὶ τοῖς καμπτῆρσιν ἐκπνέουσι καὶ ἐκλύονται. προορῶντες γὰρ τὸ πέρας οὐ κάμνουσι πρότερον. ἡ μὲν οὖ εἰρομένη τῆς λέξέως ἐστιν ἥδε.

κατεσραμμένη δὲ ἡ ἐν περιόδοις. λέγω δὲ περίοδον λέξιν ἔχουσαν ἀρχὴν καὶ τελυετὴν αὐτὴν καθ' αὑτὴν καὶ μέγεθος εὐσύνοπτον. ἡδεῖς δ'ἡ τοιαύτη καὶ εὐμαθής, ἡδεῖς μὲν διὰ τὸ ἐναντίως ἔχειν τῷ ἀπεράντῳ, καὶ ὅτι ἀεί τι ἔχειν ὁ ἀκροατὴς καὶ πεπεράνθαι τι αὑτῷ, τὸ δὲ μηδὲν προνοεῖν μηδὲ ἀνύειν ἀηδές; εὐμαθὴς δὲ ὅτι εὐμνημόνευτος…

Le style est nécessairement soit sériel, et ce par une seule conjonction, comme les préludes des dithyrambes, soit bouclé et semblable aux antistrophes des anciens poétes.

[312] PAPAMASTORAKIS T., *Interpreting the* De signis *of Niketas Choniates*, in SIMPSON A. - EFTHYMIADIS S. (dir.), *Niketas Choniates : A Historian and a Writer*, Genève 2009, pp. 209-224.
[313] NIC. CH., *Hist.*, 653, 17-25.
[314] NIC. CH., *Hist.*, 653, 5-17.
[315] STEINRÜCK M., *Kranz und Wirbel : Ringkompositionen in der Büchern 6-8 der Odyssee*, Hildersheim 1997. Sur le même sujet : IDEM, *La structure annulaire : le fragment d'un discours et sa bibliographie*, in "Chronozones" 3 (1997), pp. 60-73 ; *Haltung und Rhetorische Form, Tropen, Figuren und Rhythmus in der Prosa des Eunap von Sardes*, Hildesheim 2004 ; *Der reihende Prosastil (eijromevnh) und sein Verhältnis zur Periode*, in "Rheinisches Museum" 147 (2004), pp. 109-135 *; L'Âge de fer se termine : la forme catalogique chez Eunapes de Sardes*, in "Kernos" 19 (2006), pp. 193-200.
[316] Nous suivions l'édition de KASSEL R. (éd.), *Aristotelis Ars Rhetorica*, Berlin 1976. Nous traduisons.

Le style sériel est le style ancien : « D'Hérodote de Thourios voici de l'enquête l'exposé… » *(en effet, tout le monde l'utilisait primitivement, mais aujourd'hui rares sont ceux qui s'en servent) ; j'appelle sériel le style qui n'a pas de fin en soi, à moins que le contenu énoncé ne soit terminé. Il ne produit pas de plaisir, car il n'est pas délimité ; or tout un chacun désire voir nettement le terme ; c'est pour cette raison précisément que les coureurs lorsqu'ils arrivent aux bornes, halètent et se relâchent : tant qu'ils ont la limite devant les yeux, ils ne diminuent par leur effort avant de l'avoir atteinte. Tel est le style sériel.*

Le style bouclé est celui qui est composé en périodes ; j'appelle période une phrase qui a un début et une fin en elle-même, et une étendue que l'on peut embrasser d'une seul regard. Une telle phrase est agréable et facile à comprendre, agréable parce qu'elle est le contraire de ce qui n'a pas de limites, et parce que l'auditeur a toujours l'impression de tenir quelque chose de conclu en soi, et qu'il est désagréable de ne rien voir par avance et de ne rien achever ; elle est facile à comprendre parce qu'elle est facile à mémoriser…

Dans cet extrait, le philosophe essaye de catégoriser l'existence de deux styles (*lexeis*) qui sont opposés, en leur attribuant à chacun des caractéristiques propres à les distinguer.

Ainsi, le premier style, l'*eiroménè lexis*, que nous traduisons par « style sériel », fonctionne sur la base de la conjonction ; mais, outre la conjonction en tant qu'outil grammatical, il faut entendre ici le lien qui rattache les unes aux autres les idées qu'un texte peut développer successivement.[317] Ce style est, par exemple, celui d'Hérodote : dans son œuvre historique, les idées sont coordonnées de manière logique, de façon à ce que les éléments du discours s'appellent mutuellement dans leur succession ; par exemple, dans une séquence 1-2-3-4, 1 convoque 2, qui à son tour appelle 3 et ainsi de suite, jusqu'à l'infini : « *j'appelle sériel le style qui n'a pas de fin en soi* » dit le philosophe. Ce n'est ni plus ni moins que le style catalogique, tel que Sylvie Perceau l'a analysé dans son ouvrage sur la communication en catalogue dans l'épopée homérique[318] : selon Sylvie Perceau – et elle l'annonce dès l'introduction de son ouvrage - le catalogue n'est pas à entendre au sens contemporain de série ou de liste, ce qui serait un truisme, mais bien de forme littéraire[319].

Le second style, quant à lui nommé *katestramménè lexis*, que nous traduisons par « style bouclé », vise à autre chose que la coordination : il s'efforce de replier la phrase sur elle-même en lui imprimant un mouvement antithétique ; ainsi, dans la séquence 1-2-3-4-5, 1 renvoie à 5, 2 renvoie à 4, le tout avec un élément unique pour axe, l'élément 3, qu'Aristote nomme kampthvr « pivot ».[320] Ce mouvement chiastique est porté par le nom même de ce style, katastrevfw désignant bien le fait de « mettre sens dessus dessous ». Un tel style,

[317] DUFOUR M. – WARTELLE A. (édd. trad. comm.), *Aristote : Rhétorique*, Paris 1932-1973, p. 58 n. 4.
[318] PERCEAU S., *La Parole vive : la communication en catalogue dans l'épopée homérique*, Louvain-Paris-Dudley (Mss.) 2002. On se reportera aussi aux travaux de KRISCHER T., *Formale Konventionen der Homerische Epich*, Munich 1971 ; PERRY B.E., *The Early Greek Capacity for Viewing Things Separately*, in "Transactions of the American Philological Association" 68 (1937), pp. 403-427.
[319] PERCEAU S., *La Parole vive*, cit., pp. 1-3.
[320] DUFOUR M. – WARTELLE A. (édd. trad. comm.), cit., p. 58 n. 4.

nous dit le philosophe, est composé de *périodes*, ce qui nous permet de réévaluer notre perception de la notion de « période » dans son sens antique : plus qu'une longue phrase, comme on le lit régulièrement, une période semble être, dans la théorie rhétorique, une structure annulaire, une *Ringkomposition*, telle que Pierre Chiron et Martin Steinrück l'ont appréhendé dans leurs travaux successifs sur la question[321].

Pour bien faire comprendre à ses disciples ce qu'est une période, Aristote utilise l'image de la course double (divauloV) : « *c'est pour cette raison précisément que les coureurs lorsqu'ils arrivent aux bornes, halètent et se relâchent : tant qu'ils ont la limite devant les yeux, ils ne diminuent par leur effort avant de l'avoir atteinte* ». Au cours de la course double, l'athlète antique, après avoir dépassé la borne qui marque le terme de la *spina* du stade, sait qu'il lui reste une moitié toute semblable à la première à parcourir. Cette métaphore semble servir au Stagirite pour signaler l'absence de limites du style sériel, car ce dernier, dépourvu *kamptèr* perceptible et perçue, empêche de savoir jamais quand il se terminera.

Quoiqu'il soit difficile de soutenir que la *Rhétorique* d'Aristote ait été lue par les élites de l'empire byzantin,[322] il n'en faut pas moins constater que le *De signis* semble signaler et maintenir cette tradition littéraire double. Et de fait, la description des moyens de gagner une course de char paraît être un métadiscours tiré directement de la *Rhétorique* ; car, lorsque Nicétas mentionne les statues d'auriges qui se dressaient dans l'hippodrome et que les nouveaux maîtres de l'empire firent partir à la fonte, il évacue le trait constitutif du *De signis* : la description d'œuvre d'art. En effet, dans cet extrait, les statues d'auriges servent de prétexte à parler du déroulement d'une course, sans que le lecteur ne soit mieux renseigné sur leur nombre, leur emplacement ou leur conformation :

NIC. CH., *Hist.*, 653, 17-25.

Μετὰ δὲ εἴκασμα τουτὶ ἄγχιστα τοῦ τετρώρων ἑῴου καμπτῆρος, ὃς ἐπεκέκλητο τοῦ Ῥουσίου, ἁρματηλάται ἄνδρες ἀνεστήλωντο, τῆς διφρευτικῆς προγράμματα δεξιότητος μόνον οὐχὶ διαπρυσίως τῇ νύσσῃ μὴ ἐφεῖναι τὰ χαλινά, ἀλλ' ἐγκλίνειν ἀνασειρασμῷ τοὺς ἵππους καὶ συνεχεῖ καὶ σφοδροτέρῳ χρῆσθαι τῷ μύωπι, ὅπως περικλώμενοι τῆς νύσσης ἐχόμενα ἐῶσι τὸν συντρέχοντα ἀντίτεχνον τὴν ἐκ περιόδου ἐλᾶν καὶ ὕστατον ἔρχεσθαι, κἂν ἵππους δρομικωτέρους ἡνιοχῇ καὶ τὴν ἁμιλλητήριον τέχνην ὁρῷτο εὐπαίδευτος.

[321] Les travaux de P. Chiron sur le sujet sont particulièrement éclairants : CHIRON P., *Organicité et composition en anneau. Les liens entre exorde et épilogue dans la rhétorique ancienne*, in BUREAU B. - NICOLAS C. (édd.), *Commencer et finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, Lyon 2008, vol. 1, p. 253-268 ; *Un rhéteur méconnu : Démétrios (Pseudo-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations du style à l'époque hellénistique*, Paris 2001, pp. 79-105 ; *La période chez Aristote*, in BÜTTGEN PH. - DIEBLER S. - RASHED M. (édd.), *Théories de la phrase et de la proposition, de Platon à Avérroès*, Paris 1999, pp. 103-130.

[322] Il semblerait que les élites byzantines aient continué de pratiquer les textes métaphysiques, mais non pas ceux sur les végétaux et les animaux, et d'autant moins la *Rhétorique* et la *Poétique*, préférant à ces dernières les traités d'Hermogène le Rhéteur (IIe-IIIe s.). Notons toutefois qu'Anne Comnène commanda au XIIe s. un commentaire de ces ouvrages négligés par la tradition médiévale, mais le seul commentaire de la *Rhétorique* mentionné pour cette époque nous est perdu. Pour cette question de philologie et d'esthétique, nous renvoyons à SCHOULER B., *La définition de la rhétorique dans l'enseignement byzantins*, in "Byzantion" 65 (1995), pp. 136-175 ; BROWNING R., *An unpublished funeral oration on Anna Comnena*, in SORADJI R., *Aristotle transformed: the ancient commentators and their influence*, London 1990, pp. 393-406 ; CONLEY T.M., *Aristotle's* Rhetoric *in Byzantium*, in "Rhetorica" 8/1 (1990), pp. 29-44 ; OEHLER K., *Aristotle in Byzantium*, in "Greek, Roman and Byzantine Studies" 5 (1964), pp. 133-146.

Après cette statue, tout près de la borne Est des quadriges, celle qui était appelé « des Rouges », des statues d'auriges se dressaient, tableaux d'habileté à la course, faisant savoir presque explicitement par la disposition de leurs bras qu'il ne faut pas, au moment d'arriver à la borne centrale, relâcher les rênes, mais en tirant sur la bride faire tourner les chevaux et user continûment et avec plus d'intensité de l'aiguillon, afin que, en virant tout contre la borne centrale, ils laissent le concurrent qui court avec eux prendre la piste extérieure et arriver en dernier, quand bien même il conduirait des chevaux plus rapides et paraîtrait bien formé dans l'art de la compétition.

Il peut paraître surprenant que Nicétas ait ressenti le besoin de décrire à son auditoire – la plus haute élite de l'empire – un sport et un type de célébration que celui-ci connaissait extrêmement bien.[323] D'ailleurs, dans le cadre pathétique de ce tableau mémorial des gloires perdues de Constantinople qu'est le *De signis*, cette longue phrase peut paraître hors de propos lue littéralement ; elle s'éclaire en revanche d'une lumière neuve si l'on accepte d'y reconnaître l'image aristotélicienne de la période : une course double, qui nécessite de passer une borne centrale pour que le début s'unisse en boucle à la fin. Certains mots viennent ici rappeler ceux d'Aristote : par exemple, καμπτῆρος (653, 17) rendu en traduction par « borne » est un écho du καμπτῆρσιν d'Aristote (1409a) ; et περιόδου (653, 24), traduit par « voie extérieure », pourrait être un renvoi à περίοδον λέξιν (1409a) ; termes respectivement redoublés, dans l'*ekphrasis* nicétéenne, par νύσση (653, 20 et 23) et περικλώμενοι (653, 23). D'un point de vue stylistique, le déploiement de la phrase accompagne le mouvement de la description, du fait de son unité et de sa longueur. Mais d'un point de vue formel, la phrase n'en est pas pour autant une période : malgré la présence de ces marqueurs qui semblent la convoquer, le texte n'offre aucune structure annulaire visible.

À cette absence, il est possible d'avancer une hypothèse, dont, pour des raisons évidentes de place, nous ne pourrons pas exposer le développement historique en détail. Il semblerait néanmoins que, depuis la révolution augustéenne et l'instauration de l'atticisme comme norme littéraire, la Forme ronde soit exclue du « bon usage ». L'atticisme de César et d'Auguste semble être une « rigidification » des principes et des mécanismes de la Forme sérielle : petites unités coordonnées voire juxtaposées, absence de grandes structures, camouflage de la technique derrière des principes de clarté, de spontanéité et de naturel. Il suffit de lire Denys d'Halicarnasse pour se rendre compte de la stratégie politique à l'œuvre derrière une telle esthétique.[324] C'est pourquoi il n'est pas sans pertinence de remarquer que Nicétas est capable de traiter de la Forme ronde, et sutout de la laisser deviner à son auditoire, sans jamais lui-même composer une structure annulaire. Aussi, plus que l'art équestre des

[323] @DAGRON G., *L'Hippodrome de Constantinople*, Paris 2011, pp. 25-28, nous signale que les courses de char étaient devenues rares au XIIe s., mais rares ne veut pas dire absentes : elles étaient à cette époque réservées à des événements solennels et des hôtes de marque.

[324] DENYS D'HALICARNASSE, *Opsucules rhétoriques*, I *Orateurs attiques*, II, 8, 6 ; II, 17, 9 ; II, 18, 3-4 : au sujet de Lysias, parangon de l'atticisme, Denys explique que sa simplicité est en réalité le fruit d'un art longuement mûri. Quant au frg. 6a Aujac *De l'imitation*, Denys, toujours au sujet de Lysias, nous dit que « c'est dans l'apparence même d'une mise en œuvre dénuée de virtuosité que réside la virtuosité ». Nous renvoyons pour l'historicité de l'invention de l'atticisme et son instauration comme style d'empire à STEINRÜCK M., *La Mise en évidence. La norme moderne à l'épreuve de l'Antiquité grecque*, Paris 2009, pp. 85-92.

auriges, il s'agit de lire, en abyme, l'art littéraire de Nicétas dans ce provgramma dihxovtetoV « tableau d'habileté ».

Ce jeu métalittéraire paraît atteindre des degrés plus difficiles et dangereux, pour gloser Cyril Mango, lorsque la description même d'une statue confine à l'autoréférence :

NIC. CH., *Hist*., 653, 5-16.

Δοτέον κἀκεῖνο τῷ λόγῳ. ἀνείκετο ἐπὶ στήλης νεοειδὲς τὴν ὄψιν γύναιον, αὐτὸ τῆς ἡλικίας ἄγον τὸ χαριέστατον, ἐς τοὐπίσω τὴν κόμην ἀναδούμενον ἐπ' ἀμφότερα τοῦ μετώπου συνεστραμμένην, οὐχ ὑπεραιωρούμενον, ἀλλ' ὡς ἁπτὸν εἴη τοῖς ἐς αὐτὸ τὰς χεῖρας ἐκτείνουσι. τούτου δὴ τοῦ μορφάσματος ἡ δεξιὰ χείρ, μηδενὸς ὑπόντος ἐρείσματος, ἄνδρα ἔφιππον ἀφ' ἑνὸς ἱππείου ποδὸς ἐπὶ παλάμας ἀνεῖχεν ὡς οὐδὲ σκύφον κεράσματος ἕτερος. ἦν δ' ὁ μὲν ἀναβάτης σφριγῶν τὸ σῶμα, φραττόμενος θώρακι, κνημῖσι τὼ πόδε περιστελλόμενος, πνέων ἀτεχνῶς πόλεμον· ὁ δὲ ἵππος ἀνίστη τὸ οὖς ὡς πρὸς σάλπιγγα, ὑψηλὸς τὸν αὐχένα· οἱ δὲ πόδες ἀνεφέροντο ἀέριοι τὸ πολεμικὸν ἐπιδεικνύντες σάλευμα.

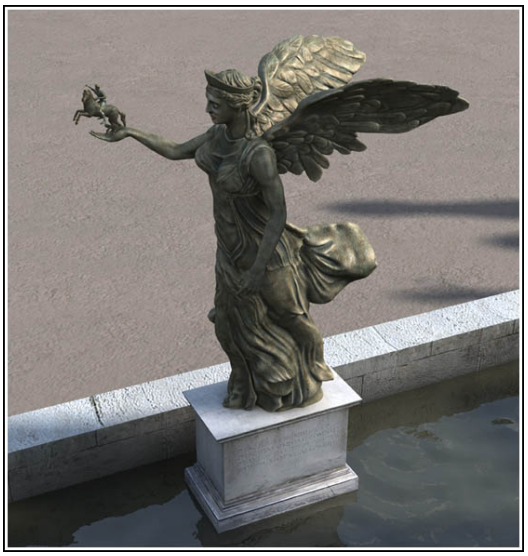
Ceci aussi doit être ajouté au récit : sur une colonne se tenait une femme jeune d'aparence, portant en elle toute la grâce de la nubilité, dont la chevelure, roulée en bandeaux des deux côtés du front, en train d'être attachée vers l'arrière ; pas placée trop en hauteur, mais de façon à pouvoir être touchée par ceux qui tendaient la main vers elle. La main droite de cette figure, qu'aucun support ne soutenait, portait dans sa paume un homme à cheval, dont le cheval se dressait sur une seule patte, comme quelqu'un d'autre une coupe de boisson. Le cavalier était d'un corps robuste, revêtu d'une cuirasse, les jambes enveloppées de cnémides, et respirait vraiment la guerre ; le cheval dressait les oreilles comme au son de la trompette de guerre, le cou redressé, le regard perçant et montrant dans ses yeux la course, objet de son ardeur ; ses pattes se portaient en avant dans les airs, montrant clairement son excitation guerrière.

Aucun commentateur moderne n'a été surpris que, de tout le chapitre, cette statue fût la seule que Nicétas n'identifie pas. Gilbert Dagron a pourtant bien montré dans *Constantinople imaginaire*, son essai sur les *Patria*, que c'est un trait tout byzantin que de s'adonner à la lecture des statues comme autant de signes du monde invisible et de les re-sémantiser au besoin selon les événements en cours.[325] Le *De signis*, outre son inspiration puisée parfois *verbatim* dans les *Patria*,[326] montre sans cesse au lecteur un Nicétas capable de proposer, dans les cas difficiles, plusieurs pistes de lecture - c'est le cas, par exemple, d'une statue équestre qui pourrait être tant celle de Joshua, le héros biblique, que de Bellérophon, le héros antique[327] ; c'est aussi le cas d'une statuette enterrée sous l'une des pattes de cette même statue, qui passe pour le portrait d'un Vénitien, d'un Bulgare ou de tout autre occidental.[328] Le *De signis* montre également un Nicétas capable de conférer à une statue l'identité qui lui convient pour

[325] DAGRON G., *Constantinople imaginaire. Etudes sur le recueil des* Patria, Paris 1984, pp. 127-159.
[326] C'est le cas de l'*ekphrasis* de Joshua-Bellérophon, dont l'incipit peut se lire dans PREGER T. (éd.), *Scriptores originum Constantinopolitarum* II, 2, 47, Leipzig 1907.
[327] NIC. CH., *Hist*. 649, 58-68.
[328] NIC. CH., *Hist*. 649, 68-78.

déchiffrer le monde : c'est sans doute la cas de la statue d'Hélène de Troie, puisqu'aucune statue d'un tel type ne semble avoir existé dans l'Antiquité.[329]

Il est conséquemment difficile d'être convaincu par l'identification de cette statue avec une Victoire, que l'on peut lire chez les commentateurs successifs[330] : si Nicétas avait voulu que ce soit une *Nikè*, il aurait sans doute donné cette statue pour telle.

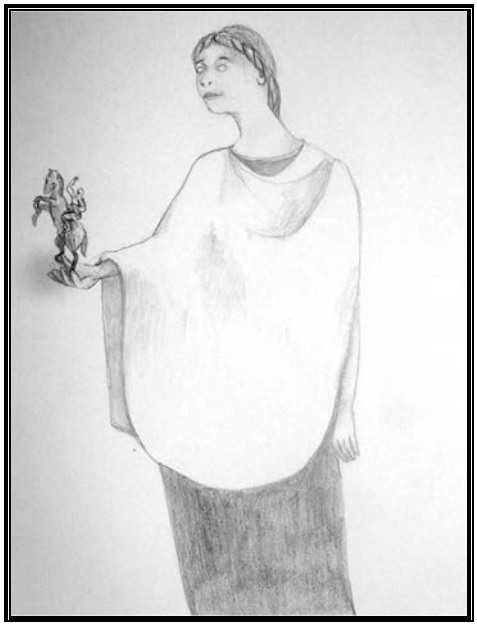


Avec autorisation de l'auteur. ©Byzantium1200

Or, la seule présentation que Nicétas donne de cette statue est l'*hapax* μόρφασμα. Rien de plus. Par ailleurs, le répertoire iconographique antique ne nous a transmis aucune Victoire avec un homme à cheval dans la main, et, de plus, aucune paire d'ailes n'étant mentionnée par l'historien, une Victoire de fait aptère.

[329] CUTLER A., *The* De Signis *of Nicetas Choniates. A Reappraisal*, in "American Journal of Archeology" 72 (1968), pp. 113-118 : p. 118. Notons toutefois que ESCHYLE mentionne dans son *Agamemnon*, v. 416, avec quelle tristesse Ménélas, seul dans son palais, se détourne des statues d'Hélène ; et que CHRISTODORE, dans l'*Anthologie palatine*, II, 168-170, évoque une Hélène de bronze, formant peut-être un groupe avec un Ménélas de même facture.

[330] Le site Arkeo3D propose, dans le cadre de son projet Byzantium 1200, la reconstitution virtuelle, en suivant les indications de Nicétas, de cette statue, mais ne lui ajoutant des ailes, ce qui correspond aux remarques de la critique, notamment de CUTLER A., *The* De signis…, cit. : http://www.arkeo3d.com/byzantium1200/hipodrom.html [consulté le 11.01.13]. Nous reproduisons ici l'image virtuelle qui en a été faite. On trouvera ci-dessous un dessin de M. Rémi Fargeat plus proche de la description même de Nicétas.



Avec autorisation de l'auteur. ©Rémi Fargeat

C'est pourquoi, il est probable que cette statue soit une *allégorie*, plutôt qu'une statue réelle. En ce sens, l'*hapax* μόρφασμα nous met sur la voie : dans le *corpus* néoplatonicien et chez Denys l'Aréopagite, la μορφή se situe du côté de l'incorporel, du divin, par opposition à l'εἶδος, qui serait la forme présente dans le monde.[331] Il est par ailleurs notable que cette allégorie est caractérisée par la jeunesse (653, 5), le charme (653, 6) et la force (653, 8-11), ce qui corroborerait son caractère idéel.

Toutefois, il ne s'agirait pas, à notre sens, d'une allégorie d'une vertu ou d'une idée, mais d'une statue métadiscursive renvoyant aux mêmes principes formels que nous avons lus plus haut dans le texte d'Aristote. En effet, l'hypotypose suggérée par : « se **tenait** une femme jeune d'apparence, portant en elle toute la grâce de la nubilité, dont la chevelure, **roulée** en bandeaux des deux côtés du front, **en train d'être attachée** vers l'arrière... » est fondée sur le jeu des valeurs temporelles des verbes conjugués (ἀνείκετο « se tenait ») et aspectuelles des participes (ἀναδούμενον « roulée » ; συνεστραμμένη « en train d'être attachée »). Cependant, ce jeu dynamique repose en grande partie sur le participe parfait συνεστραμμένη, qui indique un état qui a son origine dans le passé mais dont les effets durent encore à l'époque de l'énonciation. Le choix de se terme et sa mise en évidence en tant que support d'un jeu verbal ne semble pas innocent : συνεστραμμένη semble bien être ici un rappel de la κατεστραμμένη λέξις aristotélicienne.[332]

Bien qu'il soit possible à nouveau de se demander si Nicétas compose ici une description en structures annulaires, il n'en faut pas moins constater que l'auteur prend soin de respecter les mécanismes du style sériel. Ce passage est,

[331] Par opposition à εἶδος « forme réelle », chez Plat., *Rép*., 380d, et chez les écrivains chrétiens – Saint-Paul, *Phil.* 2, 6 et Grégoire de Nysse, 2, 566 *in PG*.

[332] Le fait de préférer le préverbe *sun-* à *kata-* semble avoir en écho dans l'*ekphrasis* d'un cadran solaire attribué à Apollonios de Tyane, dans le même *De signis* (NIC. CH., *Hist*., 651, 32-57), où σὺν λόγῳ (651, 56) semble, en conclusion, inviter à relire cette description par le prisme du κατάλογος, de la Forme sérielle, malgré les nombreux marqueurs invitant le lecteur à y percevoir la Forme ronde.

de fait, entièrement composé comme un petit catalogue : les marqueurs conjonctifs touvtou dh; (653, 9), hj`n de; (653, 11), oj de; iJvppoV (653, 13), oiJ de; povdeV (653, 15) composent ici un enchaînement de propositions courtes, chacune ajoutant le détail au détail. Il semblerait donc que pour la seconde fois, l'auteur ait cherché à parler du style périodique en catalogue. Une telle supposition engage à mettre en perspective le rapport que l'on dit « mimétique » qu'établissent les lettrés byzantins entre leurs sources antiques et les critères esthétiques de leur civilisation : plus qu'une obéissance servile au *corpus* antique, il est probable que le *De signis* porte en lui les traces d'une réévaluation de l'intéraction des deux Formes héritées de l'Antiquité, car, contre les préceptes d'Aristote, Nicétas semble fondre ensemble les deux styles chez le philosophe opposés, voire « déplacer » les signes qui permettent de les reconnaître. Pour le dire autrement : Aristote concevait une littérature engagée dans le conflit de deux traditions formelles, tandis que pour Nicétas, ce conflit semble seulement être une possibilité parmi d'autres. Parmi ces autres possibilités, Nicétas paraît recourir au « faux-semblant » (placer les signes autoréférentiels de la Forme mais sans en suivre les mécanismes de composition) et à l' « économie »[333] des deux styles (tous deux inconfussibles mais tous deux également présents dans le texte). Cette dernière option esthétique, indéniablement, ne dépare pas un texte consacré à la fusion d'œuvres d'art diverses, et, du même coup, sacrifie à l'exigence du *prépon*, de l' « adéquation », entre sujet traité et Forme du texte.

Toutefois, malgré cette mise en scène des préceptes formels énoncés dans la *Rhétorique*, il paraît difficile de tenir cette statue pour une allégorie de l'art oratoire. Il serait incongru, de fait, que la Rhétorique tînt dans sa droite un cavalier féroce et un cheval belliqueux. La suite du texte paraît en ce sens fournir un élément de réponse pour une identification plus précise. En effet, nous lisons que le cavalier est robuste (653, 11), vêtu d'une cuirasse (θώρακι 653, 12), de cnémides (*ibid.*) et « respire férocement le combat » (*ibid.*), que sa monture reconnaît la trompette de guerre (savlpigga 653, 13) et montre elle aussi une agitation guerrière (653, 15). Ces quelques éléments paraissent être autant de marqueurs empruntés à différents passages liés à la prise de Constantinople par les croisés : les cnémides se retrouvent dans l'identification des Latins aux descendants d'Enée (653, 2), la cuirasse pourrait être un écho des « phalanges cuirassées des Latins » (katafravktoiV 572, 76-77), la trompette fait songer à « leurs chevaux, tenus éveillés par la trompette » (savlpigga 573, 91), qui pourrait s'harmoniser avec la description du cheval belliqueux. Ensuite, l'aspect général du cavalier me paraît répéter plusieurs descriptions des Latins dont Nicétas émaille le chapitre sur la conquête de la Ville : celle de Pierre de Bracheux pour la robustesse (569, 15-570, 26), celle des soldats pour le caractère

[333] Nous donnons à ce terme le sens d'Incarnation christique qu'il a pour les théologiens byzantins. Pour expliciter brièvement ce choix, nous partons d'une question d'esthétique de la réception, à savoir : comment l'auditeur de Nicétas Chôniatès, habitué à l'une et l'autre Forme, percevait celles-ci telles que le *De signis* les propose : entendait-il *l'une et l'autre en même temps*, auquel cas nous parlerions de « périchôrèse des Formes », ou *une seule à la fois, mais selon son choix*, auquel cas nous parlerions de « kénôse des Formes ». En l'absence, ici, de la place nécessaire pour développer cette hypothèse, nous renvoyons à cette remarque de Tania Velmans que nous appliquons également à la littérature byzantine : « *Le style byzantin connut différentes phases d'évolution, mais en obéissant toujours à certains principes fondateurs de son esthétique. Celle-ci était inséparable de la théologie* » ; cf. VELMANS T., *L'Image byzantine ou la transfiguration du réel*, Paris 2000, p. 28.

sanguinaire (572, 79-86), celle plus générale des Occidentaux pour la bestialité (575, 63-77).

C'est pourquoi plutôt que la Rhétorique, nous suggérons de voir dans cette allégorie la seule entité capable de contenir dans sa main une figuration des Latins : l'*Histoire*, l'ouvrage de Nicétas lui-même. De fait, la statue dans la statue, et plus encore une statue impossible dans une statue improbable, est un motif hautement littéraire, car, ne reposant que sur les seules possibilité du langage, ce motif préfère, à la référence à la réalité, la référence à la théorie littéraire, ou, pour le dire autrement, préfère la référence à ses propres mécanismes plutôt qu'à ceux du monde. La possibilité d'une telle mise en abyme paraît trouver un point d'appui dans les récentes conclusions de Stratis Papaioannou : dans « The aesthetics of Byzantine history », l'auteur souligne l'importance de la métaphore de la statue comme processus métahistorique chez Psellos, Anne Comnène ou Constantin Manassès,[334] liste à laquelle, à l'issue de cette étude, il paraît pertinent d'ajouter Nicétas Chôniatès.

Cette hypothèse nouvelle ouvre néanmoins un abîme pour le chercheur : et si toutes les statues du *De signis* étaient des mises en abyme de tel ou tel niveau d'interprétation ? S'il convient de laisser pour le moment cette dernière question en suspens, une conclusion s'impose : la capacité autoréférentielle du *De signis* autorise d'y voir le « mirage des apparences », en tant que ce texte ne saurait être *pleinement* une source au sens moderne et contemporain que lui donne l'historiographie moderne. En repérant les mécanismes de l'autoréférence de la Forme dans le *De signis*, il est probable que la question se puisse étendre non à l'échelle d'une phrase ou d'un paragraphe, mais à l'ensemble de ce catalogue de statues. Plus encore, il ne semble pas que les mécanismes de l'autoréférence se limitent à l'autoréférence de la Forme : le *De signis* paraît avoir été pensé comme une grande pièce de tissu, dont les citations de l'Antique et les variations sur leurs motifs formeraient les broderies, et dont les multiples plans d'interprétations seraient autant de plis et de drapés qui invitent à être déployés par l'herméneute. Aussi, les « dangers » de la littérature de haut-langage, en tant qu'elle est le fruit d'une tradition formelle pluriséculaire, ne peuvent pas se comprendre par le seul biais des deux critères proposés par Cyril Mango, que nous rappelions en introduction. Plus encore, il n'est pas certain que les hommes de Lettres byzantins aient conçu le rapport entre art et réalité, vérité et mensonge, selon le référentiel auquel le lecteur moderne est accoutumé.[335] Si cette question engage, afin de recevoir ses premières réponses, la plupart des domaines composant le champ des Etudes byzantines, au premier chef desquels l'anthropologie, l'Histoire des idées et l'esthétique, leurs prémices semblent pouvoir être pris dans l'étude de l'autoréférence à l'oeuvre dans les textes grecs médiévaux.

[334] PAPAIOANNOU S., *The Aesthetics of History : from Theophanes to Eustathios*, in MACRIDES R. (éd.), *History as Literature in Byzantium*, papers from the Fortieth Spring Symposium of Byzantine Studies (Birmingham April 2007), Aldershot 2010, pp. 3-21.

[335] VELMANS T., *L'Image byzantine*…, cit., p. 36 : « *L'aspect extérieur des choses ne correspondait pas à leur vérité (autrement dit à leur essence) mais seulement à une réalité trompeuse. D'emblée, vérité et réalité étaient dissociées* ».

Bibliographie

Sources

van DIETEN J.-L. (éd.), *Nicetae Choniatae Historia*, CFHB 11, W. de Gruyter, Berlin 1975.

DUFOUR M. – WARTELLE A., (édd. tradd. comm.), *Aristote : Rhétorique*, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1932-1973.

GRABLER F., *Abenteurer auf dem Kaiserthron : die Regierungszeit der Kaiser Alexios II., Andronikos und Isaak Angelos (1180-1195) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates*, Styria, Graz-Wien-Köln 1958.

KASSEL R. (éd.), *Aristotelis Ars Rhetorica*, W. de Gruyter, Berlin 1976.

MAGOULIAS H., *O City of Byzantium : the Annals of Niketas Choniates*, Wayne State University Press, Detroit (Mich.) 1984.

MAISANO R., van DIETEN J.-L., (édd. comm.), PONTANI A. (trad.), *Niceta Coniata : Grandezza e catastrofe di Bizanzio*, Fondazione Lorenzo Vala-Mondadori, Roma-Firenze 1994-1999.

PREGER T. (éd.), *Scriptores originum Constantinopolitarum*, Teubner, Leipzig 1907.

Littérature secondaire

BROWNING R., *An unpublished funeral oration on Anna Comnena*, in SORADJI R., *Aristotle transformed: the ancient commentators and their influence*, Duckworth, London 1990, pp. 393-406.

CHIRON P., *Organicité et composition en anneau. Les liens entre exorde et épilogue dans la rhétorique ancienne*, in BUREAU B., NICOLAS C. (édd.), *Commencer et finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, de Boccard, Lyon 2008, vol. 1, p. 253-268.

CHIRON P., *La période chez Aristote*, in BÜTTGEN PH., DIEBLER S., RASHED M. (édd.), *Théories de la phrase et de la proposition, de Platon à Avérroès*, éd. rue d'Ulm, Paris 1999, pp. 103-130.

CHIRON P., *Un rhéteur méconnu : Démétrios (Pseudo-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations du style à l'époque hellénistique*, Vrin, Paris 2001.

CONLEY T.M., *Aristotle's* Rhetoric *in Byzantium*, in "Rhetorica" 8/1 (1990), pp. 29-44.

CUTLER A., *The* De Signis *of Nicetas Choniates. A Reappraisal*, in "American Journal of Archeology" 72/2 (1968), pp. 113-118.

DAGRON G., *Constantinople imaginaire. Etudes sur le recueil des* Patria, PUF, Paris 1984.

DAGRON G., *L'Hippodrome de Constantinople*, Gallimard, Paris 2011.

EFTHYMIADIS S., *Niketas Choniates : the Writer*, in SIMPSON A., EFTHYMIADIS S. (dir.), *Niketas Choniates : A Historian and a Writer*, La Pomme d'Or, Genève 2009, pp. 35-58.

JOUANNO C., *L'ekphrasis dans la littérature byzantine d'imagination*, thèse, dir. J. Bompaire, Univ. de la Sorbonne, Paris 1987 [inédite].

KRISCHER T., *Formale Konventionen der Homerische Epich*, Zetemata 56, C.H. Beck, Munich 1971.

MACRIDES R. (éd.), *History as Literature in Byzantium*, papers from the Fortieth Spring Symposium of Byzantine Studies (Birmingham April 2007), Ashgate, Aldershot 2010.

MANGO C., *Byzantine Literature as a Distorting Mirror*, Clarendon Press, Oxford 1975.

MULLETT M., *New Literary History of Byzantine Literature : a worthwhile Endeavour ?*, in ODORICO P., AGAPITOS P. (édd.), *Pour une « nouvelle » Histoire de la littérature byzantine*, actes du colloque international philologique, (Nicosie 25-28 mai 2000), EHESS/CENHSEE, Paris 2000, pp. 37-60.

OEHLER K., *Aristotle in Byzantium*, in "Greek, Roman and Byzantine Studies" 5 (1964), pp. 133-146.

PAPAIOANNOU S., *The Aesthetics of History : from Theophanes to Eustathios*, in MACRIDES R. (éd.), *History as Literature in Byzantium*, papers from the Fortieth Spring Symposium of Byzantine Studies (Birmingham April 2007), Ashgate, Aldershot 2010.

PAPAMASTORAKIS T., *Interpreting the* De signis *of Niketas Choniates*, in SIMPSON A., EFTHYMIADIS S. (dir.), *Niketas Choniates : A Historian and a Writer*, La Pomme d'Or, Genève 2009, pp. 209-224.

PERCEAU S., *La Parole vive : la communication en catalogue dans l'épopée homérique*, Peeters, Louvain-Paris-Dudley (Mss.) 2002.

PERRY B.E., *The Early Greek Capacity for Viewing Things Separately*, in "Transactions of the American Philological Association" 68 (1937), pp. 403-427.

SCHOULER B., *La définition de la rhétorique dans l'enseignement byzantins*, in "Byzantion" 65 (1995), pp. 136-175.

STEINRÜCK M., *Kranz und Wirbel : Ringkompositionen in der Büchern 6-8 der Odyssee*, G. Olms, Hildersheim 1997.

STEINRÜCK M., *La structure annulaire : le fragment d'un discours et sa bibliographie*, in "Chronozones" 3 (1997), pp. 60-73.

STEINRÜCK M., *Haltung und Rhetorische Form, Tropen, Fuguren und Rhythmus in der Prosa des Eunap von Sardes*, G. Olms, Hildesheim 2004.

STEINRÜCK M., *Der reihende Prosastil (eijromevnh) und sein Verhältnis zur Periode*, in "Rheinisches Museum" 147 (2004), pp. 109-135.

STEINRÜCK M., *L'Âge de fer se termine : la forme catalogique chez Eunapes de Sardes*, in "Kernos" 19 (2006), pp. 193-200.

STEINRÜCK M., *La Mise en évidence. La norme moderne à l'épreuve de l'Antiquité grecque*, van Dieren, Paris 2009.

VELMANS T., *L'Image byzantine ou la transfiguration du réel*, Hazan, Paris 2000.